
U d'/of OTTAWA
39003001206050



LES CONFESSIONS

DE L'ABBESSE

DE CHELLES

FILLE DU RÉGENT

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS
55, quai des Grands-Augustins.



LES CONFESSIONS

DE L'ABBESSE

DE CHELLES

FILLE DU RÉGENT

[illegible]



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

[illegible]

[illegible]



LES CONFESSIONS

DE L'ABBESSE

DE CHELLES

FILLE DU RÉGENT

PAR

M DE LESCURE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1863



PRÉFACE

Il n'est personne qui puisse considérer indifféremment l'ingénieux portrait qui a servi de modèle à la gravure qui ouvre ces pages. Cette large et vaste cellule qui, par son élégante simplicité, ressemblerait à un salon, si ces mortiers, ces fioles, ces cornues, ne lui donnaient l'air d'un cabinet d'histoire naturelle; cette religieuse à la tête pâle et fine, aux longues mains blanches et d'un si gracieux embonpoint, assise devant sa fenêtre et occupée à peindre une figure d'ermite; ces anges espiègles, bouffis

et rosés comme des amours, épars à ses pieds ou voletant çà et là d'une aile païenne, et s'amusant aux instruments si divers, symboles d'une vie de curiosité et de caprice; cette molle et vague figure, *Theologia*, s'avançant dans le fond avec son serpent emblématique,—il y a dans ce spirituel croquis d'intérieur, où la réflexion semble avoir aiguisé la verve, dans ce petit tableau, malicieuse synthèse d'une inconstante existence, un singulier attrait de familiarité historique et de poésie légendaire, un contraste piquant qui attire les yeux et agace l'esprit de je ne sais quel ironique mystère.

Pour nous, cette miniature, humble chef-d'œuvre d'un artiste inconnu, nous a souvent retenu, rêveur, à ses coquetteries mystiques et à ses naïvetés raffinées. Plus d'une fois nous sommes demeuré occupé à l'interroger à la fenêtre, à la pénétrer, à l'étudier dans ses ingénieux détails, avec ce soin précieux qu'exige le

déchiffrement d'une œuvre allégorique et ce plaisir secret qui en est la récompense. Nous avons été longtemps à deviner le mot de cette énigme doublement compliquée, longtemps à démêler les sens fugaces de cette espèce d'antithèse figurée. Mais un espoir persistant nous a toujours soutenu, celui d'arriver à un résultat digne de l'effort. Ce tableau, en effet, est à la fois l'image d'une époque et l'histoire d'une femme. Et quelle femme! quelle époque! Une fille du Régent! une vie de la Régence! Que ceux de mes lecteurs qui ne sont pas curieux me jettent la première pierre!

Ce qui faisait, en effet, à mes yeux, le charme particulier du tableau et l'attrait de ma tâche d'interprétation, c'est la perfection de cet ingénieux travail et le bonheur unique avec lequel le peintre avait réussi à exprimer tout entière sa pensée d'allégorisation.

Toute la Régence, toute cette époque

si ondoyante et si diverse, est là en effet, revivant dans ses piquants contrastes, dans son insouciance sérieuse, dans sa gravité enjouée, sa positive frivolité, sa curiosité inquiète, sa critique hardie, son scepticisme dévot et son matérialisme sentimental ; c'est bien là ce temps de chutes et de progrès, d'abaissement moral et d'avancement intellectuel, d'élégante décadence, de cynisme raffiné, d'alacrité enfantine et de sénile tristesse, où les folies de l'argent succèdent aux excès de l'honneur, où l'on ne s'étonne plus de rien et où l'on n'admire plus rien, où l'on joue à la Bourse, où l'on entretient des actrices, où les malheurs conjugaux deviennent ridicules, où l'on va prendre en Angleterre des leçons de liberté, de luxe et de suicide, où s'opère à la fois la transformation de la constitution et du caractère français, et où commence, pour la monarchie et pour la nation, le déclin de toutes les grandeurs du passé, animé

du bruit de toutes les nouveautés.

C'est bien là cette fougueuse Renaissance de la gaieté et de la malignité françaises, cette Fronde étourdie des mœurs légères, cette vive et bruyante échappée d'écoliers philosophes, qui rient du roi et du pape, et narguent la Bastille, ce classique cachot des aïeux.

Et dans ces yeux voilés, dans ces lèvres fines, dans ces joues d'un rose pâle qu'éclaire un demi-sourire, dans cette onctueuse fierté de la noble bénédictine, n'avons-nous pas relu toute sa vie, comme nous avons vu toute son époque dans le tableau ?

Ainsi, tout est là, à la fois, mystère et évidence, contraste et harmonie, plaisir de savoir et bonheur de deviner. C'est bien là, comme cadre et comme art, le siècle de Louis XIV en goguette, dansant d'une jambe leste, sous sa perruque raccourcie. C'est bien là, dans son ton et sa couleur locale, ce temps unique où il y

a tant de souplesse dans la dignité des hommes, tant de malice dans leur sagesse, quand par hasard ils se piquent d'être sages ou de le paraître, et où il y a, par moment, tant de profondeur dans le sourire stéréotypé des femmes : un vrai carnaval de huit ans, une longue nuit d'Opéra qui amuse l'historien et déride le moraliste.

Et c'est bien là aussi, comme portrait, l'abbesse de Chelles, ce type féminin exquis, cette nouvelle Joconde du siècle de Voltaire. Et voilà comment j'ai été conduit, induit, pourrais-je dire, saisi de ce vertige de curiosité impatiente et d'érudition frivole qui se dégage, comme une contagion, de ce singulier tableau, à poursuivre à travers les mémoires et les chansons du temps une histoire que je n'ai pas trouvée tout entière dans les propres révélations de l'héroïne elle-même de mes recherches. Ne riez pas, lecteurs, de cet échafaudage de minutieux

travail adossé à un si mince sujet. Il n'y a pas de petits mystères pour le moraliste. Il n'y a pas non plus de petits sujets pour l'historien. Et quand bien même d'ailleurs je me serais trompé, serais-je plus plaisant que le cardinal de Richelieu dansant la sarabande, ou Descartes essuyant les saillies irrévérentes de la reine Christine? Ne dois-je pas m'estimer heureux, après tout, d'être demeuré à demi grave en fréquentant cette époque ensorcelée, où de plus graves que moi, certes, se déridèrent; où le savant Berryer faillit devenir fou à une représentation d'*Isis* (voir Lemontey) et où le recteur de l'Université lui-même, M. de Montempuys, se faisait surprendre, par des exempts gouailleurs, en escapade à l'Opéra, déguisé en femme, aux rires frénétiques d'un parterre de clercs et d'écoliers?

C'est donc l'abbesse de Chelles, fille du Régent, que représente ce mystérieux

tableau, retrouvé tout à point, comme la seule illustrati[illegible] seul commentaire artistique digne de ses *Confessions;* l'abbesse de Chelles, morte encore jeune, et qui fut toujours belle et fière comme sa mère, fille des amours du grand roi, spirituelle et savante comme son père, et doublement orgueilleuse de cette hérédité du rang passée au sang d'Orléans, de cette hérédité de l'esprit, traditionnel apanage des Mortemart.

La voilà toujours belle, quoique à l'automne de la vie, toujours fière malgré ses déceptions, toujours souriante en dépit de l'expérience, toujours tendre ; mais, avec réflexion, et maintenant pour Dieu seul. La voilà, l'espiègle pensionnaire de Chelles, la Diane chasseresse folâtre des forêts de Meudon, l'Hébé voluptueuse des festins mythologiques du Palais-Royal, la brillante Didon, élève de Cauchereau : puis l'humble novice de Chelles, chantée par Louis Racine, comme

une des plus belles conquêtes de la grâce, la religieuse hautaine devant laquelle a fui madame de Villars, lui laissant comme un trophée son sceptre pastoral; l'abbesse savante, sœur cadette, encore plus près du trône, de l'abbesse de Fontevrault, théologienne passionnée, polémiste moqueuse, dont le cardinal de Bissy redoutait les mordants arguments et les malignes leçons ; enfin, lasse de lutte, lasse de gouverner, lasse de voir et d'être vue, l'austère et édifiante religieuse de sa retraite du Tresnel; voilà ce que fut tour à tour et même à la fois, durant les vingt ans de sa vie extérieure, cette femme d'État du jansénisme, cette Circé du cloître, qui donna des éblouissements à Saint-Simon lui-même, dont le portrait est aussi maladroit et aussi confus que l'original fut net et habile.

Il ne nous reste plus qu'à dire par quelles persévérantes recherches, couronnées par une bonne fortune inouïe,

nous sommes parvenu à retrouver cette histoire, sincère, complète, amusante, touchante, édifiante même, qui s'appelle les *Confessions de l'abbesse de Chelles*.

C'était en 1860, je venais de publier *Les Maîtresses du Régent*, étude moins frivole que son titre, et qui n'est qu'une sorte d'introduction animée, de parade historique, si l'on veut, destinée à entraîner avec moi le lecteur, par l'attrait de la curiosité, dans la connaissance plus intime et plus approfondie de ce XVIIIe siècle si peu et si mal fouillé, si mal jugé par conséquent, sur lequel il y a tant de choses neuves à dire pour l'historien et pour le moraliste, indispensables à l'intelligence et à la critique du XIXe siècle lui-même.

J'étais dans cette période de curiosité famélique que les historiens académiques, avec leurs réticences, ont l'art d'exciter sans jamais la satisfaire. Le succès de ma première tentative m'avait rendu en

même temps plus insatiable et plus difficile. Il me fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Il me fallait de l'inédit, de l'imprévu, une part de cet inconnu enfin qui sollicite et qui décourage à la fois l'historien, chaque fois qu'il se penche sur cette époque qu'on dit percée à jour, et qui contient encore tant de mystères.

Et comme un chasseur dont le premier coup de fusil, s'il est heureux, exalte l'ardeur et qui s'enivre de sa poudre, je battais infatigablement tous les buissons autographiques, faisant main basse sur les anecdotes, jetant pêle-mêle au carnier les bons mots, les chansons, les portraits, caressant avec amour la moindre lettre non encore imprimée, flairant et plumant, et ne rejetant pas toujours, jusqu'à ce gibier suspect, au fumet tentateur, qu'on nomme le pamphlet. N'en déplaise à certains écrivains grands seigneurs qui ont l'horreur des profondeurs et effleurent à

peine les surfaces, ce n'est qu'au prix de cette chasse hasardeuse à l'autographe et de la cuisine qui la suit qu'on trouve et qu'on fait la véritable histoire. Cette histoire-là ne s'écrit point avec les manchettes de M. de Buffon, qu'il faut laisser au travail serein des panégyristes. Oui, il faut chercher longtemps, beaucoup et partout. Malherbe disait de la langue française qu'elle se fait tous les jours parmi les crocheteurs de la place Maubert. On peut dire de l'histoire que ce sont les chiffonniers qui souvent la ramassent au coin des bornes, parmi les épaves de la poste et du journal. Dans ces débris informes, parmi ces témoignages souillés de la malignité ou de la sincérité publique, il ne faut rien accepter aveuglément, il faut comparer, juger, choisir. Mais il ne faut rien dédaigner. Il y a quelquefois des perles jusque dans le fumier des *Sottisiers*.

Donc, aux manuscrits de la Bibliothè-

que impériale, aux Archives, aux cartons des collections privées, qu'une hospitalière bienveillance nous a souvent ouverts, nous recherchions les documents inédits qui pourraient nous aider à reconstituer la véritable physionomie de ce siècle unique, coupable et charmant, maudit et pardonné, dont les folies demeurèrent spirituelles, dont les fautes intéressent, véritable Enfant Prodigue de l'histoire qui le gâtera toujours. Et nous ne pouvions nous empêcher de déplorer amèrement que cette physionomie ait été défigurée comme à l'envi par cette école de galantins maladroits qui ont fait du pastiche le dernier mot de l'art, et de l'insouciant aveu de l'abbé de Vertot, la devise de l'histoire.

Vous connaissez de reste ces écrivains fades et légers, dignes successeurs des grands hommes de l'*Almanach de Rivarol*, pour qui toute indiscrétion est une révélation, et tout mensonge une bonne

fortune, qui interrogent tous les mystères de l'air impertinent dont ils soulèveraient un fichu, qui pirouettent sur leur talon rouge d'emprunt sitôt que le cas devient sérieux, qui déflorent sans profit l'intérêt de tous les sujets, et, ne faisant rien, nuisent à qui veut faire. Certes, ce n'est pas moi qui voudrais déprécier le brillant style de M. Capefigue; ni la science profonde de M. Arsène Houssaye. Mais quel amant robuste et honnête de la vérité historique leur pardonnera jamais d'avoir frayé la voie à tous ces jolis impuissants qui ne savent que la compromettre, et d'avoir, dans le pâle rayon de leur célébrité, attiré cet essaim importun d'ardélions littéraires qui troublent du bruit de leur aile de frelon les recherches du travailleur solitaire? — Sortes de parasites grivois qu'attire, dans le XVIII[e] siècle, l'unique parfum des boudoirs, et qui ont pris pour une vocation historique un certain libertinage d'esprit!

Donc, je cherchais, je fouillais, j'extrayais, creusant difficilement, à travers ces flots de feuilles jaunies, fragile et embarrassant témoignage des idées et des passions du temps, le sillon de l'impartiale critique. J'avais alors le projet d'étudier, sous la Régence, les mœurs domestiques, les habitudes privées, et l'influence de la corruption générale sur la constitution de la famille. La *Famille* sous la Régence, tel était le sujet de notre seconde étude, destinée à compléter la première, plus spécialement consacrée à la *Société*. Le mariage, l'autorité paternelle et maternelle, les relations du sang, la domesticité, tels étaient les objets principaux de mes recherches et de mes méditations. Or, j'avais trouvé dans la famille du Régent lui-même, créée plus encore que la société de son temps, qu'il ne domina point aussi profondément qu'on le croirait, à son image et ressemblance, les divers types qui pouvaient servir à mon

analyse et justifier mes conclusions.

Madame, la rude et indiscrète douairière, madame la duchesse d'Orléans, paresseuse, inconséquente et fière ; l'impétueuse et matérielle duchesse de Berry; la romanesque mademoiselle de Valois ; mademoiselle de Montpensier, maussade, bizarre, et coquette ; la tendre et sentimentale Beaujolais, emportée à la fleur de l'âge par un sentiment trop énergique pour elle et pour son temps; mais surtout M. le duc de Chartres, sérieux et distrait, et comme marqué d'une expérience et d'une fatigue précoces, roué ingénu, ambitieux indifférent; puis, après une courte et double halte dans les passions du célibat et dans le bonheur conjugal, se prenant aux froides délices de la solitude et aux vains travaux de la casuistique : toutes ces figures si originales et si diverses avaient successivement posé devant moi, dans le précieux déshabillé de la vie privée. Et sur ces visages riants ou

lassés, jeunes ou vieux, je n'avais pas eu de peine à retrouver la trace de toutes les maladies morales du siècle lui-même. J'avais donc commencé un livre intitulé : *Les Filles du Régent*, où je me proposais de débrouiller cet écheveau d'aventures devenues légendaires, et de rendre à l'histoire la place si effrontément usurpée par le roman. Le livre eût été intéressant, amusant peut-être, mais si profondément triste, surtout, que je ne tardai point à m'en décourager. Toutes ces princesses, après tout, ne m'étaient point très-sympathiques. Madame de Berry m'effrayait avec ses brusques explosions de passion sanguine, son orgueil, ses colères, ses folies, ses retours superstitieux à la religion, son brutal dédain de la coquetterie et de la pudeur, sa luxure insolente et sa gourmandise proverbiale. Mademoiselle de Valois me déplaisait autant qu'elle put plaire à Richelieu, tête vide, cœur sec, joli visage d'une expres-

sion équivoque et d'un charme faux, coquette sans grâce, intrigante sans esprit, vicieuse sans naïveté, amoureuse sans passion, effroyablement corrompue, même pour la famille et pour le temps, ayant trouvé moyen de scandaliser, plus d'une fois, l'époque la plus tolérante qui fut jamais, et d'écrire des lettres dont le cynisme est tel que leur dernier dépositaire, effrayé des conséquences possibles d'une indiscrétion, a dû prendre le parti de les brûler [1].

D'ailleurs Lemontey, dans une étude extrêmement curieuse et écrite d'un ton plus libre que son histoire, avait dit sur

1. Une note autographe de M. de Montmerqué nous avait fait croire à cet heureux *auto-da-fé*. Depuis, nous avons eu l'honneur de voir, entre les mains de M. le baron Feuillet de Conches, la trop complète collection des lettres galantes de Richelieu, étrange et cynique Recueil, composé à loisir pour l'esbattement de sa goguenarde vieillesse, où ce patriarche de la roucrie a authentiqué chaque billet *d'une mèche de cheveux scellée de ses armes !*

mademoiselle de Valois, depuis duchesse de Modène, et sur sa sœur, dont la dignité et la gravité espagnole se souviennent encore comme d'un cauchemar, tout ce qui peut être dit. C'est alors que je regrettai vivement, au point, de vue de ma curiosité, qui eût tiré si grand profit de cette profusion de documents mis à la disposition de l'historien de la Régence, qu'il n'eût pas dirigé sur une autre des filles du Régent, la plus remarquable de toutes, et cependant négligée et dédaignée par lui comme indigne de l'histoire,ce flambeau révélateur, soufflé depuis, et que le gouvernement du premier Empire avait si complaisamment allumé pour lui.

Je veux parler de cette touchante, et savante, et tendre abbesse de Chelles, dont la pâle et fine figure a gagné au mystère qui l'obscurcit encore comme un attrait de plus. Voilà celle vers laquelle je me sentais surtout porté, soutenu dans mon

étude, par l'estime que doit inspirer l'exception d'une vertu et d'une dignité si rares et si méritoires toujours, mais surtout pendant la Régence. Lemontey, je le répète, n'en avait rien dit, et je l'en blâmais tout en m'en félicitant. Car il m'en eût coûté de n'être point le premier à révéler ce mystère de courage et de douleur, et à insérer, dans le tableau des saturnales du temps, l'épisode rafraîchissant de cette vie exceptionnelle, romanesque en plein cynisme, dramatique en plein ennui, et pure en pleine orgie.

C'est donc à l'intention de cette révélation, de cette restauration historique de l'abbesse de Chelles, seconde fille du Régent, négligée par tous les *Mémoires* qui ne l'ont pas calomniée, et que Lemontey, qui en avait tous les matériaux sous la main, avait dédaignée comme indigne de sa solennelle attention, que je compulsais avidement et fiévreusement tous les témoignages, trop rares à mon gré, de nature

à justifier ma légitime et irrésistible sympathie.

Mais c'est à peine si de temps en temps le souffle de l'inconnu, parvenant jusqu'à moi, comme au front du mineur ce courant d'air frais qui annonce la source, rafraîchissait la fièvre de cette érudition pénible et malsaine. C'est à peine si de temps en temps ce voyage ingrat et nauséabond à travers les poussières du passé était égayé par quelque découverte, rare comme une oasis dans les sables.

De temps en temps, je quittais mes livres et mes paperasses, je sortais de mon travail obscur, et me secouant au soleil des vivants, je murmurais comme un collectionneur ressuscité : Que vend-t-on rue des Bons-Enfants? Et je feuilletais les *Catalogues* entassés sur ma table, j'interrogeais leurs pages stériles et vénales, et parfois alléché par leurs promesses, mille fois plus décevantes que celles du marchand d'esclaves, je marquais du

coin de l'ongle la mention tentatrice de la rareté devinée, cherchée, convoitée depuis des années. Le soir, j'allais rue des Bons-Enfants, en ce sombre bazar des choses de la pensée, où les fermiers généraux font la cour à l'esprit et se font pardonner ainsi leur ignorance et leur fortune, ou bien, inhabile à supporter discrètement certaines épreuves connues du bibliophile, je me faisais représenter par un modeste chargé d'affaires à cette Bourse de la curiosité.

Et c'est ainsi que pour moi les émotions succédaient aux émotions, les déceptions aux déceptions, et que je me reposais d'une fièvre par l'autre, tantôt en proie à l'impatience hypocondriaque de la recherche, tantôt livré à cette ivresse sourde qui se dégage, comme une contagion, du tapis vert de la table de vente et de ses fumeux quinquets. Avez-vous vu quelquefois de ces têtes vulgaires ou spirituelles frappées, comme par un

éclair, du reflet de quelque belle reliure, et passant aussitôt par toutes les nuances du prisme passionnel? J'en ai connu qui devenaient verts, comme le raisin dont parle la fable. J'en ai connu qui flamboyaient comme la lampe des enchères et dont les cheveux, dégageant une sorte de petillement électrique, semblaient grésiller comme sa mèche.

Pourtant, il faut le dire, je me crus parfois payé de tant de déceptions, de tant de rebuffades, de tant de temps perdu à ces assiduités auprès de la fortune des enchères, la plus aveugle et la plus capricieuse de toutes, et dont les patients courtisans doivent avoir la résignation de l'amour platonique. Deux ou trois fois, je crus tenir le phénix. Et ce n'est pas tout à fait un navet que je pressai sur mon cœur.

Deux ou trois fois, je touchai au troisième ciel des bibliophiles, et si j'en retombai lourdement, j'eus un moment de

béatitude et de triomphe. Le triomphe d'Icare.

Depuis longtemps (pour en revenir à l'abbesse de Chelles) j'avais noté, non sans préméditation, à la page 127 du tome IV du *Catalogue* de la bibliothèque de M. Leber, ce n° 487, présenté au lecteur, futur acheteur, avec une bonhomie si pleine d'habileté :

« 487. *Manuscrit* de l'époque qui suivit « la régence du duc d'Orléans, commen- « çant par ces lignes : « Avant que de « faire mes pâques, je suis bien aise de « repasser les péchés que j'ai commis et « les grâces que Dieu m'a faites..... » « In-4°, maroquin rouge, large dent..... « doub. de tabis, tr. dor..... à recou- « vrement de portefeuille fermant à clef, « et orné d'anneaux et de plaques dé- « coupées en argent. *Rel. du temps.* »

Rien ne manque à cette description faite de main..... d'amateur, et pour lequel l'art de placer l'appât dont il fut

plus d'une fois la dupe n'a plus de secret.

Mais continuons, et voyez s'il n'y avait pas de quoi faire perdre la tête à un pauvre diable d'écrivain, poussé à bout par un long jeûne de toute révélation digne de ce nom. Cette subite prodigalité de renseignements intimes et sûrs n'était-elle pas de nature à l'éblouir, comme le premier rayon de la mine éblouit le mineur ?

« Examen de conscience de Louise-
« Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles,
« *fait par elle-même*, et dans lequel cette
« princesse, constamment partagée entre
« les joies du monde et les austérités du
« cloître, *rappelle* SANS MÉNAGEMENT les
« circonstances les plus *curieuses et les*
« *moins connues* de sa vie intérieure et
« les influences secrètes qu'elle a subies.
« Ce manuscrit, évidemment de la main
« d'une femme, est la reproduction litté-
« rale, divisée en deux parties, des
« feuilles volantes où la princesse avait

« déposé ses souvenirs et ses regrets. Il
« paraît que ces *autographes* furent con-
« fiés à une noble et pieuse amie de l'au-
« teur, pour les transcrire dans l'ordre
« où on les trouve ici. Une remarque
« placée en tête de la deuxième partie
« fournit la preuve de ce fait ; et quant
« à l'origine et au caractère de l'ouvrage,
« l'extrait suivant ne laissera aucun
« doute sur le rang et la sincérité de la
« pénitente, qui s'accuse loin du monde,
« n'ayant pour juge que Dieu et sa con-
« science. »

Et l'extrait était fort bien choisi, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard. M. Leber avait donné, en extrait, à peu près tout ce qu'il y a d'intéressant, *historiquement parlant*, dans tout le manuscrit. Ceci était trop habile. Une lecture complète devait, en effet, produire chez l'amateur une réaction non moins exagérée peut-être dans ses dégoûts que l'admiration première dans ses désirs.

Quoi qu'il en soit, depuis le jour où cette indication tomba sous mes yeux, ma vie littéraire perdit toute sérénité. Jamais Argonaute n'a rêvé de la toison d'or avec plus de régularité que je n'en mis à savourer en songe tous ces trésors inédits, dont la possession réelle m'était interdite. Cette attente inquiète avait aigri toutes mes autres curiosités. Et au milieu de la satiété documentaire la plus complète, je fusse demeuré encore affamé de cette convoitise inassouvie : j'écrivis à Orléans, et je reçus une réponse fort bienveillante et fort gracieuse de l'hospitalière famille du savant. Mais je ne pus profiter d'une permission qui n'était que celle de lire et non de copier, et qui loin de me donner les tranquilles délices de la possession, n'eût fait qu'accroître mon désir par une incomplète et hâtive jouissance. Il fallait donc ajourner cette satisfaction, pour essayer de l'avoir parfaite.

J'en vins à attendre, je ne dis point à

désirer, la mort de ce vénérable M. Leber, qui, seule, pouvait ouvrir le champ à mes prétentions. On le disait si vieux! si infirme! Remarquez bien que j'ai dit : j'en vins à attendre et non point à désirer. C'est tout ce qu'on peut exiger d'un collectionneur. Dans l'armée des bibliomanes, comme dans l'autre, ce n'est qu'à cette funèbre condition qu'on hérite de ce qu'on envie, et un collectionneur ne peut monter en grade que par la mort de ses confrères. Aussi les collectionneurs ne se pleurent jamais entre eux. Ils n'ont pas d'hypocrisie.

Enfin, deux ans environ après le jour où j'avais appris qu'il possédait le manuscrit de l'*Examen de conscience de l'abbesse de Chelles*, le vénérable M. Leber paya son tribut à la nature, et sa collection fut mise en vente. Je pus enfin toucher et contempler le précieux volume. Les mains m'en tremblent encore quand j'y pense. Je n'avais pas assez d'yeux

pour dévorer cette proie si longtemps attendue. J'étais d'avance prêt à tous les sacrifices pour en orner ma bibliothèque, et l'y placer non comme une conquête, mais comme un trophée.

Ma première lecture, si rapide qu'elle fût, rabattit fort de cet enthousiasme. Une possession de quelques instants avait suffi pour me dégoûter de la propriété. Le manuscrit, que je ne veux point déprécier, ne contenait guère d'autres notions autobiographiques que celles que donnait l'extrait si savamment combiné de l'habile propriétaire. C'étaient des réflexions et des prières, empreintes d'une mysticité passionnée, qui ne m'apprenaient rien de bien neuf au point de vue psychologique ou moral, et sans valeur historique ou littéraire. J'y trouvais une imagination frappée de cette admiration et de cette terreur qu'inspirent aux repentants la lecture assidue des livres saints, et comme enivrée de ce grand style bibli-

que. Sous le coup de cette exaltation, elle planait sur les événements de sa vie, ne s'y arrêtant qu'un moment et comme à regret, procédant plutôt par allusions que par récits directs, et aussitôt la terre touchée, reprenait son essor d'aspiration ascétique. De tels mémoires étaient plutôt de nature à faire le désespoir que le bonheur d'un bibliophile historien; car, aux rares passages que l'on peut considérer comme des narrations, les faits sont encore tellement enveloppés, les détails si incolores, que l'esprit se refuse à broder de ses conjectures une trame si étroite et si sèche. D'ailleurs, une exagération évidente enlève toute autorité à ces vagues aveux, écrits dans la fièvre et comme dans le délire de la pénitence, à ces moments où il faut bien se garder de prendre le pécheur au mot, car il trouve une sorte d'amer plaisir à se calomnier. J'aurais pris, je l'avoue, un plaisir extrême à quelques médisances pour le bon motif;

mais quand l'abbesse de Chelles parle de ses crimes, et de ses crimes *énormes*, je ne puis voir là que l'hyperbole du repentir.

Par tous ces motifs, après avoir pieusement recueilli en marge de mon *Catalogue* les quelques faits surnageant sur ce déluge de larmes, je me sentis suffisamment désintéressé dans la question pour affronter tranquillement les enchères. Le manuscrit fut poussé jusqu'à 230 fr., et adjugé à ce prix pour le compte de M. le duc d'Aumale, assez riche pour payer ces précieuses inutilités, et assez savant pour s'y plaire.

Et j'en vins presque à regretter ces heureux moments où, dans l'ardeur inquiète de ma première convoitise, je rêvais à ce parangon des manuscrits, et y voyais en songe tant de choses qui ne s'y sont point trouvées en réalité. C'est ainsi que l'espérance vaut souvent mieux que la réalité. Et l'ignorance n'est pas le

bonheur des sots seulement; il en est des choses de l'esprit comme des choses du cœur.

Le bonheur de l'étude
Vit d'inanition et meurt de plénitude.

Cette première déception ne devait point être la dernière. A peine m'étais-je consolé de cette mésaventure, et je courais de nouveau le guilledou des bouquins, lorsqu'un article du *Bulletin du bibliophile*, fort ancien de date (novembre 1859), me tomba sous la main. La main d'un ami[1], fort expert en ces matières, et plus d'une fois mon compagnon de bonnes fortunes *livresques* avait, je dois le dire, aidé le hasard. Cet article, signé par M. le baron Ernouf, s'il n'était point fait pour me faire rêver, portait un titre de nature à me

1. M. Honoré Bonhomme, connu par la publication des *Œuvres inédites* de Piron, par d'intéressants articles dans ce même *Bulletin*, et récemment par un excellent et intéressant ouvrage sur *Madame de Maintenon et sa Famille* (Didier 1863).

tenir fort éveillé. Me voyez-vous dressant l'oreille et tombant en arrêt sur ces mots séduisants ?

Notice sur un manuscrit inédit de Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles, fille du Régent (p. 730).

Je lus et je fus édifié, mais très-médiocrement rassasié de faits et d'anecdotes. Toujours la même matière à inductions et à hypothèses, toujours les mêmes élévations passionnées, les mêmes allusions, les mêmes sous-entendus, le même mystère, toujours la même discrétion fondamentale (soit malice, soit pudeur) dans ces écrits intimes qui, par leur titre même, semblaient promettre des révélations à embarrasser le plus exigeant des biographes. J'ai eu raison d'appeler l'abbesse de Chelles la Joconde du cloître au XVIII[e] siècle. D'Argenson, qui ne l'aimait point, fut sans doute rebuté par ce visage impénétrable : il dit de madame de Chelles qu'elle avait l'esprit et le caractère *moine*

dans toute la force du terme. C'est évidemment un reproche inspiré par la provocante réserve des habitudes de madame de Chelles, et par cette décevante subtilité de sa vie qui attire et déconcerte la curiosité.

Coquette et réservée, gardant perpétuellement le secret de ses paroles et de ses actions, intriguant constamment, sans la satisfaire jamais, la malignité contemporaine, telle est en effet l'abbesse de Chelles : nature demi-française, demi-italienne, qui vous échappe d'autant mieux qu'elle semble se livrer perpétuellement.

Du reste, ici, la discrétion se comprend, pour quiconque n'est pas biographe. L'ouvrage est moins un examen de conscience, avec la vie et ses souvenirs pour thème, qu'une suite de *Réflexions morales sur le Nouveau Testament.* Le recueil, de l'aveu même de son savant possesseur, n'est point autographe.

Tout en reconnaissant l'utilité de ces manuscrits incomplets, pour jalonner notre route, et servir à justifier et à éclairer la découverte définitive et le bonheur parfait, nous avouons que notre impression fut encore celle d'une déception, et qu'il en fut de notre passagère illusion comme de ces voluptés menteuses dont parle le poëte, et où

L'esprit lève en pleurant le linceul du plaisir.

Voilà où nous en étions de nos recherches, quand nous prîmes tout d'un coup, et comme d'inspiration, le parti héroïque de les abandonner.

Nous avions dans la tête et même un peu dans le cœur une abbesse de Chelles à la fois réelle et idéale, suffisamment historique, suffisamment romanesque, et nous nous exposions de bonne foi, et comme qui dirait de gaieté de cœur, par fantaisie, par curiosité opiniâtre, par vanité, à poursuivre ce manuscrit de ses

Confessions authentiques, d'autant plus introuvable qu'elle ne l'a probablement jamais écrit? N'était-ce pas là s'exposer à lâcher la proie pour l'ombre, et à renoncer, pour une déception, au charme piquant de cette possession, d'autant plus douce qu'elle est imaginaire? La réalité, en un mot, allait-elle valoir la fiction? l'original allait-il valoir notre mystérieux portrait, poétisé par l'inconnu comme d'autres sont embellis par le désir? Singulier raisonnement, dira-t-on, et d'un outrecuidant égoïsme! Eh! pourquoi vous plaindre, lecteur, de n'être point dogmatiquement ennuyé, comme certains malades qui regrettent de n'être point tués dans les règles? N'est-il pas assez, par le monde, d'auteurs qui vivent sur l'érudition comme le ver sur la feuille et tout prêts à vous engluer de la bave argentée de leurs citations?

Quoi qu'il en soit, je dois aller jusqu'au bout et dire comment, pour la première

fois depuis cinquante ans peut-être, le respect du public a été chez moi le commencement de la sagesse, et comment la crainte de ne pas trouver le document nécessaire n'a pu me décider, comme tant d'autres, à l'inventer.

Certes, il n'eût pas été trop difficile, en faisant un vocabulaire des dictions originales et pittoresques de Saint-Simon, de reconstituer le style probable de l'abbesse de Chelles, qui semble avoir été, toutes délicatesses féminines gardées, du même tempérament littéraire et de la même complexion morale que le janséniste et sarcastique duc et pair. Et, bien que le temps des pastiches soit un peu passé, que le public devienne sceptique à mesure que la critique devient savante, il n'était pas absolument impossible de renouveler le succès de ces supercheries littéraires dont il avale si complaisamment l'hameçon. Il est encore des gens pour lire les *Mémoires d'Anne de Gonza-*

gue, princesse Palatine, sans soupçonner qu'ils sont de Senac de Meilhan, et il en est aussi pour croire à l'authenticité des poésies de Clotilde de Surville. La bibliophilie compte encore quelques mystificateurs émérites, qui n'ont perdu, que je sache, aucun de leurs droits à l'estime pour avoir quelque peu berné leurs contemporains et avoir donné du fil à retordre aux académies.

Aujourd'hui cependant, il en faut convenir, le culte de la vérité historique commence à devenir une espèce de religion, intolérante même comme toutes les religions qui commencent, et où le profane et surtout le railleur sont assez mal vus. C'est grâce à cette renaissance de la pudeur chez les savants, qu'on les voit aujourd'hui rougir de ces accusations d'amplification ou de falsification qui eussent fait hausser les épaules aux arrangeurs du dernier siècle, si habiles et si cyniques, si impuissants et si féconds; à

moins que, flattés dans leur amour-propre (on en met à tout), ils ne se fussent rengorgés comme ces maris de soixante ans tout fiers d'avoir un garçon, ou comme ces libertins imberbes qui s'épanouissent quand on les appelle : Mauvais sujet !

Qu'on le prenne comme on voudra. Au moment de commettre ce péché mignon de l'ancienne littérature, la supposition d'enfant, j'ai senti de subits scrupules glacer ma verve mystificatrice, et j'ai fait le plus honnête des *fiascos*.

Je n'ai pas renoncé à écrire les confessions de l'abbesse de Chelles, mais j'ai renoncé à les mettre sous son nom et à charger sa gracieuse mémoire de cette lourde responsabilité.

En cela, j'ai fait, au détriment de mon succès peut-être, en un temps où la franchise en a si peu, un sacrifice méritoire à la dignité de l'histoire, qui ne doit point être soupçonnée, à la confiance du public, qui ne doit pas être trompée, et à l'invio-

labilité de la tombe, où il n'appartient à personne de réveiller indiscrètement ces morts qui peuvent gagner au silence sinon à l'oubli. J'ai pensé que le pavillon historique est sacré, et qu'il n'en faut point abuser pour couvrir ces marchandises de contrebande qui viennent, en droite ligne, des pays bleus de l'imagination. Si la tentative échoue, on court le risque d'être ridicule comme un voleur entre deux gendarmes ; mais si l'on réussit, n'est-on pas quelque peu odieux comme l'homme qui, après l'avoir fabriquée, émet lui-même sa fausse monnaie ?

J'ai donc renoncé, non sans hésitation peut-être (je n'en ai que plus de mérite), à cette alternative dangereuse de trouver le public crédule ou narquois, et de lui apprendre à rire des auteurs ou à douter de lui-même. La littérature ne profite pas de ces faciles triomphes qui, une fois démasqués, encouragent chez le bourgeois sa répugnance traditionnelle à croire

l'homme de lettres sur parole, et portent jusqu'à l'exaspération sa peur, si implacable parfois dans ses conséquences, d'être pris pour dupe.

Je ne dirai donc point, ainsi que j'en eus un moment tentation, je le confesse, que j'ai trouvé les *Mémoires* de l'abbesse de Chelles. Je ne puis me flatter que de les avoir cherchés; mais ce que je puis, ce que je dois avouer timidement, c'est que j'ai, comme on dit, rempli cette lacune et satisfait à ce besoin qui se faisait vivement sentir. Je me suis mis à sa table de travail, je me suis figuré que j'étais *Elle* et je les ai écrits pour elle. Voilà le vrai coupable.

Me, me, adsum qui feci, in me convertite ferrum.

Je dirai à ma décharge que je ne crains pas d'être désavoué par cette ombre muette; je n'ai rien fait pour abuser de mon impunité; au contraire, j'ai atténué ce que le délit a de téméraire et l'ambi-

tion de déplacé, en m'identifiant, par une longue et laborieuse étude, avec le caractère et l'esprit de la princesse, ses sentiments et ses idées, tels qu'ils résultent de celles de ses lettres qui nous ont été conservées et de l'ensemble même de sa vie connue. Je ne crois ni l'avoir surfaite ni l'avoir calomniée, dans ce portrait où la mémoire a eu autant de part que l'imagination. Je ne lui ai rien fait dire ou faire qui soit indigne d'elle ou contraire à l'idée qu'on doit en avoir, d'après les témoignages historiques.

Il y a, qu'on veuille bien le remarquer, une grande différence entre une œuvre de fiction pure ou une œuvre d'invention. Dans l'une, on ne peut guère que se plaire. On peut profiter à l'autre, même au point de vue des résultats scientifiques. L'imagination a donné à la critique de notre temps les ailes et les yeux qui lui manquaient pour suivre le génie dans son vol, et pour pénétrer le mystère

des transformations des peuples. De l'avis des maîtres de l'histoire, les Augustin Thierry et les Barante, les *Martyrs* de Chateaubriand et les romans de Walter Scott ont rendu d'immenses et féconds services à l'histoire. La reconnaissance de tels hommes peut bien valoir un peu d'indulgence.

Nous n'avons rien négligé pour la mériter. Nous pourrions mettre un témoignage irrécusable au-dessous de chacune de nos pages, corroborant nos suppositions ou les justifiant. Il n'y a pas même un des détails accessoires de notre mise en scène auquel nous ne puissions attacher son étiquette d'authentique provenance. Nous avions eu même un moment la pensée, alors que nous voulions donner l'abbesse de Chelles comme auteur de ses *Confessions*, d'étayer notre édifice de tout un échafaudage de citations et de preuves; et nous ne pouvions nous empêcher de sourire à la pensée du véritable

auteur s'annotant ainsi gravement lui-même. C'était la plus jolie circonstance aggravante qui eût été encore imaginée en matière de supercherie littéraire. Non-seulement nous avons renoncé à ce perfectionnement, mais nous n'avons pas même voulu armer notre aveu de cette menaçante défense. Nous nous livrons pieds et poings liés et bouche close à ce superbe dédain des savants. Nous les engageons cependant à nous mépriser en silence, car nous sommes résolu, à la première dénégation, à mitrailler notre contradicteur d'une grêle de preuves. Nous sommes armé jusqu'aux dents de citations indiscutables, et tout un arsenal de notes est à notre disposition ; pour rendre, au besoin, la leçon plus complète, nous avons perfidement mêlé au texte des lettres authentiques de l'abbesse de Chelles et des extraits de ses manuscrits cités plus haut, prévoyant bien que c'est aux points douteux que les incrédules

demeureront impassibles, et aux points irrécusables qu'ils feront leur grimace. Que les malins prennent donc garde à nos représailles, et flairent attentivement leur proie !

Il y a des circonstances où il est ridicule de se tromper.

Et maintenant à l'œuvre, messieurs les éplucheurs d'anachronismes ! J'espère qu'il ne m'en est pas plus échappé de moraux que d'historiques. Là aussi, j'ai procédé suivant la règle, qui est de partir du connu pour arriver à l'inconnu. L'inconnu, ce n'est point ce qui n'est pas, c'est ce qu'on ne sait pas. J'ai essayé de le deviner en ce qui concerne l'abbesse de Chelles. J'ai essayé de dégager la poésie secrète de sa vie, comme on extrait le parfum d'une fleur. Il y a dans toutes les existences, même les plus humbles, une part de romanesque et d'imprévu : aubaine du hasard ou plutôt aumône de la Providence. C'est ce qui fait que toutes

les vies sont bonnes à raconter. Celle d'un simple ouvrier est souvent plus intéressante que celle de son maître, car elle a de plus que la sienne en sa faveur l'attrait du contraste. Tout est donc en pareil cas dans la manière de raconter et, par suite, dans l'effet du récit. Mais à quoi bon m'évertuer à chercher de bonnes raisons? Mon livre n'en a pas besoin si, comme la vie qu'il a voulu peindre, il amuse ou intéresse, et s'il remporte sur le lecteur cette grande victoire d'un sourire et d'une larme.

Paris, 30 mai 1862.

M. de Lescure.

CONFESSIONS

DE

L'ABBESSE DE CHELLES

« Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. O mon Dieu! c'est à genoux devant Votre Majesté, que je veux commencer, en me frappant la poitrine, cette confession générale des erreurs et des fautes de ma vie. Me voici arrivée, par votre grâce, à ce havre rafraîchissant où vous recueillez les âmes battues par la tempête. Me voici parvenue à ce repos relatif qui n'est peut-être que la lassitude de nos passions, mais d'où, du moins, il est permis d'aspirer à cette paix infinie qui n'est qu'au ciel. Je viens d'atteindre, Seigneur, au milieu des dures épreuves de la maladie, ma quarantième année. Cette beauté périssable et fragile, dont j'étais si vaine autrefois, s'est séchée comme la fleur, et j'ai surpris dans les yeux mêmes

de mes pieuses compagnes, cette pitié et cette douleur qui sont comme un premier adieu. Oui, je le sens, Seigneur, à l'impatience croissante de mes désirs, à la complète humiliation de cette chair jadis rebelle, c'en est fait, vous avez vaincu. La brebis si longtemps égarée est revenue vers vous, et ne vous échappera plus. La voilà gisante à terre, domptée par votre regard sévère et doux, liée des mille liens de votre grâce, et attendant le divin pasteur qui doit la charger sur ses épaules, et la porter à l'éternel bercail. Je sens se réaliser en moi une à une les divines paroles. Je me sens transformée selon les évangéliques images, et tour à tour biche altérée de la soif des béatitudes, colombe atteinte par le trait du chasseur, j'aspire aux purs ruisseaux du ciel ou au repos qu'on goûte en votre sein. La vie terrestre ne m'apparaît plus que vague et terne, et couverte d'ombres que perce lentement la céleste lumière qui approche. Je suis à cette heure de recueillement suprême, où prenant congé de tous souvenirs et de tous regrets profanes, l'esprit s'élève vers la vérité, et à demi dégagé de son enveloppe grossière, tend vers vous, poussé par un irrésistible attrait.

« Peut-être, Seigneur, avez-vous compati à mes prières, et peut-être le jour approche-t-il où vous jugerez comble ce vase de la pénitence que je remplis nuit et jour de mes larmes. Alors, je m'approcherai humblement de vous, Seigneur, et, comme Madeleine, je le répandrai aux pieds de votre miséricorde. Et peut-être cette offrande, si impure encore, ne vous sera-t-elle pas désagréable et n'en détournerez-vous pas complétement votre tête. Laissez-moi donc, Seigneur, employer à vous appeler et à pleurer vers vous les derniers temps de mon exil. Laissez-moi m'avancer de plus en plus, dans l'ombre, jusqu'à ce soleil encore lointain devant lequel tout pâlit ici-bas. Que je me traîne à toute heure vers la Jérusalem mystique que vous m'avez laissé entrevoir comme but de mon pèlerinage. Continuez, Seigneur, à me brûler de ce feu profond qui me dévore et me purifie. Que je sente le soir votre souffle passer sur moi, et que je m'énivre de votre haleine.

« Et quand, aux heures de repos ou de trouble, je mesure de l'œil la route parcourue, et compte, pour m'encourager, les pierres qui m'ont fait trébucher ou tomber, daignez bénir, Seigneur, cette œuvre d'hu-

milité, où, par une grâce qui n'est qu'en vous, l'âme contrite trouve en son indignité même, une source d'espérance.

« Aucune pensée humaine, Seigneur, je le jure, n'a présidé à ce projet longtemps mûri, d'écrire ma vie. C'est là une confidence, Seigneur, qui n'est qu'entre ma bouche et votre oreille, et qui ne doit pas dépasser les quatre murs de ma cellule. C'est à vous, Seigneur, et à vous seul, que j'offre ces suprêmes aveux, pleins d'une douce amertume. Et si je dépouille ainsi de tout voile les pensées et les actions de ma vie, c'est pour les faire marcher devant vous, et par ce dernier sacrifice de toute pudeur et de tout orgueil, me livrer à vous tout entière. C'est pour vous que je veux recueillir, une à une, ces pâles fleurs du passé. C'est votre route que je veux semer de leur triste parfum. C'est pour le Créateur, enfin, que je veux immoler jusqu'aux derniers restes de l'ancienne créature.

« Ce n'est qu'après avoir consulté les directeurs de ma conscience, et encouragée par de saints exemples, Seigneur, que j'ai osé me regarder ainsi dans la nudité du péché, et prendre ce crayon, inflexiblement véridique, des *redditions*. Saint Augustin, Seigneur, qui

vit aujourd'hui éternellement dans votre béatitude, n'a pas craint de livrer à la curiosité des hommes le récit de ses faiblesses, et ce récit, en montrant de quel abîme le pécheur peut remonter jusqu'à vous, a fait plus de conversions que n'en feront jamais ces prédicateurs du siècle, qui aiment mieux dominer qu'atteindre, et qui, par orgueil plus que par modestie, ne daigneraient pas s'abaisser à se prendre pour exemple des miracles de votre grâce.

« Je ferai donc comme Augustin, Seigneur, j'écrirai et je mouillerai de larmes ce récit ingénu d'un trop long voyage à travers ces erreurs et ces voluptés d'un monde où je fuyais lâchement votre poursuite. Après ma mort, cette véridique et salutaire histoire, laissée en témoignage à quelqu'un de mes pères spirituels, appuiera ses avis de l'autorité de l'exemple, et évitera peut-être à d'autres les égarements qui m'avaient perdue. Et ma mémoire, plus féconde que ma vie, continuera de travailler après moi, pour mon salut, en aidant à celui des autres.

« Comment ferais-je d'ailleurs, Seigneur, si je ne multipliais les occasions de pénitence, pour combler l'abîme qui m'a séparée de

vous et pour achever cette œuvre, à laquelle j'ai voué trop tard ma vie, de ma rédemption et de celle de ma famille ? Comment parviendrai-je à vous plaire; si je laisse s'éteindre un seul moment la lampe d'adoration ? Et comment oserai-je, ô Dieu, qui êtes mon juge, paraître devant vous, si, durant cette courte halte de la vie, je ne me prépare sans cesse à répondre à vos terribles questions ?

« Laissez-moi donc, Seigneur, dès aujourd'hui, ouvrière tardive, me courber sur ma vie, et de cette moisson, mêlée de tant d'ivraie, lier ma gerbe pour l'éternité. Laissez-moi goûter jusqu'au bout l'âpre douceur que l'âme qui vous connaît trouve à s'accuser devant vous, à se maudire, et, s'il se pouvait, à se calomnier. J'ai tout dit, Seigneur, et plus d'une fois, de ce que je vais écrire, aux saints prêtres qui vous représentent, et qui ont reçu de vous le don de lier et de délier, et qui nous aguerrissent, par l'épreuve de la confession, aux angoisses du suprême jugement. Mais, Seigneur, est-ce la vérité complète que celle qu'on ne dit pas à vous-même ? Et, par une involontaire jalousie, l'âme la plus sincère, Seigneur, ne vous réserve-t-elle pas, au détriment de votre serviteur, le plus

pur de ses larmes, et comme la fleur de son repentir. »

Nous avons tenu à conserver ce morceau, qui montre au lecteur l'état de contrition parfaite où se trouvait, quand elle écrivit cette mystique dédicace, l'âme exaltée de la princesse. A ce premier moment, il est certain qu'il n'entra aucun alliage dans ce besoin d'effusion qui tourmentait la tendre pénitente. Elle prit de bonne foi ce parti de sincérité complète et d'entière humilité. Mais, si l'esprit est fort, la chair est faible. Aucun de nos lecteurs n'en voudra à l'abbesse de n'avoir pas exécuté avec trop de rigueur ce plan étroit d'intime mortification. Aucun ne se plaindra si, à travers la sévérité janséniste du récit, s'épanouit parfois comme un demi-sourire, et si, à certains détails, il est permis de s'apercevoir que la femme n'est pas complétement morte dans la religieuse. Ces charmantes défaillances sont de celles qui ne sauraient manquer d'excuse, et il n'est pas défendu d'ailleurs absolument d'intéresser en édifiant. Qu'on nous sache donc quelque gré d'avoir respecté pieusement, comme tout le reste, ces pointes d'humanité

rebelle, dépassant l'inflexible niveau, et qui, dans leur charme imprévu, désarment les ciseaux. Comme la princesse l'a dit de saint Augustin, après l'avoir éprouvé sans doute elle-même, ce n'est pas d'ailleurs aux convertis à prendre du premier coup les rigidités des vertus immaculées, et à décourager complétement le pécheur par des perfections trop hâtives, auxquelles il ne serait que trop disposé à ne pas croire. Si donc parfois la contrition parfaite semble dégénérer en attrition, si une imperceptible coquetterie se fait jour jusque dans la manière dont on arrange son repentir, si quelque grain de malice petille çà et là comme par mégarde, n'oublions pas que l'ennui n'est pas de rigueur, même à confesse, et que l'esprit, même chez une pénitente, n'est qu'un péché véniel.

I

Ce qu'il y a de plus embarrassant dans une confession, c'est de commencer et de finir. L'ordre chronologique est l'unique moyen d'échapper à l'embarras de certains aveux, même lorsqu'ils n'ont que la conscience pour témoin. Je vais donc commencer par le commencement, afin de ne rien avoir de commun avec les auteurs.

Je suis née le 13 août 1698, née sous une fâcheuse étoile, triste fleur d'un hymen déjà flétri. Quand je naquis, mon père et ma mère ne s'aimaient déjà plus. Je crois aux influences et aux prédestinations, et il m'a semblé plus d'une fois, enfant conçue dans les larmes et mise au jour dans l'abandon, porter la peine du dépit maternel. Je fus toujours délicate,

et d'une sensibilité si susceptible et si mobile, que le même accident m'affectait à la fois en sens contraires, et que, de bonne heure, mon visage fut, comme ma vie, perpétuellement partagé entre la tristesse et la joie, le rire et les larmes, — un soleil brillant sous la pluie.

Je passe rapidement sur ces premières années, à peu près exclusivement absorbées par le développement physique, et où l'âme semble uniquement occupée à s'accoutumer à sa prison. Je ne dirai rien des gouvernantes, qui ne m'ont rien appris. C'est tout le bien que j'en peux dire. Dames de cour avant tout, et trop occupées du soin de leur plaisir ou de leur crédit, pour prendre sur elles de m'enseigner autre chose que dormir, quand j'étais petite, et quand je fus plus grande, saluer. Voilà en quoi consiste la première éducation des princesses. Et je n'en saurais guère davantage encore aujourd'hui, sans quelques bribes ramassées çà et là dans les livres furtivement ouverts, entre deux fêtes, et sans les longues conversations avec M. l'abbé Mongault, que mon frère, esprit lent et mou, satisfaisait peu encore, et qui prenait ses revanches avec cette enfant de bonne volonté qui se posait parfois devant lui, l'œil ouvert,

l'oreille tendue, et s'épanouissait déjà aux subtilités théologiques.

Lorsque je fus en âge d'aller au couvent, M. le duc d'Orléans, mon père, nous fit conduire au monastère de Chelles, mademoiselle de Valois et moi. Quelque séjour parmi ces saintes filles, dans cette école de Dieu, n'était point inutile à qui sortait de cette école du siècle, si dangereuse, pour y rentrer bientôt.

Mais avant de laisser retomber sur mon enfance la froide grille et les lourds verrous, je veux parler un instant, mais non point trop, car c'est matière difficile, de cette famille où je suis née, où j'appris de si bonne heure, à certains spectacles, le dégoût du monde, et d'où, victime volontaire, je suis sortie pour accomplir dans le cloître cette expiation à laquelle je me sentis vouée, et songer au salut de tous les miens qui ne songeaient qu'à leur plaisir et à leur perte.

Lorsque je quittai le Palais-Royal, dans les premiers mois de l'an 1709, pour aller à Chelles, ma famille se composait de Madame, duchesse douairière d'Orléans ; de mon père, Monsieur, duc d'Orléans ; de ma mère, de mon frère, le duc de Chartres, alors âgé de six ans ; de notre sœur aînée, Marie-Louise-Élisa-

beth, âgée de près de quatorze ans, et de ma sœur cadette, âgée d'un peu moins de neuf ans, mademoiselle de Valois.

Je voudrais avoir, pour faire le portrait de ma franche et excellente grand'mère, Madame, un peu de ces couleurs énergiques dont elle barbouillait, dans ses lettres, des figures qui semblent encore grotesques et que l'éloignement rendra singulièrement vraies. Mais je me reprocherais d'user de sa liberté et de sa sévérité de pinceau pour la peindre elle-même, quoiqu'elle ne s'en fût point fâchée, n'ayant jamais caché la vérité à personne, pas même à elle. Pour moi, je ne saurais m'approcher d'elle, même en imagination, qu'avec le respect qu'elle savait si bien inspirer. Mieux qu'aucun de ma famille, je l'ai connue, parce que seule je l'ai aimée et qu'il fallait l'aimer pour n'être point rebutée par les rudesses de l'enveloppe. Cette enveloppe, presque virile, cachait une âme forte et saine, comme ces châtaignes hérissées et savoureuses de son pays du Palatinat, auxquelles elle se comparait parfois en riant. Elle était foncièrement bonne et serviable, quand on voulait lui en laisser le temps ; car elle se livrait peu et ne se déridait qu'à bon escient, le

sentiment de sa naissance et de son rang, qu'elle n'avait jamais souffert qu'on oublie, lui faisant une loi de la dignité, et la situation si fausse où elle s'était trouvée durant son mariage, et encore plus après son veuvage, lui ayant fait de la réserve un besoin. Mais ces premières approches, peu encourageantes, franchies, quelle surprise et quel bonheur de trouver retranchés, derrière son inflexible étiquette, un cœur généreux, une bonté solide qui ne semblaient se tant défendre que pour se mieux donner ensuite! Et quel dévouement profond, quelle clairvoyante sollicitude! quel mâle courage! Parfois j'entends encore, quand on ne me soupçonne point si proche, quelques-uns de ces frivoles censeurs de la cour, qui n'ont le respect des princes que lorsqu'ils sont vivants, s'égayer aux dépens de ses travers. Elle en avait sans doute. Pour moi, je ne me souviens que de ses vertus, et lui sais un double gré, non-seulement de les avoir eues, mais de les avoir su cacher; de sorte que ceux qu'elle aima seuls les purent connaître, et qu'ainsi c'est entre quelques-uns, pieux et fidèles, et sans mélange de profanes, que brûle et se conserve l'honneur modeste de sa mémoire.

Pauvre et chère Madame ! Peu de gens ont osé dépasser l'impression de son cérémonieux abord et s'aventurer à l'étudier et à la connaître. Aussi, parmi ceux qui se souviennent encore d'elle, la plupart ne songent qu'à sa malicieuse laideur et à sa bonhomie sournoise, à sa taille épaisse, à son teint commun, à sa voix hommasse, à ses grandes mains, à sa grande perruque et à son grand habit ; on se la figure, amazone massive, traversant les futaies au galop de son cheval et s'oubliant parfois à jurer après les chiens, en secouant son fouet. On la voit, les lunettes sur le nez, fredonnant ses chers psaumes, toujours entourée de chiens, de perroquets et de rheingraves, écrivant à sa chère madame de Harling de longues lettres pleines d'un sel bourgeois, ou rêvant à cette soupe à la bière et à ces choucroutes auxquelles elle avait, comme elle le disait souvent, « affriandé sa gueule allemande. » Mais moi, chère et bonne grand'mère , je vous vois telle que vous fûtes : d'une laideur ennoblie par l'esprit, d'une rudesse qui ne faisait que mieux goûter votre bonté. Je vous vois penchant sur moi votre tête honnête et loyale, et couvrant mon front de baisers et de larmes. Je vous

vois, vous redressant fièrement, l'œil brillant, le cœur palpitant, lorsque l'on contait quelques-uns de ces traits qui réveillaient en vous le sentiment de l'héroïsme héréditaire. Je vous vois telle que vous fûtes, chère grand'mère, et telle que vous êtes allée vers Dieu recevoir le prix d'une vie de bon sens, de patience et de charité.

Mon père était bon, lui aussi, et d'un abord aussi facile, d'un accueil aussi séduisant que l'abord et l'accueil de Madame l'étaient peu. Il était brave et il était éloquent. A ces qualités d'Henri IV, que, sur le trône, il eût pris volontiers pour modèle, il ajoutait les défauts du bon roi, en les exagérant. Il en avait quelques-uns de moins peut-être. Il aimait franchement les gens de lettres et les artistes, et les payait moins en compliments. Il était tolérant, à la fois par caractère et par système. Il prenait un malin plaisir à lasser ses ennemis et chantait volontiers les chansons qu'on faisait contre lui. Jamais on n'a pu le décider à prendre au sérieux les provocations de madame la duchesse du Maine qui, comme l'abeille de sa devise, s'acharnait à le couvrir de piqûres, sans pouvoir lui faire perdre son sourire et son sang-froid. Il a fait grâce de

lui-même à l'auteur des infâmes *Philippiques*, et il a pensionné Voltaire qui s'était fait, à ses dépens, une sorte d'élégante popularité. Il prisait la franchise en toutes choses, et ne s'offensait pas qu'on lui résiste. A tous ces titres, il aimait le peuple et il en était aimé, malgré ses fautes et les malheurs du temps. Il en a été plus regretté que Louis XIV. Toujours grave et affable en public, il ne se délivrait qu'en ces particuliers, qu'il aimait, des contraintes de l'étiquette; et alors, libre de s'oublier sans se compromettre, il donnait le signal de l'insouciance et des gais propos, et dans cette société mêlée, où l'on n'entrait que par l'esprit, il regagnait à force d'esprit la supériorité perdue à force de licence. Il était d'une curiosité insatiable et d'une facilité universelle; bon chimiste avec Homberg et plus amusant que lui, astronome à la façon de Fontenelle, peintre avec Coypel, graveur avec Audran, poëte avec La Fare, musicien comme Campra, et jouant de la flûte comme Descoteaux.

Ce n'est pas à une fille, à qui il a donné tant de marques de sa bonté, d'indiquer les ombres qui pourraient ternir ce beau tableau. Sans rien perdre de mon respect pour sa mémoire,

et sans sortir des limites de cette sincérité qu'il encourageait en moi jusqu'à l'excès, il m'est permis de dire et de regretter que, comme prince, il lui ait manqué la fermeté ; comme artiste, l'amour de la nature; et comme père, le sentiment de la pudeur. M. le duc d'Orléans, sous ce rapport, n'a jamais commis que des fautes involontaires. Mais quand je songe à la vie et à la mort de ma malheureuse sœur, la duchesse de Berry, je ne puis m'empêcher de regretter, comme Madame, que par trop d'indulgence et de familiarité, mon père ait encouragé sans le savoir et, sans le vouloir, favorisé les explosions d'un caractère et d'un tempérament si inflammables. Il a été, par l'influence de l'exemple, de moitié dans la tentation et de moitié dans la faute : à père prodigue, fille prodigue. Tout entier à ses plaisirs, dont il avait fait une opposition et une vengeance, M. le duc d'Orléans, qui dépensait en vices l'activité que l'antipathie du roi, prévenu contre lui, ne lui permettait pas d'employer à de grandes actions, et qui, comme M. le prince de Conti, se déshonorait de dépit de ne pouvoir s'illustrer, ne prenait pas assez garde qu'autour de lui on pouvait le voir,

l'entendre et l'imiter. Madame la duchesse de Berry devait être la victime de cette imprudence et le châtiment de cet oubli. Quand mon père s'aperçut du mal, quand il vit briller dans les yeux de sa fille préférée, et bientôt consumer son cœur et dévorer sa vie ce feu inextinguible qui s'était allumé à l'étincelle du mauvais exemple, il était trop tard! Incendie des passions, une étincelle suffit pour t'allumer et un océan de larmes ne suffirait point à t'éteindre! Et si l'indulgence de mon père pour ma sœur, dans la première partie de sa vie, s'explique par des causes naturelles et presque légitimes, le bonheur de l'avoir sauvée, l'orgueil de l'avoir conquise sur la mort qui, sous les yeux de la médecine impuissante, menaçait son enfance ; son indulgence aveugle, à l'heure des premiers débordements, ne s'explique que trop par la conscience et le regret d'en être l'involontaire mais non moins coupable fauteur. Comment ma pauvre sœur se fût-elle arrêtée sur cette pente où l'abandonnait par découragement et par crainte de trop justes reproches le père imprudent qui l'y avait laissée monter? Et comment eût-elle vu ces abîmes devant lesquels, saisi d'horreur de son im-

puissance, il avait le vertige comme elle, et comme elle fermait les yeux? C'est ainsi que, par une sorte de fatalité, ma sœur, entraînée par l'ardeur de sa jeunesse impatiente, fut encore comme aiguillonnée par cette indulgence désespérée. Elle dut croire permis tout ce qu'on ne l'empêchait pas de faire, et elle mit une sorte d'ostentation à abuser de cette liberté qu'on ne lui laissait que parce qu'on la lui avait laissé prendre.

Mais pourquoi m'égarer à ces souvenirs amers? Pourquoi m'exciter à des regrets superflus? Vous le savez, Seigneur, vous qui lisez à livre ouvert dans ce cœur de l'homme qui est souvent un mystère pour lui; vous savez que nulle haine et nulle ambition ne se mêlent à ces regrets qui ne sont pas des reproches. Vous le savez, Seigneur, si je suis sincère envers les autres comme je veux l'être envers moi-même, c'est par devoir; si je ne cache rien, c'est par respect de la vérité, et si je m'afflige si profondément, c'est par pénitence. Les fautes des miens, Seigneur, me rappellent cruellement les miennes, et, dans le spectacle de ce fardeau expiatoire qui augmente sans cesse, je puise une sorte de douloureuse émulation. J'ai besoin de me

pencher longtemps sur le passé pour en mieux sonder l'odieuse noirceur. J'ai besoin de compter et de recompter ma dette, pour lui proportionner mon repentir. C'est vous, Seigneur, qui avez voulu que, de la conscience de notre faiblesse même, sortît le courage nécessaire pour lutter. C'est vous, Seigneur, qui avez voulu que les plus profondes amertumes fussent les plus salutaires, et que l'âme ne triomphe avec l'aide de la grâce qu'au milieu du désespoir.

Voilà pourquoi, Seigneur, je m'appesantis sur ces malheurs et sur ces fautes de ma famille, éternel aiguillon de la prière paresseuse ou de l'orgueil révolté. Quand je songe à tout ce qui me sépare de vous, je hâte le pas sur le chemin qui mène à votre miséricorde.

M. le duc d'Orléans ne commit pas vis-à-vis de nous la faute d'insouciance et de faiblesse qui commençait déjà à perdre Mademoiselle. Il nous éloigna de bonne heure de ses yeux et de la contagion. Madame la duchesse d'Orléans n'y trouva point à redire, car déjà elle murmurait contre la tâche importune de notre éducation, et se prenait à dire qu'il serait bien à désirer que ses filles se fissent

religieuses. On nous fit donc prendre le chemin du couvent, et mon père respira plus à l'aise, et ma mère se flatta de l'espoir que nous prendrions goût à la vie monastique.

Je ne dirai pas grand'chose de madame la duchesse d'Orléans qui, avec toutes les qualités nécessaires pour briller, demeura obscure, et qui, avec tout ce qu'il faut pour plaire, demeura sans amis. Madame la duchesse d'Orléans était assez belle pour que tout le monde commençât de l'aimer, mais personne ne put aller jusqu'au bout. Elle décourageait, par ses caprices, aussi rapidement qu'elle attirait par ses dehors. Elle avait épousé mon père sans amour, quoiqu'il ne lui déplût point. Mais, de bonne heure, elle s'évita toute fatigue, même celle d'un sentiment. Pour mon père, il ne donna que sa main, son cœur était alors à madame la duchesse de Bourbon, aussi active que sa sœur était indolente, et encore plus spirituelle, car madame la duchesse d'Orléans n'avait que l'esprit qui ne coûte aucun effort, et madame la duchesse de Bourbon avait tout l'esprit qu'on peut avoir, lorsqu'on veut en avoir beaucoup, et que l'amour-propre aiguise le trait que la malice va lancer. Mariés par ordre, et traînés

l'un vers l'autre par la raison d'État, les deux époux, fort jeunes d'ailleurs, ne tardèrent pas à s'isoler, l'un, dans l'oisiveté qui lui était chère, l'autre, dans le plaisir, qui lui semblait une légitime revanche d'un mariage auquel on ne l'avait décidé qu'en le menaçant de l'exil, et dont la trop vive Madame, emportée par l'excès du dépit de son impuissance à l'empêcher, avait puni la nouvelle par un soufflet. Dès les premiers temps de cette union de bienséance, dont les incompatibilités s'émoussèrent bientôt dans un commerce plein d'indulgence mutuelle, et où l'in différence a produit, chose rare, cette paix qu'un réciproque amour ne donne pas toujours, madame la duchesse d'Orléans arrangea sa vie à sa guise, laissant mon père en faire autant, sans autre condition que de n'être ni humiliée ni dérangée. Ces deux mots peignent à merveille l'idéal un peu vulgaire que Madame, ma mère, s'était fait du bonheur ici-bas. L'orgueil et l'oisiveté remplirent, en effet, son existence. Elle n'eut d'autre passion que la vanité, et encore même n'était-elle point vaine d'elle, mais, chose bizarre, de ce sang royal dont l'éclat lui paraissait triompher de tout autre, même souillé d'illégiti-

mité. Ce n'est point trop dire que de taxer cette illusion d'aveugle, car elle lui eût sacrifié jusqu'à son repos. Madame la duchesse d'Orléans, incapable d'héroïsme dans l'intérêt de son mari ou de ses enfants, n'eût essayé de se dévouer que pour ses frères. Cette injuste et étroite préférence fut la source de toutes ces regrettables querelles qui ont empoisonné le bonheur domestique de notre maison. Car, si mon père en riait, déjà Mademoiselle s'en indignait, et l'on devine quels chocs éclatants et quels froissements terribles dut produire cette contradiction de l'orgueil de la mère et de celui de la fille, également intolérants pour des motifs opposés. Ces orages furent les seuls de la vie de madame la duchesse d'Orléans, qui la passait presque entièrement couchée ou assise, en robe sans corps, entourée de perroquets, se mettant du rouge, faisant des nœuds ou jouant au lansquenet avec la duchesse Sforce, sa favorite, sa confidente, sa commensale et sa compagne aux petits festins de chambre ou aux neuvaines de Montmartre. Ma mère ne voulut jamais s'occuper de l'éducation de ses enfants, trouvant que c'était assez de peine à prendre que de les mettre au monde. Du jour de notre nais-

sance, elle se trouva quitte envers nous. Le reste fut affaire aux gouvernantes et à ce couvent d'où peut-être nous ne reviendrions point.

Ma mère se trompait en cela comme en d'autres choses, car le monastère de Chelles n'était point alors de ceux où l'on peut oublier le monde. Comme la plupart des couvents du temps, c'était un lieu d'asile pour de nobles cadettes pauvres que la vocation n'avait point toutes conduites à Dieu, et qui n'arrivaient que vieilles à l'abnégation monastique. La plupart, en dépit de l'abbesse, en général hautaine et austère, et qui se consolait par les joies de la domination du sacrifice de toutes les autres, cherchaient à prolonger le plus possible la demi-liberté du noviciat, et allongeaient leur route vers le renoncement final de toutes les traverses promises. La musique prêtait à leurs prières ses langoureuses variations, et les guirlandes de fleurs y donnaient à l'autel même comme un air d'indulgence et de fête. Les promenades dans les jardins, les petits billets d'une cellule à l'autre, les jeux encore enfantins et les amitiés déjà passionnées, tenaient une grande place dans la vie et le cœur de ces pieuses et mondaines filles, et celle du Dieu jaloux, d'abord

étroite, ne s'y agrandissait que peu à peu du sacrifice successif de toutes ces distractions.

Quant à l'extérieur, une grande et massive abbaye allongeant au soleil des préaux ses lourdes ombres, et environnant d'épaisses murailles un échiquier verdoyant de jardins, de vergers et d'étangs, dominés par de sombres charmilles et des tilleuls séculaires : voilà Chelles, que j'ai tant embelli depuis, et dont je me suis plu à dérider, par tous les artifices de l'art, la trop rude physionomie. C'est moi qui ai donné les dessins des bâtiments neufs qui ont complété et harmonisé l'ancien plan. C'est moi qui ai élevé dans les airs, vers vous, Seigneur, comme un hymne de pierre, cet élégant clocher à colonnettes. C'est moi qui ai rajeuni la chapelle, revivifié les parterres négligés, ouvert aux rayons du soleil la voûte obscure des charmilles, divisées en vertes arcades. C'est moi qui ai réveillé la fontaine, endormie dans l'abandon, et fait jaillir de nouveau ses eaux épuisées. Et tout cela, Seigneur, je l'ai fait non en vue d'embellir mon séjour, mais d'embellir le vôtre. C'est à vous que j'ai voulu élever l'hommage durable de ces édifices, et c'est à

vous que je les ai consacrés. Et si quelque parcelle d'orgueil humain, comme un impur alliage, se pouvait encore mêler à ce souvenir, ne me le pardonnerez-vous point, Seigneur, en considération de l'ingratitude qui a récompensé mes efforts, et de ces calomnies qui m'ont chassée de retraite en retraite et qui m'ont forcée à venir enfin chercher ici une solitude assez austère pour en imposer à cette malignité humaine qui ne s'arrête que quand elle ne voit plus sa victime ?

II

Qu'est-ce donc que l'âme humaine, Seigneur, pour qu'il suffise d'un rien pour la troubler ou l'agiter, et qu'elle demeure à la merci du premier souffle qui passe, se courbant et se fermant comme une fleur malade et qui sent venir la nuit, ou se redressant et s'épanouissant soudain au moindre rayon d'espérance et de joie ?

Qu'est-ce donc que le cœur humain, ô mon Dieu, pour que, sans s'épuiser, il puisse saigner éternellement d'une seule blessure ; pour que son premier désespoir le puisse resserrer et vieillir à jamais, et pour que, chaque année, chaque mois, chaque jour, il puisse encore ressusciter à ces illusions qui l'ont perdu, et laisser éclater un irrésistible reste

de vie et de puissance, pareil à ces étroits bourgeons dont, au soleil petillant de mai, l'enveloppe se déchire et se rompt tout d'un coup sous l'impatient bouillonnement de la séve nouvelle ?

Hier, j'étais triste et amère jusqu'à la mort, Seigneur, et c'est le désespoir qui a arrêté ma plume sur la page mouillée de mes larmes. Il pleuvait et le vent fouettait les vitres de ma cellule d'une averse glacée. La bise s'égarait dans les détours des corridors avec des gémissements pareils à ceux d'un chien malade, ou, s'engouffrant soudain entre deux portes, les secouait sur leurs verrous avec la rage d'une invasion infernale. La nature tout entière semblait porter le poids de votre colère, et cette atmosphère grise et terne qui l'enveloppait ressemblait à un vêtement de deuil comme cette pluie frissonnante ressemblait à un déluge de larmes.

Aujourd'hui, le ciel s'est apaisé. L'horizon serein s'illumine de ces rayons printaniers dont une éclipse momentanée semble avoir avivé l'ardeur. La nature paraît se dilater sous un paternel sourire. Les feuilles, lavées par la pluie, sont d'un vert plus frais et plus doux. Le soleil crible, comme en sejouant, de

ses flèches d'or les rideaux blancs de mon lit, et, par la fenêtre entr'ouverte, un oiseau étourdi vient d'entrer et frétille et gazouille sur le bord de mon bénitier, trempant par moments sa queue dans l'eau sacrée et la secouant aussitôt en gouttes étincelantes.

Et je ne sais pourquoi mon cœur bondit joyeux et chantant comme lui dans ma poitrine dilatée, et, sous l'impression vivifiante de ce beau jour dont les rayons colorent d'azur et d'or mes souvenirs et mes regrets, je trouve aujourd'hui comme un charme inconnu à ce qui me désolait hier. Je me complais à ces excursions dans le passé dont je suis revenue hier si fatiguée. Cette assemblée de pâles ombres aimées, au milieu desquelles je me sentais hier triste et glacée, semble s'animer, s'égayer et se rapprocher de moi. Je suis avec les morts, et cependant je n'éprouve ni crainte ni dégoût. J'ai oublié tout ce qu'il faut pardonner, et je n'éprouve plus de répugnance à embrasser ces mornes visages. O vous, chères sœurs, qui m'avez précédées dans la tombe : altière et brillante Élisabeth, toi la première dans la mort comme tu fus la première dans la vie, viens : c'est moi qui t'appelle. Viens sur ce cœur dédaigné pour tant

d'autres qui ne le valaient pas. Viens; ils sont tous oubliés, *lui-même, lui,* qui n'a songé qu'à se faire, aux dépens de l'indigne amour qui te déchira, une scandaleuse renommée, et qui trouve encore des femmes jalouses de ton souvenir. Et les autres? et le beau La Haye? Non moins ingrat que le perfide Riom, il tremble encore en y songeant, de la peur que lui fit ton héroïque ardeur de sacrifice, et ton mépris parfois sublime des convenances du monde et du rang; et, comme les poltrons, il rit de sa peur et la raille, et pour prix d'une riche dot, il laisse savourer à la marquise, sa femme, l'orgueilleux plaisir de vaincre tous les jours cet homme qui te résista, ou plutôt qui se déroba à toi, et cela devant ce portrait arraché à ta faiblesse, où, sous la figure d'Europe, tu portes si fièrement ta faute. Hélas! pauvre sœur, pas un d'eux ne t'a pleurée, et leur cœur n'a pas plus porté ton deuil que leur habit. Eux pour qui tu es morte! Et toi, tendre Beaujolais, que la déception d'un premier et pur amour, contrarié par la raison d'État, a jetée à dix-huit ans, chaste et encore enfantine victime, à la mort qui te convoitait, viens, viens aussi et réjouis-moi du charme de ta mélancolique innocence, tandis que je

sens tomber sur mon cœur, tes larmes, pauvre Berry! tes dernières larmes, toutes brûlantes du tardif et inutile repentir...

Et moi aussi, j'ai été belle, et moi aussi, j'ai aimé et j'ai été aimée : je dois le croire, puisqu'on me l'a prouvé par la mort! et il faut croire, n'est-ce pas, Seigneur? ceux qui, comme vos martyrs, ont signé leur foi de leur sang.

Oui, j'ai été belle. Un miroir, s'il m'était permis d'en regarder un sans pécher, serait aujourd'hui ma plus cruelle pénitence. La douleur et la maladie m'ont pâlie, flétrie et blanchie avant l'heure. Je n'ai pas eu, comme tant d'autres, cette prolongation de beauté et de force qui perpétue, jusqu'à l'entière maturité, ces vains hommages qu'attire la jeunesse. J'ai passé de la jeunesse à la vieillesse sans transition, sans répit, sans merci. Peut-être ne me reconnaîtrais-je pas moi-même dans mon miroir, pareille à ces ruines qui semblent, perpétuellement courbées sur l'eau, chercher vainement à se rappeler le passé. Et cependant, je ne mens point. J'ai été belle autrefois, je dois le dire, Seigneur, non pour m'en enorgueillir, mais pour m'en affliger, et afin que la honte de ce que je suis aujourd'hui,

comparée à l'éclat d'autrefois, me plonge plus profondément dans l'humilité.

Je me souviens d'avoir gardé copie d'une lettre que la bonne Madame écrivait à sa chère comtesse Louise. Elle se retourna au moment où, espiègle et curieuse, je m'approchais sur la pointe du pied et lisais par-dessus son épaule : « Enfin, me dit-elle en riant, j'ai un défaut à mettre au bas de votre portrait. »

Le voici, ce portrait, trop flatté, que j'ai voulu garder précieusement comme un témoignage, non des qualités du modèle, ni du talent du peintre domestique, mais comme une relique de son amour :

« Elle est fort agréable de sa personne,
« grande, bonne tournure, le visage gra-
« cieux, la bouche belle, les dents comme
« des perles; elle danse bien ; elle a une jolie
« voix, elle connaît bien la musique, chante
« à livre ouvert ce quelle veut, sans faire
« de grimaces; elle a une éloquence na-
« turelle et le naturel fort bon; elle aime
« tout ce qu'elle doit aimer..... Je la chéris
« tendrement, et il n'est pas difficile de l'ai-
« mer, car elle le mérite bien. »

Et voilà, Seigneur, ce qu'il faut mettre au pied du crucifix!

Lorsque j'entrai à Chelles, je n'étais point encore telle que, le 31 mars 1718, ma grand' mère pouvait me voir à travers son indulgence. J'étais tout cela en germe et en fleur. Je n'étais qu'une enfant tour à tour rieuse et mélancolique, silencieuse et folâtre. Cette variabilité de caractère, cette mobilité d'impressions me rendaient, j'en conviens, assez difficile à gouverner. Impatiente de toute discipline, incapable de toute soumission prolongée, je me sentais parfois éblouie des éclairs d'une raison précoce, en proie à d'incroyables doutes d'esprit et à de sourdes révoltes de tempérament. L'obéissance me semblait une humiliation, et la foi même un vœu d'impuissance et de terreur. J'assistais sans recueillement et sans émotion aux exercices religieux, et la musique seule me faisait pardonner quelque chose aux austérités du culte. J'ai ouï dire autrefois par feu le Régent, mon père, que le père Massillon, un jour de visite à Notre-Dame du Tresnel, étonné et presque effrayé de la malice et de la précision de certaines questions de madame du Deffant, alors presque enfant, avait longtemps réfléchi, puis enfin répondu à l'abbesse qui, d'une voix inquiète, lui demandait le remède

à appliquer à cette trop vive et trop embarrassante intelligence : Le catéchisme.

J'aurais eu grand besoin à Chelles de ce remède unique, en effet. Mais je n'étais plus assez petite pour qu'on me ramenât à mon insu au catéchisme, ni assez ingénue pour y consentir. .

Le véritable remède à mon mal, Seigneur, c'est à vous et à vous seul que je le dois. Il est venu de la lassitude du mal lui-même. C'est le vide creusé de jour en jour, dans mon cœur, par votre absence même, qui m'a fait souhaiter votre présence. C'est lorsque j'ai senti combien vous manquez à l'âme qui vous ose fuir, que je vous ai désiré et me suis précipitée vers vous, refaisant à genoux cette trop longue et trop téméraire route par laquelle je m'éloignais. Votre esprit, Seigneur, souffle où il veut, et, de préférence, sur les cœurs orgueilleux et solitaires. Votre grâce a la prédilection des rebelles, et c'est ainsi que j'ai été à la fois un exemple de la vanité humaine et de votre puissance.

C'est ainsi, Seigneur, qu'à douze ans et demi, je cherchais à vous échapper par les chemins sauvages de l'indépendance et de l'isolement. J'aimais, aux jours de promenade,

à m'égarer seule sous les ombrages, me dérobant à ces rayons du jour qui me semblaient les traits de votre grâce. Et je ne m'apercevais pas, à mon inquiétude même, que je traînais après moi cette flèche invisible, qui pénétrait dans mon cœur à chaque effort que je faisais pour l'éviter. En vain j'essayais alors, rompant brusquement mon pacte avec la solitude, de vous échapper à travers le tourbillon d'une vie inconstante et fiévreusement vouée à toutes les distractions. En vain, durant mes rares retours à la cour, je me plongeais, amazone enfantine et déjà résolue, dans la poussière ondoyante des chasses et des cavalcades. En vain je demandais au bruit des fêtes et des spectacles d'étouffer la voix importune de ma conscience. C'est dans ces fêtes même, Seigneur, que, dominant les tumultes du monde, j'ai entendu votre grande voix m'appeler à vous. C'est dans une de ces chasses, où, distraite, je ne poursuivais que l'oubli de moi-même et de vous, que, poursuivie à mon tour, je me suis sentie frappée à jamais par un trait parti du céleste carquois.

Et quand je revins triste et seule, ma mère ayant gardé pour quelque temps mademoiselle de Valois, à Chelles, après avoir assisté

aux brillantes cérémonies et aux flatteurs augures, depuis si déçus, du mariage de ma sœur aînée, Mademoiselle, avec M. le duc de Berry, je ne sais quel dégoût du monde et de la vie m'avait tout d'un coup saisie, que vous seul, Seigneur, pouviez guérir.

Cette vocation irrésistible, Seigneur, ne me trouva point rebelle cette fois, mais m'a trouvée depuis plus d'une fois infidèle. Le chemin que je suis est marqué de mes chutes, et c'est à mes plus profondes et trop passagères dévotions qu'ont succédé mes plus grandes fautes. Je les dirai toutes, Seigneur, pour en laver la trace à force de larmes, et pour proportionner mon repentir à mes faiblesses, en prolongeant, en savourant tristement l'amertume de leur souvenir.

C'est à la fin de l'année 1710, quelque temps après mon retour, que je sentis les premières atteintes de cette ardeur sacrée, dont j'ai remplacé depuis le feu par tant d'autres plus profanes.

Je m'ouvris, dans la charmante surprise d'un sentiment si nouveau, à une sage et tendre amie qui recevait déjà et encourageait mes intermittentes confidences, madame de Fretteville, maîtresse des novices, et déjà

expérimentée dans cet art maternel de sonder les jeunes cœurs. Elle fut si heureuse de cet aveu, qu'elle se jeta à genoux immédiatement et bénit Dieu à haute voix, non sans larmes, de m'avoir choisie pour faire un de ces grands exemples par lesquels il édifie le monde.

Depuis ce jour, je fus douce envers mes maîtresses et mes compagnes, émerveillées d'un changement si imprévu, et loin de me dérober, comme autrefois, à la règle, je prolongeais souvent, en prenant sur mes heures de liberté et de loisir, la sainte douceur des offices. Que de fois, seule dans la chapelle, ou croyant l'être, alors que le crépuscule, abaissant ses ombres, me cachait les quelques religieuses prosternées çà et là, je me suis jetée à vos genoux, Seigneur, savourant les pures délices de l'humilité, et goûtant cet ineffable bonheur qu'il y a à s'accuser devant vous et à goûter la consolation de ce pardon que vous ne faites jamais attendre! Et que de fois, au milieu de la pompe modeste de nos offices, aux jours de fête, j'ai senti monter de mon cœur à mes yeux les larmes de l'extase, et, brûlante d'un feu délicieux, me suis-je, dans l'illusion de ma reconnaissance, crue transformée soudain en une fleur

pareille à ces fleurs qui vous encensaient de leurs odorants calices, ou à ces lampes brillantes allumées devant votre image et comme heureuses de se consumer à vos pieds ! Comme les lis et les roses du tabernacle, je croyais sentir mon cœur épandre son parfum d'adoration et s'effeuiller devant vous, et, comme les lampes de l'autel, j'élevais vers vous la flamme qui me dévorait, attendant avec impatience que l'huile de ma vie fût consumée, et que je m'éteignisse, dans un dernier élan, pour me rallumer éternellement dans votre gloire !

Hélas ! hélas ! cette première ferveur dura peu. Le cœur humain n'est point capable longtemps de ces efforts d'abnégation ; l'âme semble avoir ses saisons comme la terre, et ses jours, comme les autres, se suivent et ne se ressemblent pas. Le printemps de la vocation, semé des violettes de l'humilité, brille, à travers les larmes du repentir, comme la terre après une féconde rosée. Mais l'été succède au printemps avec ses défaillances, ses dégoûts et ses mornes sécheresses. Une égoïste fatigue calcule et regrette l'imprudent épuisement des premiers sacrifices. Puis vient l'automne, tiède, pâle et stérile saison, que

suit l'hiver de la faiblesse et de l'endurcissement. Vous m'avez daigné garder, Seigneur, de ces suprêmes oublis, de cette caducité inexorable et de cette stérilité définitive de l'hiver. Mais que de retards, que d'imprudences, que d'oublis ! et que d'ivraie, Seigneur, à travers cette rare et tardive moisson !

III

La mort du roi fut le signal de cette réaction profane et mondaine qui s'opéra irrésistiblement en moi. Je ne sais trop pourquoi (fut-ce curiosité, fatigue, amour de l'inconnu et de l'imprévu ?) cette nouvelle si triste et si solennelle ne m'émut point. J'avais peu vu le roi, et dans l'éclat de ces fêtes et de ces cérémonies où, pareil au soleil de sa devise, on ne pouvait le fixer. Plus tard, quand un intermède de défaites et de misère générale eut assombri sa gloire et que les vides douloureux que la mort faisait autour de lui sans relâche lui eurent appris qu'il était un homme comme les autres, je ne le vis plus guère que traversant les galeries en revenant de la chapelle ou partant pour ses derniers

voyages de Marly. Parfois aussi, les yeux baissés, je m'assis respectueuse et troublée à la table royale, qu'il présidait encore avec une pâle et silencieuse majesté. Quand il mourut, je crus qu'il s'était borné à cesser de régner. La mort n'efface point les grands rois, si longtemps les maîtres qu'ils semblent l'image vivante de la monarchie et destinés à être immortels comme elle! Quand il est temps, une obscurité encore solennelle, une sorte d'exil volontaire et mystérieux semblent les éloigner du trône sans les arracher de la vie. On croit les voir encore, mêlés, ombres muettes et superbes, au cortége des princes qui leur ont succédé, ou siégeant, comme de graves et tristes conseillers, derrière le dais fleurdelisé des lits de justice. La mort, pour ces hommes extraordinaires, paraît limitée à l'abdication et à une disparition conventionnelle. Grâce à ce robuste et crédule sentiment de la grandeur et de la puissance de Louis XIV, je ne pus le croire décédé, dans le sens vulgaire du mot, qu'après réflexion et avec effort, quand les ironiques et insolents adieux de son peuple, pressé sur le passage de ses obsèques humiliées, essayèrent d'atteindre dans la

mort celui qui avait échappé toute la vie à l'affront de ces reproches, et quand l'impunité de cette dure leçon m'attesta qu'en effet le maître n'était plus. Si cette nouvelle de la mort de Louis XIV ne provoqua dans mon cœur aucun des sentiments réservés aux pertes ordinaires, ni douleur, ni pitié, ni regret, il n'en fut pas de même de la nouvelle de la proclamation de M. le duc d'Orléans, mon père, comme régent du royaume, aux applaudissements du Parlement, et aux cris de joie du même peuple qui avait salué si insolemment le départ de Louis pour Saint-Denis.

Tout un monde assoupi de passions et d'idées, de vanités et d'espérances, se réveilla soudain dans mon âme impatiente. J'étais heureuse de savoir mon père parvenu enfin à ce pouvoir dont ses qualités le rendaient aussi digne que le rang. Je jouissais de cet âcre plaisir qui nous rend si sensibles à une élévation qui peut contrarier tant de personnes. L'orgueil, un orgueil nouveau et comme fatal, fermentait sourdement en moi et m'enivrait de ses fumées. J'étais donc la fille, la fille aimée de ce prince aujourd'hui si puissant! Il me semblait que cette différence de situation, d'hier à aujourd'hui, annu-

lait le pacte que j'avais voulu contracter avec Dieu lui-même, et que de nouveaux devoirs me libéraient des anciens. Dans la coupable impatience de ma rébellion, j'allais jusqu'à trouver juste ce qui me plaisait, et jusqu'à me féliciter de cette occasion qui me dégageait d'une promesse imprudente et téméraire, faite ou plutôt balbutiée dans un moment de découragement qui pouvait bien (j'y songe maintenant) avoir eu pour véritable cause la jalousie du mariage de ma sœur aînée, et le dépit de cette préférence qui la faisait petite-fille du roi et dont elle jouissait sans ménagement.

Oui, Seigneur, c'est avec joie que je déliai les premiers liens de mon sacrifice, et que, rendue à la liberté, j'en voulus user sans répit et comme d'un droit. Hélas! à quel esclavage indigne de passions, de déceptions et de regrets, je me condamnais ainsi aveuglément moi-même! Mais j'ignorais alors ce que je sais aujourd'hui. Le monde et ses plaisirs m'apparaissaient comme l'oasis dont un decevant mirage offre au pèlerin l'image d'autant plus poursuivie qu'elle est insaisissable. J'eusse été inconsolable de m'enfoncer dans l'ombre et dans l'humilité du cloître, avant

d'avoir goûté, moi aussi, ma part d'orgueil et de joie. Par un sophisme trop séduisant, je me persuadais moi-même que c'était là d'ailleurs une épreuve nécessaire, et je m'efforçais de croire que le Seigneur, qui préfère un pécheur repentant à dix justes, accueillerait un jour la victime souillée avec plus de plaisir que la victime immaculée, et trouverait plus doux l'hommage raisonné de mon expérience que le naïf élan de mon innocence.

Voilà, Seigneur, par quels chemins charmants et maudits je me dérobai à votre grâce déjà dominante. Et voilà comment la nouvelle de la mort du roi, qui, en tombant sur le monde, y agita et y changea tant de choses, vint troubler et bouleverser de ses ondulations répercutées, comme la pierre dans l'eau, cette source pure de ma virginité où vous vous contempliez sans nuage.

J'avais alors dix-sept ans, Seigneur. La solitude et la piété semblaient avoir attiédi et apaisé en moi cette ardeur héréditaire d'un sang orgueilleux, qu'on voyait, au moindre défi, bouillonner et enflammer les joues de ma sœur. A partir de ce jour, moi-même je me sentis soumise à cette sorte de fatalité mystérieuse; moi-même je me sentis tour à

tour languissante ou exaltée, selon que ce flux et reflux impérieux de la source de vie soulevait mon cœur palpitant et gonflait mes veines d'une sorte de lave, ou que, se retirant doucement et se concentrant à son foyer dans les profondeurs de l'être, cette flamme liquide me laissait pâle, étourdie, brisée, et trouvant encore à cet anéantissement soudain je ne sais quelles étranges délices.

Je ne pus résister à tant de surprises et de secousses. La nouveauté imprévue de ma vie me saisit et m'enivra, comme un air trop frais respiré par une poitrine malade. L'abbesse, ne comprenant rien à ce mal irrésistible et subit, auquel je ne comprenais rien moi-même et devant lequel les médecins se contentaient de hausser les épaules en murmurant je ne sais quels mots latins, s'empressa d'écrire à Madame la duchesse d'Orléans, qui voulut bien se souvenir qu'elle avait une fille à Chelles. La crainte de me perdre la décida à affronter le plaisir de me voir, et, sa sensibilité triomphant de son égoïsme, elle m'appela auprès d'elle.

Seulement, pour m'éviter, pour lui éviter peut-être, les inconvénients d'un trop brusque retour au monde, et nous ménager les tran-

sitions nécessaires dans tout changement de vie ou d'état, c'est au couvent, encore au couvent, qu'eut lieu notre premier rendez-vous, et c'est par la porte de l'abbaye de Montmartre que je rentrai dans Paris et au Palais-Royal, où j'allais souvent le jour, et d'où le voisinage bruyant des bals de l'Opéra et la liberté que monsieur mon père reprenait dès six heures du soir me chassaient jusqu'au lendemain.

Du reste, on ne négligea rien pour me rendre capable de briller dans ce monde où l'on se résignait à me laisser entrer. En peu de temps, j'exécutai à ravir les pas les plus difficiles, et je pus figurer dignement dans les ballets mythologiques où la cour daignait se donner en spectacle à la ville. J'avais pour la musique le goût traditionnel de ma famille. Je fis infidélité aux motets de Chelles, et me lançai, sous la direction du célèbre Cauchereau, dans les fioritures de l'école italienne, alors triomphante. J'appris, avec les sonates de Corelli, dans toutes ses délicatesses et tous ses raffinements, l'art de retenir mon haleine pendant de longues pauses, de filer la note et d'égrener la roulade. Et mes progrès dans cette fatigante et séduisante méthode

furent tels, que bientôt je pus briguer les applaudissements, sans crainte de ne les devoir qu'à mon rang. C'est ainsi que peu à peu, enivrée par de trop faciles progrès et de trop complaisants succès, je me livrai tout entière à cet attrait fascinateur de la science profane, cette démoniaque sœur de l'orgueil. La soif d'une curiosité insatiable s'était emparée de moi et me portait, avec une préférence obstinée, vers les objets d'étude ou d'expérience les plus incompatibles avec la réserve du sexe et les convenances de l'âge. C'est ainsi que je voulus, comme mon père, pénétrer dans les ténébreuses arcanes de la chimie et même de l'alchimie. J'interrogeai d'un œil avide ces livres dangereux que je tenais d'une main tremblante, comme si quelque explosion soudaine, illuminant leurs pages, pouvait, à un certain moment, foudroyer et punir la témérité de mon indiscrétion. Je voulus connaître, non dans un but pieux et charitable, le secret des propriétés des plantes et des métaux; mais je ne m'arrêtai point à celles qui ont des vertus salutaires, et j'osai descendre dans cet enfer végétal où les fleurs réprouvées dressent leur tête impure et brillante, et où rampe et se

tord dans l'ombre, comme un tapis de serpents, la famille stérile et maudite des racines vénéneuses. Je descendis sans remords, presque sans crainte, dans ces profondeurs défendues d'où l'on ne voit plus le ciel, et si je gagnai à ces excursions hors du domaine tranquille de la bienheureuse ignorance et de l'honnête simplicité, quelques connaissances inutiles, j'y perdis bien des illusions nécessaires, j'y perdis surtout l'humilité du cœur et cette innocence de l'esprit à laquelle les femmes ont dû la pudeur, c'est-à-dire le sublime privilége de rougir de ce qui est mal.

C'est ainsi que, me tournant à tout ce qui fait l'orgueil et la force d'un autre sexe, j'en vins à mépriser cette modestie qui fait le charme du mien; et, usurpant les apparences de la force virile que je n'avais pas, je renonçai à cette heureuse naïveté où Dieu a mis le secret de la puissance même et du bonheur de la femme.

Et comme si la fatalité qui s'était emparée de moi avait eu ses moments d'ironie, et que ma faute eût dû porter sa leçon avec elle, tour à tour en proie aux curiosités les plus diverses et les plus disparates, j'en vins à occuper tour à tour mon esprit et mes doigts des œuvres

les plus contradictoires. J'appris avec passion à monter à cheval, et à faire des nœuds et des parfilages. Je m'amusai, de la même main qui, le scalpel de l'anatomiste à la main, osait violer les mystères de la nature, à façonner et ciseler au tour. Je maniai tour à tour l'aiguille dentelière et l'épée du maître d'escrime.

Prise d'une sorte de vertige, comme une autre Maupin, je me complaisais à ces imprudentes et bizarres métamorphoses, où je ne poursuivais que le plaisir douloureux d'échapper à moi-même et aux inquiétudes de ma conscience. Je me flattais de me dérober à l'infirmité de la nature humaine, et d'offrir à la postérité l'exemple d'une femme assez hardie pour avoir soulevé tous les voiles et reculé cet implacable horizon au delà duquel la science ne trouve que mystères. Je voulais tout savoir, je voulais tout sentir, ne m'arrêtant pas même à la borne du permis et poussant mon expérience jusqu'aux limites du possible. Mais mon esprit et mes sens ne pouvaient longtemps soutenir une telle épreuve, et c'est par la honte de bien des chutes que je devais expier la témérité de mon défi. Bientôt se fit en moi l'inexorable réaction, et

j'appris à mes dépens qu'il ne se faut point fier, en ces téméraires audaces, à l'impunité des débuts. A ma fièvre de curiosité succéda un dégoût morose, et à ma fièvre d'activité succéda une langueur sans espérance. Et alors commencèrent de m'assaillir ces fantômes décevants, ces désirs étranges qui tourbillonnent autour des imaginations fatiguées et les enveloppent d'un réseau de tentations. Ma raison succomba à ces assauts acharnés, et je me sentis descendant, avec la rapidité aveugle du vertige, la pente de cet abîme de déchéance où rampent comme des monstres les caprices sans nom et les dépravations sans but.

L'abus de la danse et de la musique, et la précoce satiété des applaudissements me conduisirent, comme l'excès d'une liqueur forte, à l'oubli de toute réserve et à l'impatience de tout frein. J'en vins à maudire les convenances d'un rang qui ne me permettait pas de monter hardiment sur le théâtre et de me livrer, dans le délire de l'enthousiasme et du succès, non plus à un cercle d'admirateurs respectueux, mais au public lui-même, à la foule triviale et brutale qui paye, de quelques pièces de monnaie, la possession

imaginaire et lointaine, et pourtant cynique, de ces idoles qui sont ses esclaves. Je regrettai de ne pouvoir goûter à ces délices inconnues du triomphe populaire. J'enviai ces brillantes malheureuses qui payent si cher le même goût, et que dévore, comme la caresse d'un tyran brutal, le feu de cet amour à mille têtes. Bientôt j'éprouvai que ce n'est pas impunément que l'âme humaine joue avec ces émotions dramatiques, dont la fiction prolongée amène les troubles et les fatigues de la réalité. Je devins peu à peu l'esclave de ces langueurs que je croyais simuler et dominer; enfin, bientôt, par une sorte d'indomptable attrait, je fus poussée, de l'expression des passions, à me hasarder jusqu'à l'expérience de ces passions elles-mêmes.

Dans l'impatience de ma curiosité, je subis sans rougir la loi d'un rang qui m'obligeait à faire les premiers pas, et je me mis à chercher moi-même l'objet nécessaire de cette passion exubérante qui me tourmentait; j'abaissai la fierté de mon cœur jusqu'à poursuivre moi-même le maître qui y devait régner. Et je m'indignai de ce reste de dignité, survivant à la ruine de toutes mes réserves, qui m'imposait une certaine mesure et de

certaines précautions, et ne me permettait pas de me désaltérer à la source commune et souillée des voluptés de ce monde. Je protestai, par mon audace provocatrice ou mes oublis calculés, contre cette barrière du respect universel qui me forçait de me contenir ou me gardait des conséquences de mon appel.

Quelle autorité, quelle prévoyance humaine eussent pu, Seigneur, m'arrêter sur les bords de l'abîme, m'en montrer la profondeur et au besoin, m'arracher au vertige? Ma grand' mère, Madame, se bornait à m'observer et ne me surveillait pas encore, ne voulant pas compromettre son autorité dans une contradiction qui pouvait devenir une lutte dont les débordements de madame de Berry ne faisaient que trop prévoir l'inutilité. D'ailleurs, pressentant en elle de rudes conseils ou de sincères reproches, je l'évitais soigneusement, en fille émancipée, que les conseils irritent, qui s'indigne des reproches, et qui mépriserait même le pardon. Mon père, tout entier aux affaires ou aux plaisirs, ne voyait rien ou feignait de ne rien voir, de cet œil déjà malade qu'obscurcissait la double fatigue de ses jours et de ses nuits. Ma mère, qui se dé-

robait aux devoirs de la famille, était encore plus empressée de s'en épargner les soucis. Ma sœur aînée en était arrivée, d'impunité en impunité, à braver, dans ses scandaleux oublis, jusqu'aux protestations de la pudeur publique. Mademoiselle de Valois buvait du rossoglio comme madame de Montespan, fumait dans une pipe de Suisse, et passait son temps à jouer au biribi, à se mettre du rouge ou à écrire au duc de Richelieu. Mon jeune frère lui-même, sérieux et laborieux, en qui semblaient jusque-là s'être réfugiées, par un contraste humiliant, la sagesse et la pudeur dont nous avions destitué notre sexe, avait fini par céder au torrent et secoué avec le premier duvet de l'adolescent la fleur importune de son innocence. Il échappait aux remontrances de son précepteur désolé, abandonnait la chapelle pour le bal de l'Opéra, et, roué novice, s'oubliait auprès des danseuses.

Dans la famille royale, parmi les princes et les ministres, c'était un assaut de dévergondage, une émulation de scandale. Déjà s'étalaient et régnaient dans toute leur force insolente ces principes cyniques que l'on doit tout ce qu'on peut, que le plaisir absout la

faute, que l'or achète et rachète tout. Les premiers mirages du système de Law avaient ébloui et aveuglé les consciences. L'avénement de quelques parvenus enrichis avait détruit les rangs, et n'avait laissé subsister qu'un seul privilége supérieur à tous les droits, celui de jouir. Dans cette société criminelle où l'amour était devenu ridicule, où le mariage était décrié par ceux-là même qui osaient y croire, où on ne craignait plus Dieu, où l'on bravait à la fois la morale et la police, le mauvais exemple semblait en raison directe du rang, et c'est autour du trône sur lequel un roi enfant offrait l'image perdue de l'innocence, qu'on multipliait l'outrage aux lois de la famille et aux décences du rang. Personne de pur dans cette Gomorrhe pour laquelle tremblait Madame, chaque fois qu'il tonnait.

A côté de quelques rares fautes qui osaient se cacher, et qui, affectant au moins cette pudeur qu'elles n'avaient pas, rendaient hommage à la vertu par ses apparences, s'étalaient, éclataient comme un défi les liaisons les plus effrontément coupables. M. le prince de Conti rendait la cour et la ville témoins de ses démêlés conjugaux et

introduisait lui-même, jusque dans son alcôve, la malignité publique; madame la Duchesse la mère vivait avec le marquis de Lassay et se montrait avec lui aux bains de la Samaritaine; madame la Duchesse la jeune s'affichait avec du Chayla; M. le Duc se vengeait en étalant madame de Nesle et madame de Prie; mademoiselle de Charolais disputait à ma sœur le cœur de ce duc de Richelieu après lequel couraient toutes les femmes. Les fêtes de Sceaux avaient parfois éclairé solennellement, d'une lumière imprévue, la nullité du mari et les imprudences de la femme. Madame la duchesse de Vendôme avait épousé son écuyer, et M. le comte de Toulouse commençait à s'enfoncer avec la belle madame de Gondrin dans le mystère d'une passion trop ambitieuse pour n'être point indiscrète. Les portraits malins, les couplets scandaleux étaient l'unique punition de ces débordements, l'unique vengeance de la pudeur publique humiliée, l'unique pluie de feu, facilement éteinte par quelques lettres de cachet, de cette Sodome impunie, et c'est à peine si quelques justes obscurs, conservant dans leur modeste logis, la foi et la vertu des ancêtres, protestaient par de rares

exemples d'amour conjugal, de dignité laborieuse, de fidélité aux vieilles mœurs contre le scandale des mœurs nouvelles. On rencontrait encore, dans les églises dédaignées, quelques-uns de ces modestes protestants qui se bornaient à prier pour les maîtres indignes ou pour les amis infidèles. On rencontrait encore dans les allées du Cours ou les jardins du Luxembourg, fuyant la foule et la lumière, quelques-uns de ces couples, simples et fidèles, portant naïvement la majesté de cinquante ans d'amour et de probité. Mais ces exemples isolés auxquels la France coupable dut la grâce de Dieu, il fallait aller les chercher, les poursuivre presque dans l'humilité silencieuse de leurs prières, de leurs aumônes, ou de leur vie au chevet des pauvres et des malades, aux pieds du père de la Tour ou de l'abbé d'Asfeld.

Mais comment eût-elle surpris le mystère de ces vertus et de ces mérites de la bourgeoisie et du peuple, cette aristocratie aveugle qui, l'œil fixé sur le trône, n'en avait jamais détourné ses regards pour apercevoir la nation elle-même? De là vient qu'aux yeux de Dieu seul qui voit tout, il put y avoir alors

des justes et des coupables, des bons et des méchants. Mais, du point de vue dont la cour formait le sommet, nul n'eût pu apercevoir que ce que j'y aperçus moi-même, c'est-à-dire l'universelle corruption, une immense et permanente orgie dont les bals de l'Opéra et, bientôt, le camp des agioteurs de la place Vendôme, formaient le double temple. Le soir, les maisons de jeu, que les plus nobles familles ne dédaignaient pas de protéger de leur blason flétri, recevaient dans l'ombre, pour leur donner un nouveau et dernier plaisir, les convives avides d'émotions homicides.

On n'entendait raconter partout que des traits scandaleux ou criminels. Les personnages les plus graves jouaient avec l'infamie. Pour la première fois on vit une société qu'on ne pouvait calomnier, et la médisance fut de l'histoire.

Et parmi ceux qui donnèrent alors le funeste exemple de l'oubli de leur dignité, de la corruption des mœurs et de l'abaissement des caractères, je dois à la vérité de compter avec regret ceux qui avaient le plus de raison de donner l'exemple contraire. Je ne m'appesantirai point sur ces noms qui ont fait

rougir la religion. Mais que penser, grand Dieu! d'un troupeau qui eut pour pasteurs un Dubois, un Tencin, un Beauvilliers, un Vauréal, un Tressan, un Sesmaisons, un Laffiteau? Ce qu'il faut penser d'une société où les courtisanes les plus effrontées portaient des noms tels que ceux de Sabran, de Polignac, de Nesle, de Parabère; ce qu'il faut penser d'un monde, où les agioteurs étaient des d'Estrées, des Guiche et des La Force, et où l'on rouait en Grève des comtes de Horn.

IV

Je ne tardai point à tomber dans cette morne atonie qui succède aux vains efforts que l'âme fait pour soulever le poids de ses sollicitudes. Ma santé s'altéra. Mes couleurs disparurent et, sur l'avis de M. Chirac, on m'envoya à Saint-Cloud, afin d'y respirer l'air des champs, et d'y fortifier mes nerfs par l'exercice. Madame, lasse des bruits de Paris, voulut bien se charger du soin de surveiller l'exécution de ces prescriptions. Le printemps de 1716 approchait, et déjà, sur le gazon encore flétri, perçaient les fleurs nouvelles.

La veille même de mon départ j'assistais avec madame la duchesse d'Orléans, ma mère, et mademoiselle de Valois à une représentation d'*Atys*.

Cauchereau, ce soir-là, fut vraiment in-

spiré, et sa voix trouva des accents imprévus : une émotion véritable remplaça par hasard le vain plaisir des spectateurs. Et à un certain moment, je me sentis si vivement atteinte au cœur par cette tendre musique, qui s'associait irrésistiblement aux douleurs secrètes de mon âme, que je pâlis soudain, et me renversai sur mes coussins en donnant le signal de l'applaudissement. Ma mère rougit et, s'écriant que j'étais indisposée; donna aussitôt le signal du départ. Je prétextai, aux questions qui me furent faites, avec une sollicitude qui n'en déguisait pas assez la curiosité, l'effet soudain des lumières et de la chaleur, et, suivie de madame la duchesse d'Orléans ennuyée et de Madame inquiète, je m'avançai péniblement vers la grande salle réservée, remplie de gardes, d'où, par un couloir assez étroit, on pouvait rentrer dans les appartements du Palais-Royal. Au moment où je franchissais le seuil, je m'embarrassai, je ne sais comment, dans les plis de ma robe à l'Andrienne et je me fusse laissée choir sur le parquet, si un page qui me précédait, un flambeau à la main, ne m'avait rapidement offert l'appui de son bras. Je remerciai d'une inclination de tête ce secours

respectueux, et je continuai de m'avancer, soutenue cette fois, de peur de nouvelle malencontre, par mademoiselle Clonard, ma première femme de chambre.

Quand, remise aux mains de mes femmes, bientôt congédiées, je fus libre et seule et enveloppée dans mes vêtements de nuit, je ne pus m'empêcher, en repassant les incidents imperceptibles en apparence de cette soirée, de ressentir cette inquiétude vague et rêveuse mêlée de tristesse et d'espérance, qui suit les heures décisives. C'est alors que de figure en figure, de souvenir en souvenir, j'en vins à me remémorer ce page prévenant qui m'avait soutenue, et à analyser et approfondir l'impression, d'abord inoffensive, qu'il avait faite sur moi. Et dès ce moment, comme dans ces féeries où, sur un coup de baguette du Génie, les décorations brillantes de la scène s'effacent et disparaissent pour laisser l'attention du public s'arrêter et se fixer au personnage choisi qui doit l'occuper tout entière, je vis s'évanouir dans ma mémoire les mobiles tableaux qui me représentaient tout ce qui avait précédé et tout ce qui avait suivi mon évanouissement, pour demeurer en présence de ce page bienvenu, dont l'heureux empresse-

ment m'avait évité une chute. Et alors chaque détail de sa démarche, de sa figure, de son vêtement, m'apparut distinctement et comme accentué par une ligne d'une saisissante clarté. Je le revis tel qu'il était : une tête pâle avec de grands yeux noirs, une bouche fine et comme déjà refermée sur de précoces secrets de cœur, marchant devant moi avec cette dignité mélancolique qui donne à la jeunesse de l'homme je ne sais quel charme sympathique et attirant. Ce jeune homme n'avait-il donc plus une mère, une sœur? Avait-il déjà souffert? Et de quelle douleur? Quelle épreuve prématurée avait fait refluer à son cœur le sang de ses joues, et flétri le sourire de ses vingt ans? Quelque peine d'amour, sans doute, quelque inclination contrariée. Et je ne sais pourquoi, à cette pensée si simple, je me sentis agitée d'un frémissement douloureux. Le sang reflua à mes tempes, et y gonfla mes veines de son orgueil indigné. Et que pouvait me faire tout cela, à moi, la fille du duc d'Orléans, régent du royaume? En quoi les amourettes d'un jeune page pouvaient-elles me toucher? Et je chassai cette pensée importune, comme on congédie un fâcheux.

Mais je ne sais pourquoi, toujours chassée, cette pensée opiniâtre revenait toujours. Ce qui arrive en pareil cas m'arriva à moi-même. Pour se débarrasser d'un solliciteur qui a forcé vos portes, on prend son placet et on promet sa protection; je donnai donc audience à cette sollicitude obstinée qui m'agitait, et je me promis d'éclaircir, dès le lendemain, un doute attentatoire à ma dignité et à mon repos.

Je parvins à goûter un peu de calme, et je commençais à me croire à jamais débarrassée de cet aiguillon d'indigne curiosité, quand une circonstance fort naturelle, et cependant importante, en renouvela la piqûre et agrandit la plaie. Lorsque je montai en carrosse pour aller, avec Madame, à Saint-Cloud, le page qui abaissa le marchepied devant moi et qui, aussitôt remis en selle, se mit à galoper en avant, laissant sa place à côté de la portière à l'écuyer de service, était le même page pâle, aux yeux noirs, qui, à son insu, occupait depuis la veille ou plutôt absorbait ma pensée. Je ne sais pourquoi le cœur me battit plus fort, et pourquoi, sans prononcer un mot, je m'adossai au coin de la voiture, fermant les yeux et goûtant, avec une sorte d'âpre plaisir, la surprise mêlée d'inquiétude

que me causait cette seconde apparition.

Le lendemain je savais, par mademoiselle Clonard, à quoi m'en tenir sur mon page, et ma curiosité, indifférente en apparence, était pleinement satisfaite.

Il était d'une bonne maison d'Anjou, famille nombreuse, fière et pauvre, un nom sans tache et les bontés du roi pour toute fortune. On voit cela d'ici. Il s'appelait le chevalier de Saint-Maixent ; son frère aîné était aux Mousquetaires, une de ses sœurs aux Carmélites, l'autre mariée à un bon gentilhomme de campagne. Il était entré aux pages sur la recommandation du brave M. d'Ibagnet, le gouverneur du Palais-Royal, si fidèle à mon père et à la vérité. Madame d'Ibagnet, première femme de chambre de ma mère, qui l'avait recueilli orphelin et l'avait élevé, en sa qualité de parent, en faisait le plus grand éloge. Elle le disait brave comme une épée, et pur comme une jeune fille. Elle avait obtenu, en raison de son âge et de la délicatesse de sa santé, qu'il ne fût point soumis dès le début au régime ordinaire, ne couchât point dans la chambre des pages, et gardât encore sa petite chambre bleue et son petit lit aux rideaux blancs, pareil à un lit de

novice. Il était aimé de ses camarades qui n'osaient plus le railler, depuis que ce page, au féminin visage et aux doigts délicats, avait montré à l'un d'eux, à ses dépens, qu'il faut, pour bien manier une épée, plus de courage que de vigueur. Il était le favori du vieux gouverneur des pages, M. Jacques de la Poire, dont ses camarades, par leurs espiègleries, faisaient si souvent se hérisser la perruque; et le précepteur de l'écurie, M. Guy de Novisant, le regardait comme son meilleur élève, capable d'arriver à tout, même à la Sorbonne, et le meilleur à choisir pour toute commission délicate, excepté pour servir aux petits soupers du Palais-Royal.

De la curiosité je passai, sur ces renseignements, à un sympathique intérêt. Je plaignis cette rare pureté de cœur, arrivée sans atteinte à la virilité, des dangers auxquels elle était exposée, au milieu de cette cour de roués. Je regrettai pour lui que le cloître ou l'Eglise n'eût point attiré cet honnête et pieux adolescent qui leur eût fait tant d'honneur; et, d'un autre côté, je me félicitai, pour la vertu et la pudeur si outragées de mon temps, de cette protestation et de cet exemple d'une jeunesse irréprochable, bien plus éclatant et

bien plus efficace au milieu de la corruption même. L'aimais-je déjà? Je ne sais; mais ce que je sais, c'est que le sentiment naissant qu'il m'inspirait n'avait rien des hontes et des douleurs qui sont, dans le cœur même qui s'y livre, la punition d'un oubli coupable. Et d'abord, si ce secret d'un amour, même pur, est dangereux quand on le partage, n'est-il pas inoffensif quand on le garde? Que dis-je, inoffensif? je devrais dire bienfaisant, vivifiant, sauveur, si j'en juge par moi-même, qui éprouvai à la fois, de ce sentiment nouveau, un rafraîchissement du sang, une pacification de l'esprit, que mon médecin et mon confesseur, Dieu le lui pardonne! étaient également impuissants à me procurer. Madame s'émerveilla et se réjouit de cette amélioration simultanée de mon humeur et de ma santé. Je la laissai dire, non sans sourire, et je laissai faire hommage au soleil des champs et à leur air pur, de cette cure subite dont je vous remerciais intérieurement, amour, soleil du cœur aux vivifiantes joies, et vous, air choisi, air salutaire qu'on nomme l'idéal, et qu'on respire par la pensée aux campagnes du ciel!

Je profitai de cette amélioration et de la

liberté qu'elle rendait à Madame et à ses chères correspondances, pour me livrer, sans témoin et sans trêve, à cette vivifiante influence des champs qu'on ne goûte jamais mieux que dans la solitude. Je m'enfonçais, un livre à la main, dans la fraîcheur des sombres allées, je franchissais les haies et m'engageais, au delà du domaine royal, jusque dans les prairies, et là, assise sous un hêtre, au bord d'un ruisseau, je savourais de longues heures de rêverie. J'interrogeais les paysans qui passaient, je donnais un baiser aux jolis enfants hâlés qui me contemplaient curieusement; j'arrêtais les vaches mugissantes et je glissais sous leurs longues dents du pain bis que j'avais payé, avec de l'or, dans quelque chaumière isolée : et je me redressais, et je me fortifiais à vue d'œil, au libre contact de la maternelle nature. Madame me grondait parfois de la longueur de ces promenades champêtres; mais mon front rasséréné et mes joues empourprées sous une légère couche de hâle, mes yeux redevenus brillants, toute cette subite et éloquente métamorphose, plaidaient victorieusement ma cause et celle de ce grand médecin, bien supérieur à M. Chirac, qu'on nomme le grand air.

Il fallut cependant s'arracher à cette vie contemplative et condescendre, à mon tour, à cette faiblesse de Madame pour la chasse, dont elle appuyait le désir sur la nécessité de faire aussi un peu d'exercice, et de remettre en haleine les chiens et les équipages. Je dus me prêter complaisamment à la première offre qu'elle me fit de reprendre l'habit d'amazone, et d'activer, par une action plus vive et plus soutenue, le mouvement de ma convalescence.

Le lundi 16 mars 1716, nous devions courre dans la forêt de Marly. Dès l'aube, les piqueurs étaient à leur poste, la trompe à la lèvre et le fouet en sautoir bondissant sur l'épaule. Les valets de meute contenaient avec peine leurs chiens déjà écumants. Les écuyers et les pages étaient en selle, et M. de Rezé avait pris en tête du cortége la place que la goutte forçait le vieux marquis d'Effiat à laisser vacante.

La chasse fut superbe, et je faillis me reprendre tout de bon à ces goûts bruyants et militants qui avaient marqué d'une sorte d'originalité mon début dans le monde. Je montais un petit cheval barbe plein de souplesse et de feu, et Madame, à qui les deux cents chasses auxquelles elle avait assisté dans sa vie avaient fait de ce mâle exercice une ha-

bitude achetée au prix de mainte chute, avait peine à me suivre.

L'air pur qui me fouettait le visage m'excitait sourdement, et je sentais ma poitrine se dilater d'une sorte d'impatience. J'aurais voulu avoir des ailes comme l'oiseau, ou du moins monter un de ces coursiers fantastiques dont parlent les légendes, qui dévorent l'espace et ne laissent pas même sur le velours de l'herbe la trace de leurs pieds. Les sons bruyants du cor dont l'écho des vallées répercutait les moelleuses fanfares, achevaient de porter jusqu'au délire cet enthousiasme d'activité. Je me sentais poussée en avant par une force irrésistible qui m'ôtait en même temps la vue du danger, et le sang-froid nécessaire pour l'éviter. Ma monture semblait participer à mes pensées et s'exciter elle-même. Le galop succéda bientôt, rapide, forcené, à son trot ailé. Un brusque soubresaut fit tomber mon voile qui s'envola au vent et alla accrocher à un buisson d'aubépine sa banderole imprévue. Ma plume en passant sous une feuillée, qui zébra ma joue de mainte égratignure, fut froissée et tordue. Je le répète, je n'avais pas conscience du danger de cette course à fond de

train à travers les piqûres des haies et les soufflets des branchages. Mon cheval sautait prestement les fossés, et immobile, comme rivée à ma selle, je retombais sur mon aplomb avec cette merveilleuse facilité que donne à la fois l'expérience ou l'inexpérience, lorsqu'on a su dompter la peur ou qu'une surexcitation extraordinaire vous empêche de la sentir. Si le pied de mon cheval eût rencontré une racine un peu forte, se tordant à terre, ou un tronc dissimulé par la mousse et le lichen, nous roulions tous deux à dix pas et je pouvais me fracasser la tête dans ma chute. Mais je n'étais pas inquiète, puisque la clairvoyance que donne le sentiment de la conservation s'était éteinte en moi et que je m'abandonnais malgré moi à cette sécurité aveugle que donne, comme toutes les autres, l'ivresse de l'action.

Bientôt je m'aperçus cependant que je m'étais fort éloignée du groupe principal des chasseurs. Je n'entendais plus, même en m'arrêtant, silencieuse, le trot saccadé du lourd cheval de Madame. Les aboiements des chiens, les cris des piqueurs, les sons du cor ne m'arrivaient plus que par intervalles confus et indistincts comme le sourd roulement

d'un orage lointain. Je ne m'inquiétai pas de cette solitude plus que du reste. Madame, habituée à mes fantaisies d'isolement, devait être fort rassurée, et l'ardeur impérieuse de la chasse devait empêcher M. de Rezé de s'apercevoir de mon absence. Je me trouvais en ce moment près d'un petit étang hérissé de joncs, aux bords jonchés de cressons et de prêles, et où, derrière une haie de glaïeuls, les nénufars blancs et jaunes balançaient à fleur d'eau au moindre souffle du vent, leurs corolles tremblantes qui semblent se fuir et se poursuivre sans cesse. Peut-être le débouché allait-il se faire de ce côté, le cerf n'hésitant jamais, éperdu de terreur et brûlé de soif, à se jeter à l'eau, afin de mourir au moins aux sources familières et de s'y désaltérer une dernière fois.

Cependant j'étais descendue de cheval, sous une clairière qui borde le lac de son pavillon verdoyant. J'avais attaché à une branche la bride de mon cheval qui haletait bruyamment, et, la tête basse, rafraîchissait, en les plongeant dans l'herbe humide, ses naseaux fumants. Je m'assis sur un petit tertre tapissé de joubarbes et de giroflées parmi lesquelles le myosotis dressait son petit œil bleu et où

se cachaient, trahies par leur parfum, quelques violettes rustiques. Puis, le front dans ma main, je goûtais ce bien-être délicieux qui succède aux agitations de l'âme ou aux fatigues du corps, et je respirais à pleins poumons ce parfum vivifiant que les paysans ont si pittoresquement nommé le *goût des prés.*

Il y avait une heure à peine que je jouissais des délices réparatrices de cette halte. Je redressais ma tête où la brise qui agitait les roseaux avait séché la sueur poudreuse de ma course et l'essuyait doucement, lorsqu'un bruit sourd et croissant me fit dresser l'oreille et fixer la petite plaine parsemée d'arbres et de futaies par où on arrivait au lac, du côté opposé à celui où j'étais.

Bientôt j'entendis plus distincts, et comme se rapprochant rapidement, les cris, les aboiements et le galop des chevaux. Une fanfare stridente ne me laissa plus de doute sur ce qui allait se passer; je connaissais la triste signification de ce dernier encouragement jeté aux hommes et aux chiens, de cet air superbe et cruel qui mêle, aux derniers efforts du cerf éreinté et souvent déjà blessé, son ironique défi, brusquement terminé par les premières notes de l'air de victoire. Le

cerf allait mourir. C'était la mort du cerf que les piqueurs penchés sur leurs selles, sonnaient à fond de trompe, en courant éperdus sur ses traces. Je ne tardai pas à voir la pauvre bête, serrée de près, déboucher de toute la vitesse du désespoir dans l'avenue. Un suprême effort lui avait laissé quelque avance, et, ralentissant un peu sa course, comme pour reprendre haleine ou se consulter une dernière fois, il s'arrêta enfin sur le bord du lac, hésitant à y plonger ses membres en sueur, et invinciblement attiré cependant par cette eau pure et fraîche qui, la veille encore, le soir, au clair de lune, lui avait offert son bain de délices. Hésitant, éperdu, il dressait vers le ciel sa tête suppliante et appelait en vain, d'un sourd gémissement, un secours d'en haut contre la haine acharnée des hommes. J'étais debout sur l'autre rive, muette de surprise et de pitié, et regrettant de ne pouvoir moi-même arriver à temps pour le prendre sous ma protection. J'allais essayer peut-être de le sauver, au risque d'être foulée dans le tourbillon qui s'avançait par l'irrésistible élan des chevaux. Il m'avait semblé voir des larmes sortir de ses grands yeux désolés, dans une sorte d'adieu à la forêt nourricière

et au paysage natal. Soudain, le bruit des chevaux et des chiens, animés par l'éperon, par le cor, par la fatigue même et l'implacable espoir de la proie prochaine, redoubla, de plus en plus rapproché, de plus en plus menaçant. Le cerf s'était jeté à l'eau et déchirait de son andouiller la rauque palissade des roseaux et le verdoyant réseau des vallisnéries.

Il était déjà au milieu du lac, nageant pesamment et luttant contre l'épuisement de ses forces. Bientôt un chien plus hardi que les autres, et précédant la meute acharnée, se jeta sur la pauvre bête et se suspendit à sa gorge. L'eau se rougit; la noble bête s'était arrêtée, et, baissant brusquement la tête, elle avait rejeté au loin, hurlant et déchiré, son imprudent adversaire; mais, pour un chien hors de combat, vingt chiens accouraient, excités par le fouet, la fanfare et la faim, et impatients de leur part de combat et de proie. Chacun d'eux cherchait de l'œil la place d'une morsure et se jetait sur cette place, s'y suspendant de son croc et ajoutant le poids de son corps et l'insulte de sa souillure à la fatigue et à la douleur du cerf aux abois.

C'est ainsi qu'il parvint à arriver jusqu'au bord, se débarrassant parfois, d'un

brusque soubresaut, du plus acharné des assiégeants, et le culbutant en arrière, mais toujours environné, pressé, étouffé, ahuri par ce cercle de gueules béantes, aux langues enflammées et aux féroces regards. Enfin, décidé à tenter son suprême effort de délivrance ou à vendre du moins chèrement sa vie, le cerf, que les chiens resserraient sans cesse, et menacé par les chasseurs dont la double ligne, arrivant au galop des chevaux, allait l'envelopper et sonnait déjà l'hallali meurtrier et triomphal, se jeta brusquement de mon côté.

Alors seulement je vis le danger; mais il était trop tard. Je pâlis, et néanmoins j'eus la force de tirer mon frêle couteau de chasse, démonstration risible en toute autre circonstance. En me reconnaissant et m'apercevant si près du groupe, où une pauvre bête acculée, défendant sa vie, pouvait venger sa mort par la mienne, M. de Rezé poussa un juron que j'entendis, et enfonça l'éperon dans le flanc de son cheval. Au moment où il me rejoignait criant: « Courage, mademoiselle, ne bougez point! » le cerf, auquel une atteinte plus profonde que les autres venait d'arracher un véritable rugissement, se rejeta brusquement de mon côté. Mon cheval effrayé se cabra, et rompant

la bride qui l'attachait à un arbre voisin, se déroba éperdu dans la campagne avec un hennissement aigu. Tout le reste de cette scène est demeuré vague et troublé dans mon souvenir. Le sang avait reflué à mon cœur, de là à mes yeux, et je ne vois plus rien qu'à travers un nuage. Au moment où j'allais être frappée de cette corne aveugle de la bête en délire, un petit page, prompt comme l'éclair, avait sauté à bas de son cheval, et s'avançant entre le cerf et moi, avait reçu de côté le coup d'andouiller qui m'était destiné, tandis qu'il enfonçait bravement son couteau dans la gorge de l'animal, qui s'était affaissé sourdement. Puis, il était tombé aux pieds de la victime, victime lui-même, l'œil mourant, les cheveux souillés de poussière et de sueur, et portant la main à son flanc d'où le sang coulait avec abondance. Je m'évanouis.

Quand je repris connaissance, Madame était auprès de moi et m'avait appuyé la tête sur ses genoux, et, redevenant femme et mère, pleurait sur le danger auquel je m'étais exposée. Un groupe de chasseurs et de valets entourait le blessé dont un chirurgien sondait la plaie en secouant la tête. Bientôt M. de Saint-Maixent, car c'était lui à qui je devais

la vie, rouvrit les yeux. On eût dit qu'il cherchait à se reconnaître, lui aussi, et à se rappeler ; il faisait de vains efforts pour cela, car son œil palpitait et roulait dans l'orbite agrandi, sans expression et comme sans regard. Une fièvre ardente l'envahissait déjà. De sa gorge desséchée sortit un long soupir suivi d'un : J'ai soif ! qui me fit tressaillir. Je me levai. Un valet tirait de sa trousse un petit gobelet de corne, et dans mon impatience de soulager un mal dont j'étais cause, je le saisis et m'élançai vers la source, où je remplis le gobelet, que je vins incliner moi-même sur les lèvres brûlantes du blessé. Il me reconnut, car un nuage de pourpre monta à ses joues pâlies. Une larme sembla briller au coin de ses yeux, et il poussa comme un cri inarticulé. Du linge? cria le médecin qui, plus satisfait, à ce qu'il me sembla, de l'examen de la blessure, voulait la bander. On fouilla la trousse de chasse : la boîte à linge était vide. Sans trop savoir ce que je faisais, j'offris mon mouchoir, et sans attendre que le médecin le prît, je le pliai et l'appliquai moi-même sur la plaie, qui le rougit de sang. Un page déchira sa chemise pour épaissir l'appareil. La nuit tombait. Une voiture de bagages qu'on

était allé querir au rendez-vous de chasse arriva lourdement. On y posa le blessé avec précaution sur un lit de paille; le chirurgien s'assit auprès de lui et l'on donna le signal du déprt.

Les chiens, sans attendre qu'on sonnât la curée, s'étaient rués sur les entrailles du cerf, qui s'échappaient de la blessure béante, ouverte par le couteau de mon sauveur, et se disputaient les restes de ce sauvage festin. Deux ou trois de ces farouches convives, lassés ou repus, s'étaient accroupis à l'écart, flairant le gazon détrempé de sang, ou se caressant le museau de leur langue démesurée. M. de Rezé coupa le pied du cerf et l'offrit à Madame, sans grande cérémonie. On abrégeait les détails. Chacun avait hâte de rentrer et de conter ses émotions ou de s'en reposer. Nous retournâmes donc au château de Saint-Cloud, un valet conduisant en laisse mon cheval, encore tout effarouché. Madame était montée en voiture et n'avait pas voulu que je la quittasse. Je ne parlais guère, tout entière à mes pensées, et notre cortége, se conformant à nos impressions, nous suivait lentement, sans fanfare et sans bruit, comme au retour d'une victoire que le deuil menace d'assombrir et dont le héros est blessé.

V

L'aventure fit grand bruit à la cour et à la ville. Chacun s'extasia sur le sang-froid et la bravoure du jeune Saint-Maixent. On trouva même à louer, à côté du sien, le courage dont j'avais fait preuve, en tirant, sans m'émouvoir, mon petit couteau de chasse, et en faisant face au danger ; tant il est vrai qu'en ce monde, c'est au rang plutôt qu'à l'action qu'on proportionne l'éloge. M. le Régent voulut aller voir lui-même le jeune héros et le complimenter. Il revint enchanté de sa visite, et résolu de donner d'éclatantes marques de sa reconnaissance à ce jeune homme qui portait dignement sa gloire et son mal, ne se vantant point de l'une et ne se plaignant pas de l'autre. Les courtisans ne tardèrent

pas à se moquer d'un héros qui était modeste et faisait si mal ses affaires. Dans son délire, le jeune malade avait prononcé des noms et des mots qui avaient éveillé la curiosité et peut-être la jalousie de ses camarades. Le bon M. de la Poire en avait la chair de poule et en était devenu tout mystérieux. Quels noms ? quels mots ? Mon nom ! N'avait-il pas le droit de se rappeler celle qu'il avait sauvée ? Pour les quelques mots échappés à l'exaltation de la fièvre, je n'avais pas besoin de les savoir, je les devinais assez. M. de Saint-Maixent n'avait osé me regarder qu'une fois, au moment où il allait mourir, et ce regard m'avait tout appris, avec cette éloquence que peut ajouter à un aveu muet la pensée de l'adieu.

Je ne sais s'il eût été convenable de me tenir pour offensée de ce regard qu'il avait voulu payer de sa vie. Pour moi, je ne songeai pas un seul moment à m'indigner. J'avais lu, dans mon couvent, autant de romans de chevalerie que de *Vies des Saints* ou des martyrs. On se passait de main en main, dans la solitude des charmilles ou dans l'ombre des corridors, toute une petite bibliothèque de contrebande, précieuse ressource contre l'en-

nui, charmant antidote de ces dévotions exagérées qui s'aigrissent par leur perfection même. Je me souviens d'avoir lu ainsi la *Clélie,* et même deux ou trois de ces pamphlets galants multipliés par les presses clandestines de Hollande, et où excellait Gatien de Courtilz. Tous ces délicieux volumes, que nous dévorions comme un fruit défendu, circulaient traditionnellement dans les rangs des novices, protégés contre toute confiscation par leur reliure simple et triste, et par cette croix noire imprimée sur leur couverture, et par l'ingénieuse supercherie qui avait fait insérer les pages prohibées au milieu d'un faisceau, difficile à démêler pour l'œil distrait ou voilé des maîtresses, de pages complétement orthodoxes. Elles enveloppaient et protégeaient de leurs bavardages mystiques, ces commérages autrement intéressants où la malignité luttait avec la grâce, et où semblait frémir perpétuellement le bruit des rires et des baisers.

Eh bien ! je n'étais pas encore assez expérimentée pour opposer l'ironie à toutes ces fictions enchanteresses, ni pour répondre par le dédain à ces indiscrétions équivoques où le fiel du mécontent rendait parfois si

amère la plaisanterie du conteur. Je trouvais donc assez naturel qu'un page pût aimer une princesse, et réciproquement. Il suffisait que le page fût de bonne maison, prêt à tous les héroïsmes et à tous les sacrifices, d'un courage et d'une discrétion à toute épreuve, et rachetant, par l'éclat de ses aventures et de ses exploits, ce qui pouvait manquer à sa naissance.

Pour moi, j'étais fort disposée à n'être, en pareil cas, inhumaine que le temps rigoureusement nécessaire pour s'arrêter à chaque anse, à chaque baie de cette mer de Tendre dont je savais la carte par cœur. Je voulais faire ce qu'on appelait, du temps de mademoiselle de Scudéry, une belle défense; mais je songeais sans rougir à l'heure où il faudrait se rendre. Se rendre à quoi? Je n'étais plus aussi naïve qu'au couvent; mais si je n'étais plus assez innocente pour ne pas voir le danger, je me sentais assez honnête pour le mépriser. Dans mes prévisions les plus hardies sur les conséquences d'une défaite, je n'allais pas au delà d'un baiser; et franchement, je ne l'eusse pas refusé à ce noble jeune homme qui l'avait d'avance payé de son sang. Au delà, je ne voyais rien qui

pût m'effrayer ou m'abaisser. Je n'étais pas assez coquette pour mesurer les chutes ou me ménager les sorties. L'amour n'était point pour moi une comédie ; je le voyais sérieux et loyal, ni caprice ni affaire, mais le noble emploi de la jeunesse et comme le devoir du cœur. Il me suffisait de savoir combien ces relations muettes, où un regard était encore le plus capital événement, étaient innocentes, pour les trouver légitimes. Je pensais qu'il suffisait de demeurer pure pour le toujours paraître, et de demeurer respectable pour être respectée ; je n'avais donc pas plus songé à me ménager l'opinion qu'à me donner une confidente : et je marchais devant moi, aussi insoucieuse de partager mes sentiments que de les défendre.

En cela, j'étais peut-être imprudente. Il est des sécurités plus téméraires que toutes les audaces ; mais je ne m'en apercevais point alors. Sûre de ma vertu comme je l'étais de ma fierté, j'eusse rougi également de me contraindre ou de me défendre. J'avais calculé en cela sans les entraînements du cœur, dont les natures fières doivent se méfier plus que toutes les autres, et sans ces malignités du public, auxquelles il faut éviter de donner

prise, parce que l'erreur de l'opinion peut en paraître le jugement, et qu'il semble qu'on ne puisse encourir la critique d'un certain nombre de personnes, sans l'avoir méritée.

Ce danger d'être critiqué, et de paraître l'être justement, est l'inconvénient principal du rang suprême, et la dignité ne défend pas plus que la flatterie de cet aiguillon subtil de la médisance populaire, qui empoisonne le pouvoir lui-même de son inévitable piqûre. La conduite des princes, qui vivent en quelque sorte publiquement et dont aucune action n'est cachée ni aucune parole vaine, est la leçon ou la vengeance des peuples. Ils doivent donc se surveiller deux fois plus que tous les autres hommes; d'abord comme devant être certainement vus, ensuite comme devant donner l'exemple.

Bientôt j'appris, sans pouvoir attribuer un pareil bruit à des indiscrétions dont M. de Saint-Maixent n'était point capable, que l'on chuchotait dans certains lieux hostiles, chez madame la duchesse du Maine, par exemple, où toute calomnie était immédiatement promue au rang de vérité, pour peu qu'elle pût nous être désagréable; j'appris, dis-je, qu'on chuchotait toutes les plaisanteries de rigueur

sur une liaison qui ne laissait rien à envier, disait-on, à madame de Berry et à mademoiselle de Valois, mais dont le héros n'avait pas au moins débuté par être heureux. C'est ainsi qu'on flétrissait, dans sa première fleur, ce sentiment si discret et si pur dont nous avions gardé si fièrement le parfum pour nous-mêmes. Je n'eus pas de peine à reconnaître que ce sentiment, M. de Saint-Maixent ne l'avait trahi que par son sang.

Pour moi, hors les larmes secrètes que la crainte de le voir succomber avait pu me faire verser, qui se pouvait flatter d'une confidence ou s'autoriser d'une témérité ? Depuis que j'aimais, je n'étais plus téméraire, dans l'intérêt de cet amour autant que celui de ma fierté. Je n'avais fait, vis-à-vis de M. de Saint-Maixent, que ce que la reconnaissance exigeait et que ce qu'autorisaient les convenances. Le même public, qui s'indignait qu'une princesse du sang pût porter intérêt à un simple gentilhomme, n'eût-il pas murmuré plus durement encore si, pour éviter de compromettre ma réputation, j'eusse compromis mon cœur au point de n'oser demander de ses nouvelles? Que pouvait-on reprocher à ce sentiment qu'on avait deviné? Il n'était ni coupable ni

ridicule. Il n'était point coupable, puisque je n'avais rien dit ni rien entendu, à plus forte raison rien accordé; il n'était pas ridicule, quoiqu'il eût commis la faute de ne commencer ni au bal, ni au Cours, ni au souper. Mais il pouvait le paraître à des Richelieu, à des d'Alincourt et à des Soubise, qui avaient pris le parti de rire de tout ce qui pouvait les faire rougir; et il suffisait qu'il parût ridicule à ces arbitres du goût public, pour qu'il le fût. La modestie même du seul témoignage d'intérêt donné par moi à M. de Saint-Maixent, ce mouchoir brodé à mes armes roulé sur sa blessure, faute de mieux, et dans un moment où il eût été vraiment odieux de songer aux conséquences, cette unique et si naturelle marque de pitié passa bientôt pour un témoignage d'amour, et des plus effrontés. On s'étonna de cet élan irrésistible de passion et de douleur, à un âge où il est rare d'éprouver de tels sentiments, ou facile de les dissimuler; on me trouva immédiatement capable des folies de madame de Berry et même de pires, car elle avait conservé son orgueil, là ou je semblais le perdre. Appliquer un mouchoir, en guise d'appareil, sur la poitrine sanglante d'un jeune page

blessé, n'était-ce pas là le comble de la perversité ?

Les époques les plus corrompues, je l'ai trop souvent éprouvé à mes dépens pour n'avoir pas le droit de le dire, sont les plus farouches de convenance, et les plus raffinées de pudeur. Elles ont l'intolérance des apparences, et une sorte de culte jaloux des bienséances du vice : très-facile sur la vertu, on y est impitoyable pour les décences. Rien n'y déshonore et tout y compromet.

Voilà pourquoi, n'ayant pas même été imprudente, je fus plus maltraitée que si j'avais été coupable. L'abandon de mon mouchoir me fut compté plus sévèrement que ne l'eût été celui de mon honneur. Là où il n'y avait pas même de quoi médire, on se jugea autorisé à calomnier. Et il fallait entendre certaines bouches de vipères, qui prétendaient me défendre, murmurer : « Oh ! vous êtes sévère, un mouchoir, c'est bien peu. » Mais comme elles disaient ce *peu* de façon à faire supposer tout le reste !

Je ne puis parler sans amertume de cette première injustice de l'opinion, depuis suivie de tant d'autres, et de cette première atteinte à une réputation jusque-là au-dessus du

soupçon, comme j'étais moi-même au-dessus de la faute. Voici pourquoi. Blessée au vif de ces insultants commérages, je m'enhardis à les mépriser, et y réussis assez pour être en même temps tentée de les braver. Je résolus de justifier ces accusations, dont, malgré mon innocence, il ne m'était pas permis de me défendre. J'engageai dès lors, avec la malignité publique, ce duel à outrance, où j'ai appris qu'il n'est point de combat plus dangereux que celui qu'on livre du haut des supériorités du rang; car, pour lutter, il faut descendre. J'y ai appris aussi qu'il n'est point de calomnie complétement impuissante, ni d'utile scandale; enfin, qu'il n'est point de pires ennemis que les sots.

Bien loin donc de m'humilier devant cette indigne censure d'un monde qui ne me valait pas, je lui jetai hardiment le défi de mon indifférence. Et cette indifférence ne me suffisant pas, je résolus de me venger, et de venger en même temps M. de Saint-Maixent, de cet affront fait à tous les deux, par lequel on me supposait capable d'une faiblesse et par lequel on le supposait coupable d'une indiscrétion.

La conduite de ma famille envers moi

n'était pas de nature à refroidir cette téméraire impatience.

Soit que je ne me contraignisse point assez, soit que je négligeasse trop de me défendre, je ne tardai point à surprendre dans les yeux de mon père et dans leur ironie inquiète, dans la moue dédaigneuse de ma mère, dans le sourcil froncé de Madame, que la médisance publique était parvenue jusqu'à eux, et avait trouvé un trop facile écho dans des esprits et des cœurs que la conduite de madame de Berry et les premières étourderies de mademoiselle de Valois n'étaient pas faites, j'en conviens, pour disposer à la confiance ni à la sécurité. Mon père, malgré son indulgence systématique, craignait l'éclat, ma mère était révoltée de l'embarras, Madame se hérissait à la pensée d'une mésalliance, pire à ses yeux que tout le reste.

Mais à table, au jeu, au théâtre même, où l'allusion est si perfide et la surprise si traîtresse, je faisais, contre cette conspiration de méfiance et de mécontentement, la meilleure contenance du monde. Et cette glace fragile fondait bien vite au feu de mes saillies, et, vis-à-vis de Madame, de mes baisers ; pour madame la duchesse d'Orléans, je ne l'em-

brassais guère, sur sa répugnance marquée pour cette familiarité qui effaçait son rouge. Mais mon secret, si facile à garder en public, devait aisément m'échapper dans l'intimité, surtout si mon adversaire savait profiter de certaines circonstances, complices de toute indiscrétion. Mon père, plus curieux qu'irrité de ce qu'il appelait mon *roman*, et fort rassuré, d'ailleurs, par ce qu'il en savait, ne put résister à la tentation de mettre mon mutisme à l'épreuve d'un interrogatoire familier. Il était excellent musicien et s'amusait encore quelquefois à accompagner mon clavecin de cette flûte, qu'il maniait si bien dans sa jeunesse, et que sa blessure d'Italie lui avait fait négliger de bonne heure, avant cette grande et impérieuse diversion du pouvoir. Un jour que je venais de m'asseoir devant l'instrument, feuilletant d'un doigt distrait un cahier de l'opéra de *Persée,* il arriva à pas de loup devant moi au moment où mon œil s'arrêtait sur un de ses airs les plus connus, et où, poussée par une sorte d'attraction à répéter ces vers qui peignaient des sentiments si conformes aux miens, je murmurais :

Ah ! qu'un tendre cœur est à plaindre !

—C'est cela, dit M. le duc d'Orléans, dont le tapis avait amorti les pas, et qui se révélait subitement à moi par cette approbation quelque peu railleuse. Je me retournai vers lui et je l'embrassai, je ne sais pourquoi, moins affectueusement qu'à l'ordinaire.

—Veuillez continuer, ma fille, me dit M. le Régent, si toutefois, vous vous jugez capable d'aller jusqu'au bout sans pleurer.

—Et pourquoi pleurerais-je, mon père, s'il vous plaît?

—Par le même motif peut-être qui me fait rire, ma fille... Mais je vous ai porté là un défi qui semble vous inquiéter.

J'étais sous le coup d'une surprise qui, dégénérant d'abord en contrainte, tendait irrésistiblement à l'émotion. Il y a des jours comme cela. Il suffit d'agiter le cœur pour qu'il en tombe des larmes, comme d'un arbre après la pluie. Mais je n'étais point femme à me rendre ainsi à discrétion. Je repris intrépidement mon air, et je mis dans l'attaque une sorte de reproche.

Ah! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre!

—Bravo! interrompit M. le duc d'Orléans,

mademoiselle Le Rochois ne disait pas mieux. Je repris, fort loin d'être encouragée par ce compliment :

Quel tourment ne fait point souffrir
Un malheureux amour que l'on ne peut éteindre !

Monsieur mon père s'était placé en face de moi et m'observait sans affectation.

Et que l'on n'ose découvrir !

Et, malgré moi, le sentiment d'une situation si conforme à la mienne m'arracha un soupir. Mon père sourit. Ce sourire me piqua au cœur. J'avais beau me contraindre, je sentais la blessure et que le sang allait couler. Le désir du triomphe, la honte de l'aveu me donnèrent la force d'achever. Je répétai le refrain :

Ah ! qu'un tendre cœur est à plaindre
D'être réduit à feindre !

Mais je ne sais pourquoi, la force me manqua soudain pour supporter cette douloureuse victoire et, me cachant le visage dans mes deux mains, j'éclatai en larmes et en sanglots.

—Fort bien, dit M. le Régent, c'est tout ce que je voulais savoir.

Et il se hâta de sortir, car son œil s'attendrissait malgré lui, et il était temps, dans l'intérêt de la dignité paternelle et de l'efficacité de sa singulière leçon, qu'il me dérobât une émotion qui avait soudain effacé son sourire. Il paraît que la tristesse est contagieuse, et je venais de l'éprouver malgré moi. Mais par quel malin hasard étais-je en train, au moment de l'arrivée de mon père, de feuilleter cet opéra de *Persée?* Mieux eût valu, sans doute, avoir sous la main un opéra de M. le duc d'Orléans lui-même, son *Hypermnestre* ou sa *Panthée*. J'eusse pris facilement mon père au piége de l'amour-propre, ou pu me réfugier à mon tour dans la raillerie : mais il n'était plus temps de rire, puisqu'on m'avait vue pleurer.

Je résolus de me venger de ces larmes, et de la malicieuse épreuve qui les avait fait couler. Je m'étais compromise aux yeux de mon père, c'était le moment de se compromettre aux yeux de tout le monde. Il ne faut point brusquer les natures impétueuses. Elles sortent à tout prix du ridicule, fut-ce par l'odieux.

VI

C'est ce que dès ce soir même je résolus de faire. Je dois le dire, ma tête était tellement exaltée que je n'entendis pas le moindre murmure de ma conscience ; je l'eusse entendu que je l'aurais étouffé. Il y a des moments où l'on aime mieux étouffer sa conscience que son cœur. Mais je n'eus pas besoin de faire cet effort. Je n'eus pas un scrupule ; à peine une timide appréhension et des plus vulgaires put-elle se mêler, sans le ralentir, à cet enthousiasme désespéré qui me poussait en avant. Je ne craignis qu'une chose : c'est d'être rencontrée; c'est-à-dire non d'être vue, mais d'être arrêtée.

J'avais alors pour femme de chambre, comme aujourd'hui je l'ai encore pour com-

pagne de ma réclusion, sous ce modeste costume de sœur laie qu'elle a accepté pour pouvoir continuer de me servir; une de ces excellentes créatures dont la vie n'est qu'un long et persévérant dévouement. Je lui confiai, sans rougir, mon dessein; elle le désapprouva sans hésiter, mais je n'eus qu'à insister pour la trouver prête à me suivre. Elle m'eût suivie jusqu'au crime, si j'eusse été capable de l'y mener. Elle était bonne, douce, pieuse et laide. Il me semble la voir encore prenant tristement, mais résolûment, la lanterne dont la pâle lumière devait nous guider. Elle ne put s'empêcher de soupirer, en m'enveloppant d'une mante sombre, et en rabattant un long voile sur mes épaules. Un masque de velours noir, comme il était d'usage d'en porter à cette époque d'intrigue et de coquetterie, véritable période vénitienne des mœurs françaises, couvrait mon visage et m'assurait l'incognito.

C'est dans cet équipage que, le 16 mai 1716, nous nous acheminâmes toutes deux de mon appartement vers la chambre isolée où l'on avait relégué le malade, non loin du pavillon des pages. La nuit était obscure, la lune voilée, et le reflet de notre lanterne blanchis-

sait à peine l'ombre profonde et fraîche des corridors, où le mouvement seul de nos deux ombres sur la muraille indiquait notre marche que n'eussent point révélée nos pas assourdis.

A un moment, je m'en souviens, mademoiselle Clonard se pencha, tremblante, à mon oreille. Elle avait cru entendre une ronde.

— Et si l'on nous aperçoit? me dit-elle; si quelque officier du palais sort de sa chambre; si un garde attardé nous rencontre et nous demande : Où allez-vous?

— Reprendre mon mouchoir, lui répondis-je, puisque la pitié est un crime.

Elle comprit à mon exaltation qu'il était inutile d'insister. Pourtant, je l'ai pensé quelquefois depuis, elle eut été moins effrayée qu'elle ne le disait en rencontrant, sous la figure de quelque commensal indiscret du palais, un prétexte honnête pour rebrousser chemin. Pour moi, je crois que j'eusse résisté, crié, que sais-je? Mon amour-propre brûlait de se venger en accomplissant mon défi. Et mon cœur n'était pas moins impatient de se satisfaire en remplissant ce que je considérais comme un devoir. Plus tard, en songeant aux conséquences, pour mon âme et pour ma vie, de cette aventure, je n'ai pu m'empêcher parfois

de regretter que quelqu'un ne se soit pas trouvé ce soir-là sur mon chemin, mon père, par exemple. Mais mon père, las de ses devoirs, était le soir tout entier à ses plaisirs.

Quelques minutes après, parvenues sans encombre jusqu'auprès du lit du blessé, je me dressais soudain devant lui, pâle, souriante, et le masque à la main.

Il me prit sans doute d'abord pour une apparition. Je retenais ma respiration et mes yeux étaient fixes. J'étais arrivée d'un pied sourd et mes voiles pouvaient ressembler à des ailes. Mon immobilité le confirmait dans son illusion. Il l'avait, cette illusion d'une apparition céleste, d'une divine visite, car il ne fit pas le moindre mouvement. Ses lèvres frémirent imperceptiblement, mais il ne rompit point le silence. Évidemment, en ouvrant les yeux, il croyait continuer son rêve, et il ne s'étonnait point de trouver devant lui l'ange habituel de ses pensées.

Je jetai un coup d'œil autour de nous. Je vois encore la scène. Mademoiselle Clonard s'était enfoncée, en vraie confidente, dans la pénombre. Elle attendait, selon son habitude, en priant. Le page, chargé cette nuit-là de garder M. de Saint-Maixent, assis dans un

fauteuil, sous la veilleuse, s'était endormi, son livre ouvert sur les genoux. Dormait-il bien sincèrement? Je ne m'en inquiétais pas en ce moment. Plus tard, en reconnaissant en lui le chevalier de Mornay, le meilleur ami de M. de Saint-Maixent, je ne m'en suis pas inquiétée davantage. La véritable amitié, comme le véritable amour, est discrète.

Il était temps de rompre le silence: M. de Saint-Maixent avait joint ses deux mains sur le bord de son lit, et ses lèvres s'agitaient comme pour prier; il allait m'adorer. Il fallut bien se faire connaître.

— Monsieur, lui dis-je, non sans émotion, je suis celle que vous avez sauvée.

Ses yeux se dilatèrent. Une expression de béatitude inquiète se peignit sur son pâle visage; il ne put que murmurer : « Soyez bénie! » Il s'était dressé sur son séant, comme pour me mieux contempler; mais sa faiblesse trahit son désir et il laissa retomber sur son oreiller son front où déjà perlait la sueur.

— Mademoiselle, reprit-il enfin, me fait là un honneur qui me paye au centuple du faible service que je lui ai rendu, et si je n'ai point le bonheur de mourir pour Son Altesse,

ainsi que je l'ai voulu, c'est pour elle que je vivrai.

— Oui, vivez, lui dis-je ; je le veux. En quels termes êtes-vous avec M. Gendron ?

— Il disait hier que j'en reviendrais peut-être.

— Je lui défends ce peut-être. Rien ne doit être impossible à un chirurgien tel que lui.

— Quand il a une auxiliaire comme Votre Altesse, ajouta-t-il en toussant.

— Vous sentez-vous mieux, demandai-je?

— Depuis que vous êtes là je commence à guérir.

— Ma visite ne saurait se prolonger sans inconvénient. Il ne faut point vous trop faire parler. Adieu. J'ai voulu, en venant moi-même, vous voir et vous remercier, vous montrer que je suis digne d'un dévouement tel que le vôtre. Si ma démarche était connue, je courrais un danger pire que celui de perdre la vie, puisque la réputation lui est préférable ; je confie la mienne à votre honneur. Êtes-vous sûr de votre camarade ?

— Comme de moi-même ; c'est plus qu'un ami : c'est un frère.

— Tant mieux ; j'espérais vous trouver seul. On nous épie ; nous sommes en un

temps où tout est mal interprété, où il faut du courage pour venir remercier un sauveur, et où, avant d'étancher le sang d'un blessé avec son mouchoir, il faut en arracher ses armes.

Il rougit vivement, puis pâlit à ces mots qui semblaient contenir un reproche.

—Votre Altesse peut voir, dit-il, que je n'ai pas attendu longtemps pour mettre à l'abri de toute calomnie sa noble pitié. S'il y avait un secret entre nous, ce n'est pas moi qui pourrais le trahir, même involontairement.

Il fouilla vivement dans sa poitrine endolorie et souleva un petit sachet suspendu à son cou par un mince ruban bleu fané. Il ouvrit le sachet et en tira précieusement un mouchoir taché de sang, celui-là même que j'avais, dans le trouble de ma pitié et de ma reconnaissance, posé sur sa blessure. Je le pris et le dépliai ; je l'avais reconnu de suite, mais nul autre que moi n'eût pu le faire. Le coin aux armes avait été coupé, et si la finesse du tissu et la dentelle qui le bordait révélaient une noble provenance, personne n'eût pu nommer, hors moi, celle qui la première avait respiré le parfum d'ambre qu'il répandait autour de lui.

M. de Saint-Maixent attendait, comme on attend un arrêt, le résultat de mon examen. Tremblait-il d'être dépouillé de cette relique payée si cher ? Je ne lui rendis point le mouchoir, et après l'avoir considéré un moment, je le mis vivement dans ma poche.

M. de Saint-Maixent ferma les yeux, comme pour mieux supporter la douleur de ce refus muet. J'étais pénétrée d'admiration pour cette noblesse, pour cette dignité, pour cette abnégation si rares chez un jeune homme auquel il était si facile de se vanter. Je résolus de le récompenser dignement de tant de sacrifices. Je voulais confier pour jamais ma réputation à cet amant (je l'avais deviné) si discret, si soumis, si digne enfin de cette générosité. J'arrachai de mon sein une épingle montée en médaillon. Sous le couvercle d'or, enrichi de diamants, qui le fermait, Santerre avait peint sur l'ivoire, six mois auparavant, mon portrait dans le costume de *Ziliante,* que j'avais porté un jour de fête au Palais-Royal, dans une sorte de ballet chevaleresque, d'où quatre dames de la cour ou princesses, chargées de représenter un des grands chefs-d'œuvre de la Muse dramatique, se détachaient chacune à leur tour, pour chanter, accompa-

gnées par les violons du roi, un des airs du rôle dont elles avaient revêtu les insignes. Le peintre m'avait fixée de son pinceau délicat, au moment où je chantais, non sans applaudissement, le bel air de Lulli.

Un vers gravé en légende indiquait cette circonstance. Ce vers était :

Au généreux Roland je dois ma délivrance.

Le malade avait toujours les yeux fermés, seulement une larme brillait à sa paupière et venait de couler silencieusement sur sa joue amaigrie. Je changeai en larme de joie cette larme de douleur. Je jetai le médaillon sur le lit et remettant mon masque d'une main, de l'autre, je fis signe à mademoiselle Clonard et nous nous évanouîmes toutes deux sur la pointe du pied dans l'ombre sourde des corridors. J'étais heureuse et fière. Mon cœur palpitait à rompre ma poitrine. J'avais bravé les convenances pour celui qui avait bravé la mort pour moi. Nous étions quittes. J'avais égalé ma reconnaissance à son dévouement, je l'avais surpassé peut-être. Car enfin, s'il avait donné son sang pour me sauver, moi, pour le récompenser, je lui avais confié , avec mon portrait, l'aveu et l'honneur d'une fille de France !

VII

Mon premier mot, en rentrant dans ma chambre, fut celui-ci : « Enfin, nous voilà quittes ! » Mademoiselle Clonard secoua la tête. Elle avait raison.

Quittes! ce mot de l'égoïsme satisfait pouvait-il être le dernier d'une liaison qui commençait par tous les dévouements? Quittes! oui, si le cœur comptait comme la tête. Quittes! oui, si l'amour ne donnait que ce qu'il faut pour cela. Mais les comptes d'amour sont-ils jamais exacts? On reçoit moins, on donne trop. On poursuit un insaisissable équilibre de sacrifices. Et c'est toujours à recommencer. Et le bonheur de l'amour n'est-il pas de recommencer toujours, de s'augmenter par la reconnaissance, et de

renaître de son épuisement? Quittes! est-on jamais quittes après de tels services et une telle récompense?

M. de Saint-Maixent le comprit le premier. Il m'avait sauvé la vie. Mais il savait que je la lui avais rendue. Dès le lendemain, il étonna M. Gendron lui-même, qui ne se croyait pas si habile. Il fallut le retenir dans son lit pour l'empêcher de guérir tout d'un coup, ce qui eût été pour son médecin qui, la veille encore, le disait mourant, un succès scandaleux.

Le surlendemain, M. de Saint-Maixent m'écrivit une lettre douce, modeste, respectueuse, passionnée, une lettre comme on en écrit en ces heures d'enivrement, où l'on se reprend à la fois à la vie, à l'amour, à tout ce qui enchante et console ici-bas. Je l'ai brûlée depuis, mais je m'en souviens toujours. Pourquoi mentir? J'attendais cette audace et j'en fus heureuse. Ne pas répondre eût été une hypocrisie et de plus une cruauté. Mon silence l'eût tué. Je m'étais enlevé d'avance toute excuse plausible. Pouvais-je refuser d'écrire à celui que j'étais allée voir, et eussé-je eu bonne grâce à laisser attendre un mot à celui à qui j'avais donné mon portrait?

Et voilà ce qu'on peut appeler la fatalité ! Si le premier pas est le seul qui coûte, c'est qu'une fois qu'on a avancé on ne peut plus reculer.

La route de l'amour est toute en pente. On ne remonte pas.

M. le chevalier de Mornay et mademoiselle Clonard furent les intermédiaires naturels de cette correspondance, qui, d'abord intermittente, devint bientôt quotidienne. Je répondis : on me répondit. Il n'en faut pas davantage, lorsqu'on s'aime, pour écrire une éternité.

Il vint un jour cependant où il fallut s'arrêter. Nous avions épuisé tout ce qu'on peut se dire. Que faire ? L'alternative, je le vis sans peine, était un malheur ou une faute. Et je sentais mon choix hésiter. J'aimais M. de Saint-Maixent, mais je me respectais. Du temps de la Régence, ces sortes d'aventures finissaient plus souvent par une faiblesse que par un mariage. Et l'on permettait plus facilement, je dois le dire, à deux amants d'afficher leur commerce que de le légitimer. Là où les mœurs sont faciles, l'étiquette est inflexible. Pour une princesse, se compromettre était permis, se marier était ridicule. Ridi-

cule, comprenez-vous ce mot? En France, il est terrible. La crainte du ridicule, en un pays où le sentiment en est si vif, peut empêcher de tout faire, même le bien.

L'infamie fait moins peur. De là vient, sans doute, qu'en notre temps, où les crimes furent communs, on vit si peu de mésalliances. On ne renonce jamais moins aux rangs que lorsqu'on ne les mérite pas. Et c'est quand on est le plus indifférent aux actions, qu'on est le plus impitoyable sur les places.

Je ne sortis de cet abîme de réflexions, d'hésitations et de terreurs qu'en prenant un grand parti. Le grand parti, en toutes choses, c'est d'avouer. Avouer à qui? A ma mère, altière et distraite, à Madame, déjà inquiète et toute prête à s'indigner? A mon père, si moqueur, et qui au fond, tenait à toutes les bienséances dont le sacrifice ne lui était pas nécessaire? Mademoiselle de Valois n'était-elle pas trop légère pour une confidente? Et mon secret ne lui échapperait-il pas avec le sien, qu'elle eût volontiers dit à tout le monde? Madame de Berry, tout entière en ce moment à sa funeste passion pour M. de Riom, trouverait-elle le temps de m'entendre?

J'avais cependant un absolu besoin de con-

seil, de pitié, de consolation. Un jour que madame de Berry était seule et triste, je lui dis tout. Aux premiers mots d'un entretien qui lui rappelait si bien ce qu'elle avait éprouvé, elle se jeta à mon col en fondant en larmes. Nous pleurions ensemble. Nous souffrions du même mal. Elle aussi, voulait épouser M. de Riom. Les scrupules d'une conscience plus timorée qu'on ne le croirait ajoutaient leur force à celle de son amour, et, comme elle ne savait pas plus vouloir que sentir avec mesure, elle souffrait encore plus que moi. Je la consolai. Elle m'enhardit.

Après tout, me disais-je, je suis cadette. Si les aînées ne peuvent aimer qu'un prince et doivent sacrifier leur inclination à la décoration de l'État, quel mal peut-il y avoir à ce que, pour les dernières venues, le droit d'aimer librement compense tant d'infériorités? M. le Régent aimerait-il mieux voir sa fille au couvent que femme d'un bon gentilhomme? Il me sembla que non. M. le Régent, qui ne croyait être que le premier gentilhomme du royaume, avait sur la noblesse des idées sans préjugés. Il croyait à l'égalité de tous les gens bien nés; il admettait les supériorités de la naissance, il faisait bon

marché de celles du rang. La noblesse lui semblait une dignité; le titre à ses yeux n'était qu'une faveur, et quelquefois qu'un accident. Et quoiqu'on lui ait vu réprimer sévèrement chez les autres une opinion qui, inoffensive chez lui, pouvait devenir dangereuse et saper cette hiérarchie indispensable à la paix de l'État, on l'a toute sa vie vu faire plus de cas d'un Courtenay pauvre et obscur, que d'un Potier duc et pair, et préférer les Bauffremont aux Phelippeaux.

Mais, hélas ! les impressions sont plus fortes chez l'homme que les opinions, et l'occasion fait plus que la raison. Les hardiesses de madame de Berry avaient effrayé M. le Régent, les étourderies de mademoiselle de Valois l'indisposèrent. Seule à l'implorer, je l'eusse fléchi ; mais le malheur voulut que ma requête tombât entre la dernière algarade de madame de Berry et la nouvelle équipée de mademoiselle de Valois, et quand j'osai parler de M. de Saint-Maixent, mon père avait déjà M. de Riom et M. de Richelieu sur les bras. Madame la duchesse d'Orléans le gourmandait sèchement de son insouciance; Madame l'accusait vertement de se prêter à la ruine et au discrédit de sa maison. Elle lui montrait

les princesses allemandes, levant les mains au ciel et protestant aigrement contre cette confusion des rangs et cette abolition des distances, qui humiliait, par des contacts si imprévus, l'orgueil traditionnel des maisons souveraines de l'Europe. Elle lui montrait le public attentif et railleur, prêt à châtier de ses brocards toute déchéance. Elle l'exhortait enfin à réparer, par un exemple, le dommage causé à cette autorité du sang, indispensable, selon elle, à l'ordre, à la paix de la monarchie, et dont le peuple est le premier à ne pas voir, sans murmure, diminuer l'éclat. Toutes ces influences diverses, également pressantes, jetaient dans d'étranges perplexités ce père, d'autant plus disposé à ressaisir ses droits dans certaines circonstances, qu'il les négligeait plus volontiers d'ordinaire. Son indulgence s'aigrissait aux assauts de cette perpétuelle contradiction. Le jour où je rencontrai M. le Régent librement et où je le crus le mieux disposé à m'écouter était justement celui où il était résolu à ne pas même m'entendre.

J'étais encore à mon clavecin, essayant de réparer, par une contenance assurée et presque provoquante, l'échec de notre dernière en-

trevue. Je n'étais point cependant sans appréhension, et je tremblais presque en essayant, d'un doigt distrait et comme en me jouant, les premières mesures de l'opéra de *Sémélé*.

Cette fois j'étais mieux tombée, mais j'avais un peu aidé le hasard.

—Eh bien ! ma fille, me dit M. le Régent, êtes-vous remise de votre émotion, et le plaisir que j'éprouve à vous entendre sera-t-il aujourd'hui sans mélange?

—Je l'espère, lui dis-je. *Sémélé* est un opéra plus raisonnable que touchant.

—Et Lamotte ne vaut pas Quinault. C'est mon avis, quoique Lamotte ait du bon.

—Peut-être n'en penserez-vous pas tant de bien tout à l'heure.

—Et pourquoi, s'il vous plaît? Pourrait-on citer un vers de cet honnête librettiste attentatoire aux lois de l'État, de la famille ou de la religion? et faut-il tirer les oreilles au censeur?

—Gardez-vous-en bien, mon cher père. Quoi de plus simple et de plus raisonnable, par exemple, que cette scène entre Sémélé et sa confidente? N'indique-t-elle pas le moyen le plus naturel à la fois et le plus légitime de sortir d'une situation fausse?

—Et tout cela se trouverait dans un opéra de Lamotte! Vous m'intriguez, ma fille.

Je me retournai vers M. le Régent, et je n'eus pas de peine à voir que son assurance était plus feinte que réelle. Je ne pus m'empêcher de sourire et de prolonger un peu cette petite vengeance.

—Votre curiosité, loin de m'enhardir, refroidit mon empressement; car peut-être, après tout, me suis-je trompée sur l'autorité que peut avoir M. de Lamotte à vos yeux.

—Point du tout, et je le tiens envers et contre tous, même dans ses opéras, pour un homme de très-bon conseil.

—Peut-être ne ririez-vous point d'être pris au mot.

—Je ne m'en dédis point.

—Eh bien ! mon cher père, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

—Je suis tout oreilles.

Enhardie par le succès de cette innocente mise en scène, excitée par le défi, rassurée contre les malignités du hasard qui, cette fois, et pour cause, se montrait des plus propices, je pris mon courage à deux mains et j'abordai résolûment le récitatif de cette scène II, qui semblait venu à point pour ser-

vir d'introduction à ma demande, et pour préparer, par l'influence de l'analogie et par le charme de la musique, M. le Régent à l'écouter favorablement :

Que vais-je devenir ? Ah ! ma chère Dorine,
Du sort de Sémélé conçois-tu la rigueur ?
Tu vois l'époux qu'on me destine
Et tu connais l'amant que s'est choisi mon cœur.

—A merveille ! interrompit mon père, en qui le dilettante ressuscitait, et que l'audace même d'une pareille attaque empêchait de la prendre au sérieux.

DORINE.

Vous pouvez changer votre sort.
Pourquoi voulez-vous suivre une loi rigoureuse?
Ah! s'il vous faut faire un effort,
Faites-le pour vous rendre heureuse.......
Allez à votre père avouer votre choix.....

—Rien de mieux, comme vous le voyez, dit le Régent, et si toutes les filles avaient cette confiance, les pères seraient bien plus heureux.

Il n'avait pas fini que j'étais à ses genoux. J'avais saisi ses mains et je les couvrais de baisers.

Il demeura muet de surprise. — Relevez-vous, ma fille, s'écria-t-il enfin. Bientôt, re-

prenant le dessus sur son émotion, et m'attirant à ses côtés, sur le sofa, il ajouta doucement et d'un air de candeur très-bien joué :

— Vous avez trop d'imagination, ma fille. Ces fictions dramatiques ne vous valent rien, et l'illusion vous entraîne trop loin. Vous n'êtes point Sémélé et je ne suis point.....

— Je ne suis point Sémélé, mais je suis malheureuse comme elle. J'aime...

—Qu'à cela ne tienne, interrompit-il ; et vous désirez, en fille honnête et bien apprise, vous marier. A merveille ! et je suis tout disposé à signer des deux mains.

J'eus un moment d'illusion. Mais elle dura peu.

—Nommez-moi donc, continua mon père, l'heureux vainqueur coupable d'une conquête qui ne me semblait point facile. Il est beau, je le suppose.

—Comme vous l'étiez à vingt ans.

--Flatteuse ! Brave ?

—Comme vous l'êtes toujours.

—Vous m'embarrassez ; car s'il est beau, ce ne peut être M. le Duc, et s'il est brave, ce ne peut être M. le comte de Charolais. Il sembla chercher un instant, puis, renonçant à deviner :

—Vous ne vous êtes point, j'espère, amourachée de quelqu'un de ces landgraves ou rheingraves à perruque blonde et à brandebourgs qui font la cour à Madame?

Je fis un signe de négation violent. J'avais cru vaincre, j'étais déconcertée.

— Eh bien! reprit mon père, peut-on savoir le nom de ce beau ténébreux, dont la pensée vous tient si fort au cœur? A-t-il été présenté, au moins? Existe-t-il en chair et en os, ou faut-il simplement aller le chercher dans quelque roman de chevalerie?

Pour le coup, je n'y tiens plus : Monsieur, lui dis-je vivement en me levant, pâle et fière, l'homme que j'aime, le seul que j'aimerai jamais s'appelle M. de Saint-Maixent. Ses pères ont versé leur sang pour le roi. Il a versé le sien pour moi, et c'est à lui que vous devez de m'entendre. Il est bon gentilhomme, et s'il n'a encore ni fortune ni titre, c'est qu'il est de ceux qui les méritent trop pour ne pas savoir les attendre.

—Il n'aura rien perdu pour attendre, mademoiselle, dit M. le Régent sans s'émouvoir; j'ai obtenu pour lui, de Sa Majesté, le brevet d'une pension de six mille livres, et son agrément pour un grade d'enseigne aux gardes, et,

à la première occasion, il aura la croix de Saint-Louis. Que voulez-vous de plus ? Je sais ce que je lui dois; mais je ne pousse point la reconnaissance jusqu'à lui donner le droit de se moquer de moi. Un page de l'écurie épouser mademoiselle de Chartres! C'est pour le coup que l'on rirait en France et surtout en Espagne !

—Monsieur, lui dis-je, en France et même en Espagne, le courage et la vertu ont, de tout temps, rapproché les distances et effacé l'inégalité des rangs; ce n'est point la première fois que l'amour donne au monde de ces spectacles et de ces leçons : et mademoiselle de Montpensier épousant Lauzun, la princesse de Holstein épousant Rabutin, n'ont pas été plus ridicules que le roi de Pologne épousant mademoiselle d'Olbreuse, ou le czar Pierre épousant Catherine. Le plus beau privilége du pouvoir n'est-il pas de réparer les aveugles injustices de la fortune et de rendre à la vertu ce qu'a usurpé le hasard?

—Tout cela est bon à dire et mauvais à faire. Pour moi, je suis résolu à mettre bon ordre à ces caprices qui menacent d'embourgeoiser ma famille. Rassurez-vous, je ne ferai point de jalousie; j'enverrai M. de Riom,

qui est un brouillon, aux Iles; M. de Saint-Maixent, qui est un naïf, à la guerre, pour le déniaiser, et M. de Richelieu qui est un fat, à la Bastille.

—Monsieur, lui dis-je, je vous jure devant Dieu, que je n'aurai jamais d'autre époux que M. de Saint-Maixent.

—La famille est assez nombreuse; je ne vois pas d'inconvénient à votre célibat.

Et M. le Régent sortit furieux, me laissant toute interdite.

VIII

J'ai toujours pensé qu'il en est des belles amours comme des belles vies. Les unes et les autres durent peu : soit que Dieu juge que ce qui est à l'honneur de l'homme ne doit point servir à son orgueil, si prompt à trouver des arguments jusque dans la clémence qui l'épargne ; soit que, dans ce monde ingrat et coupable, la décadence étant la fin de toutes les grandeurs, la défaillance, la leçon de toutes les forces, la corruption, le châtiment de nos insolentes vertus, Dieu, dans sa prévoyante miséricorde, ait voulu tuer et foudroyer, sur sa fleur encore immaculée, ce rare sentiment qui, comme tous les autres, n'est jamais plus près de la souillure que lorsqu'il est pur, de l'erreur que lorsqu'il

est sincère, de l'orgueil que lorsqu'il est heureux. Hélas! de cet amour si noble et si vivifiant, et qui, comme un soleil, réchauffait et éclairait nos âmes, il n'est plus demeuré dans la mienne que l'ombre froide et grise d'un souvenir; mais ce souvenir est du moins sans remords et ce regret est sans déception. Et c'est ainsi, Seigneur, qu'il faut expliquer, par la même paternelle prévoyance, les caresses de votre droite et les coups de verge de votre gauche. Tous les mystères de ce monde, même les plus incompréhensibles, s'expliquent et se justifient par votre bonté. Notre raison se révolte, éperdue, sous l'aiguillon de la douleur; mais plus tard, quand la blessure est fermée, sinon guérie, quand l'âme est domptée, sinon apaisée, et que, au soir de la vie, guidée par cet ange voilé qu'on nomme la résignation, elle s'avance vers vous, elle s'approche du divin Maître, et baise ses pieds avec la confiance enfantine de l'humilité.

Vous savez, Seigneur, combien j'ai souffert et combien j'ai combattu, avant de me plier et de me courber jusqu'à l'adoration de votre plus douloureux décret. Vous m'avez donné, Seigneur, un esprit hautain, qu'à cette époque,

l'orgueil du rang et l'impatience égoïste de la jeunesse semblaient de concert exciter à la rébellion. Et vous m'avez donné un cœur sensible, que la douleur pénètre plus profondément que les autres, et où elle fait de plus grands ravages.

Aussi protestai-je de toute la force de mon amour naissant et déjà irrésistible contre votre décret, que venait de me signifier la voix paternelle. Je me roidis en désespérée contre cet égoïste et inexorable préjugé des nécessités de la naissance et des exigences du rang. Je maudis ce rang acheté au prix de mon cœur. Je maudis ce cœur lui-même, dont l'aveugle choix ne me laissait d'autre alternative que l'infidélité ou la révolte. Entre ces deux fautes, laquelle était la moindre? J'aimais, Seigneur, et j'optai pour la révolte, s'il le fallait. Oui, je me sentis plutôt capable de résister aux menaces d'un père qu'à ces reproches de l'amant sacrifié, retentissant déjà dans mon âme de toute la force de leur silence.

Décidée à lutter, je cherchai autour de moi quelque allié pour aider ma victoire, quelque amie du moins pour consoler ma défaite. Mais à qui m'adresser ? Faire un nouvel et

direct appel à l'indulgence de M. le Régent était inutile. Il y avait des points sur lesquels cet homme si faible ne cédait jamais, justement parce qu'il était faible et qu'il craignait de le paraître. D'ailleurs, nous étions à ce moment orageux de son gouvernement, où il en sentait d'autant plus le poids qu'il s'était avisé d'en pratiquer les devoirs; et ces nombreux pardons, dont madame de Berry abusait si étrangement tous les jours, commençaient à lasser sa patience, à épuiser sa bonté naturelle, et à lui faire regarder comme le meilleur parti en toute chose, celui qui s'accordait le mieux avec son repos.

Madame m'aimait, j'ose le dire, et j'en avais eu des preuves plus d'une fois. J'étais, en dépit de mes bouderies et de mes rêveries, de mes insouciances et de mes colères, sa favorite, sa préférée, celle en qui, disait-elle, elle pouvait se regarder sans être exposée à ne se point reconnaître. Mes soins lui avaient été agréables, ma compagnie lui était chère. De bonne heure, nous nous étions senties, elle malgré mes légèretés, moi malgré ses rudesses, attirées l'une vers l'autre par cette sympathie qui rend solides même les liens du sang, parce que, seule, elle les rend

doux. Notre fierté commune, mise, sans sortir du Palais-Royal, à tant d'épreuves pénibles, nous avait rapprochées, et. notre commun isolement, au milieu de cette cour dissipée et tourbillonnante, nous avait unies. Mais Madame, naturellement inflexible sur tout ce qui était de vertu et de préjugé, l'était particulièrement pour tout ce qui tenait au rang et aux alliances. Elle eût donné sa vie pour moi ; mais elle eût préféré me voir morte que mésalliée. Et il y aurait eu de la témérité, même à tenter de la convertir. Rien n'eût sans doute pu retenir l'éclat de sa surprise et de son indignation, à l'aveu d'un sentiment que le mariage, loin de le légitimer, eût déshonoré à ses yeux. Je demeurai donc réduite à la fois à la solitude et au silence, hors les quelques heures où mademoiselle Clonard, dont le dévouement encourageait la timidité, venait, n'osant me consoler, s'asseoir en silence à mes côtés et pleurer au moins avec moi.

Pleurer cependant n'avançait guère les choses et convenait médiocrement à cette fierté et à cette décision qui faisaient le fond de mon caractère. Prier eût mieux valu, mais l'Esprit-Saint ne descend que sur les cœurs

tranquilles et les esprits soumis, et j'étais en proie à toutes les agitations et à toutes les ardeurs de la passion contrariée. L'action semble alors le seul remède à ces inquiétudes. Elle seule peut distraire de ce dont elle ne guérit pas. Je résolus d'agir.

Je me souvins qu'il est un dernier moyen d'obtenir ce qu'un père refuse : c'est de le prendre. S'il est bon, il pardonne ; s'il est faible, il se résigne ; s'il est inflexible, il est bien obligé de subir ce qui est à la fois inévitable et irréparable.

Dans la première et terrible effervescence de sa volcanique jeunesse, madame de Berry, ma sœur, n'avait que trop souvent usé de ce moyen. Elle avait réduit ainsi les justes reproches de notre père au silence et ses colères à l'inaction. Je résolus de la suivre sur cette voie impie et désespérée. Je résolus de faire un éclat qui rendrait inévitable l'accomplissement de mes vœux, en le faisant paraître un mal moindre que le refus. J'osai nourrir, j'osai caresser le dessein de me compromettre publiquement, s'il le fallait, pour M. de Saint-Maixent, et de le faire entrer ainsi de force dans ma famille. Peut-être eût-il dû, pour arriver ainsi jusqu'à moi, passer sur le cer-

cueil de Madame. Horrible aveuglement de la passion et de la colère! Je n'y songeai même pas.

Il y avait, je le sais, la ressource du mariage secret, si fort à la mode aux derniers temps du règne de Louis XIV; commode arrangement qui assurait à la fois la paix de la conscience et le respect, ou du moins le silence de l'opinion; qui conciliait toutes les incompatibilités de nom et de rang, et ajoutait à une possession légitime le charme de la discrétion et le ragout du mystère. Mais, je l'avoue, j'aimais mieux tout braver, au risque d'une défaite, que de m'humilier jusqu'au tranquille succès de ces unions bâtardes, sacrifices équivoques faits à une fausse pudeur, et que le vrai bonheur ne récompensa jamais. Il m'en coûtait par trop de m'ensevelir triomphante sous ces voiles hypocrites. Il m'en coûtait de cacher mon choix, comme si j'eusse dû en rougir; si la discrétion est nécessaire à l'amour, la publicité ne me semble pas moins nécessaire au mariage. Elle est son honneur ou son châtiment; pour moi, je préférais m'exposer à un scandale que de me condamner à dévorer dans l'ombre un bonheur silencieux comme une honte. Mais

ce qui me répugnait le plus dans cet expédient, trop digne du temps, d'un mariage secret, c'est que le calcul en pouvait sembler égoïste. J'achetais l'impunité au prix de la fortune et de la gloire de celui que j'aimais. En descendant obscurément jusqu'à lui, je me privais de l'élever jusqu'à moi ; je renonçais à un bonheur et le frustrais d'une récompense. Cette dernière réflexion me décida.

Une seule chose, Seigneur, pouvait me sauver sur cette pente où, de chute en chute, j'allais tomber jusqu'au déshonneur : un refus de M. de Saint-Maixent de s'associer à ma témérité et de profiter de mon sacrifice. Ce refus, aux premières ouvertures qui lui furent faites de mon projet insensé, M. de Saint-Maixent le formula avec une énergie qui, en ne me laissant aucune raison, ne me permettait aucun reproche; car, s'il ne me cacha point qu'il se sentait assez de courage pour renoncer à moi plutôt qu'à l'honneur, il ne me déguisa point non plus, et des larmes de surprise et de joie le vinrent attester, combien il était touché et reconnaissant d'un dévouement capable de pareils excès. Et je ne pus douter de la sincérité de ce refus,

quand je vis combien il coûtait à la fois à son amour et à sa modestie. Après avoir protesté hautement, il s'excusa en tremblant ; et, après m'avoir désapprouvée des lèvres, il me remercia des yeux. Ce long silence, pendant lequel il s'affermissait dans sa résolution et s'encourageait à son martyre, fut plus éloquent que ses paroles. Je sentis combien cet effort de vertu lui coûtait et combien son désintéressement était héroïque. M. de La Haye avait refusé, par crainte de suivre madame de Berry : M. de Saint-Maixent refusa par devoir. M. de La Haye s'était préféré à son amour : M. de Saint-Maixent me préféra au sien. La passion de l'un fut trop raisonnable pour être sincère : la sagesse de l'autre fut trop passionnée pour ne l'être point. Et quelle différence dans les résultats comme dans les mobiles ! Le sacrifice de l'indigne amant de madame de Berry était un affront, et elle s'en trouva assez humiliée pour être guérie du coup : le sacrifice de M. de Saint-Maixent était un honneur. Je ne voulus point demeurer au-dessous d'une telle noblesse, puisque je l'inspirais, et je me sentis à la fois désolée de l'impossibilité, et fière de l'amour d'un homme assez honnête pour me l'avoir

signalée, et assez épris pour en pleurer avec moi. Et c'est ainsi, Seigneur, que je sortis, grâce à la loyauté et à la générosité de ce jeune homme héroïque, résignée de mon plus grand malheur et pure de ma première faute.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu! pour m'avoir sauvée de ces embûches, d'autant plus redoutables que je me les tendais moi-même, et que, loin de fuir le danger, je brûlais d'y tomber. Soyez béni d'avoir choisi, pour me délivrer du mal, cette main généreuse que j'eusse voulu unir à jamais devant vous à la mienne. S'il est une consolation possible à des maux sans espérance, c'est celle, Seigneur, que vous m'avez laissée en votre miséricorde, de trouver, jusqu'en ma plus grande douleur, les marques de votre plus grande grâce, puisque je puis, sans crime, mêler à mes prières le nom du seul homme que j'aie aimé, et du seul homme qui en fut digne.

Pour la première fois de ma vie, surtout en présence d'une impossibilité, je me résignai, n'attendant plus rien que de la Providence.. Elle seule, en effet, pouvait dénouer, par un de ces miracles qui lui sont familiers, les liens qui nous enchaînaient si loin l'un

de l'autre, et se servir de ces mêmes liens pour nous unir. En attendant, l'effort de se voir sans se regarder, de s'aimer sans se le dire, était trop douloureux pour l'un comme pour l'autre. Le silence même et l'isolement, au lieu d'attiédir le feu de mes pensées, l'attisaient de je ne sais quels souffles révoltés. Je n'en étais pas encore arrivée à ce renoncement si complet qu'il en est presque doux, et à cette résignation si profonde qu'elle en est presque tranquille. Chaque mouvement que je faisais poussait plus avant dans mon cœur, comme les pointes d'un cilice, la douleur de mon sacrifice; et, dans la solitude où, l'œil fixé sur l'unique espérance, suspendue, pour ainsi dire, entre le monde et vous, je goûte peu à peu la paix du navigateur qui a perdu la terre de vue et vogue entre le double azur du ciel et de l'eau, dans cette solitude d'aujourd'hui, je fusse devenue folle alors, heurtant de tous côtés l'impossible aveugle et brutal; et, rendant au ciel, dans un dernier défi, ma sensibilité inutile et ma raison confondue, j'eusse protesté contre la divine injustice en fuyant dans le néant.

Vous me conservâtes votre protection, ô mon Dieu, et proportionnâtes, comme tou-

jours, les moyens au but, l'épreuve à mes forces, et le baume à la blessure.

J'ai honte de le dire pour le cœur humain, mais le meilleur remède aux amours impossibles, c'est encore l'absence, de même que le temps est l'unique allégement aux séparations douloureuses. La blessure du cœur, par une sorte de fatale sympathie, ne cesse de saigner que lorsque s'éloigne celui qui l'a faite. J'étais malade d'un de ces maux qu'irrite la présence du médecin, lorsqu'elle est inutile. Je voyais tous les jours passer et repasser devant moi, dans M. de Saint-Maixent, de plus en plus pâle et toujours muet, comme l'image de mon bonheur, et quoiqu'il m'encourageât du regard et me consolât du sourire, ce sourire si courageux me semblait un reproche, et ce regard si tendre me semblait un appel. J'étais incapable de supporter longtemps sans éclat cette oppression de la destinée; j'étais incapable de soutenir cette sublime gageure, engagée contre la nature et la passion, par respect pour une volonté égoïste et des obstacles d'étiquette. M. de Saint-Maixent, plus fort que moi, mais dont les forces s'épuisaient à cette lutte dévorante, vint encore à mon secours, et il trouva, pour

soutenir ma faiblesse , un moyen qui était à la fois le dernier et le plus courageux de ses sacrifices : il s'exila. Quelques jours après notre dernière entrevue, M. le Régent daigna m'apprendre lui-même que M. de Saint-Maixent quittait le régiment des gardes et Paris pour Bayonne et le régiment de Richelieu, où un de ses oncles était major; et, espérant me guérir du coup en attribuant ce changement à l'indifférence, il s'empressa d'ajouter que c'était *sur sa demande*. Pour la première fois de ma vie, j'osai punir mon père, par un regard indigné, d'un traitement dont l'intention pouvait être conforme à ses devoirs, mais dont l'empressement dépassait le but, et je le quittai brusquement, le laissant confondu de cette tranquille colère et de ce muet reproche qui semblait ne s'adresser qu'à lui.

Rentrée dans ma chambre qui, peu à peu, selon les progrès de la douleur et de ma piété, prenait le pieux aspect d'un oratoire, je me jetai sur mon prie-Dieu, et, en couvrant de baisers et de larmes les pieds du crucifix, je vous adressai , Seigneur, une prière que vous n'avez point entendue, parce qu'elle

était encore mêlée, sans doute, de trop d'orgueil et de trop de faiblesse.

Je vous demandai la santé, et la vie, et la gloire pour ce noble amant, si soucieux du devoir, si soumis au sacrifice, et si digne de devenir un exemple pour les autres hommes : et il est mort jeune et obscur, emporté par cette gloire des batailles, maudite des mères et des épouses, qui compte plus de victimes que de triomphateurs, et ne décore que des tombeaux. O mon Dieu ! pardonnez-moi, si je ne suis point encore assez forte pour vous bénir sans pleurer.

Le soir, je reçus un court billet de M. de Saint-Maixent, m'annonçant un départ qu'il semblait considérer comme un accident, et m'en dérobant ce qui devait le rendre plus cruel à mes yeux. Mais j'étais déjà au-dessus de ces ménagements. Je lui sus gré de m'épargner le plus amer du calice; mais je ne me dissimulai point que c'était un long adieu que nous allions nous dire, comme tous ceux qui sont provoqués par la nécessité et inspirés par le devoir. Pour cet adieu, M. de Saint-Maixent, dont la sollicitude s'épuisait à m'éviter tout pas qui eût pu être, dans l'état où je me trouvais, un faux pas, me demandait lui-

même la faveur d'une dernière entrevue. Je ne sais pourquoi ce mot *dernière* me fit peur. Je le trouvai funèbre et d'un sinistre augure. J'aurais voulu l'effacer à la fois de cette lettre et de la destinée. Mais il n'était plus temps. M. de Saint-Maixent, comme pour dissiper cette funeste impression, parlait de ce climat de Bayonne, qui devait être favorable à sa santé, et ajoutait qu'en cas de guerre avec l'Espagne, probable, hélas! il serait plus près de la frontière et des premiers à marcher à l'ennemi. Je trouvai la première espérance exprimée peu solide et m'effrayai douloureusement de la seconde. Que voulez-vous? la femme n'est pas aussi forte que l'homme. Elle ne sourira jamais à la gloire qui peut lui coûter ce qu'elle aime. Il est une peur que nous avouons, nous autres, et dont rien ne nous guérit, c'est la peur de la mort pour ceux qui nous sont chers.

C'est sous l'influence attristante de ces pensées que, l'âme en deuil, je m'acheminai, accompagnée de ma fidèle Clonard, vers le lieu du rendez-vous.

A peine arrivai-je au bord de la cascade (c'était à Saint-Cloud), que je vis sortir de l'ombre des bosquets et s'avancer vers moi,

sous un rayon de lune, M. de Saint-Maixent, tête nue, et plus pâle encore que de coutume.

Je lui en fis l'observation, et lui demandai s'il souffrait davantage de sa blessure.

—Pas de celle-là, me dit-il, mais de *l'autre.* Et il me montra son cœur avec un indéfinissable sourire.

Les larmes me vinrent aux yeux..... D'un commun et tacite accord, nous nous abritâmes, pour nous entretenir plus à l'aise, derrière une de ces grandes statues qui peuplaient de leur foule muette les avenues qui conduisaient à la cascade. Nous n'avions pour lointains témoins de nos adieux , que mademoiselle Clonard et M. de Mornay, qui, par excès de discrétion, s'enfonçaient lentement en causant sous la voûte des grands arbres. Mais la douleur et l'amour, les deux sentiments qui nous avaient conduits à ce dernier rendez-vous, tiennent à l'ombre et au silence, lors même qu'ils n'en ont pas besoin. Il semble que la nuit et sa paix mystérieuse soient nécessaires à ces solennels adieux, à ces entrevues désespérées, où l'on veut savourer sans contrainte l'amère douceur de ces larmes qu'on mêle pour la dernière fois. Je

ne sais quel affreux pressentiment m'avait saisie, dont je ne pouvais me défaire et qui me mordait le cœur chaque fois que je m'essayais à l'espérance.

Aussi n'est-ce que par des soupirs que je pus répondre d'abord aux consolations et aux encouragements dont M. de Saint-Maixent s'efforçait d'adoucir et de soulager ma douleur. Malgré mes efforts pour croire à ces promesses qui n'engageaient que lui et que ne devait point ratifier la Providence, je ne pouvais m'accoutumer à l'idée de cette séparation, qu'au déchirement prophétique de tout mon être, je sentais bien devoir être définitive. En vain essayait-il de me persuader le contraire et peut-être de le croire lui-même, le tremblement de sa voix démentait l'assurance de ses paroles. Ses yeux contredisaient ses lèvres, et le trouble intérieur se lisait dans cette pâleur tenace, que le sang rebelle refusait de voiler.

Enfin, faisant un effort qui faillit me briser le cœur : « Monsieur, lui dis-je, cessons de nous bercer d'illusions et de chimères. Une dernière fois, jouissons de nous-mêmes et, acceptant avec résignation le sort que Dieu nous réserve, profitons du répit qu'il nous

accorde avant cette séparation inévitable, que, seul, il peut faire cesser. »

Et tombant à genoux sur le gazon, les mains unies, les fronts inclinés l'un vers l'autre, nous bénîmes le Père céleste des faveurs du passé, des douleurs du présent, des menaces de l'avenir, et lui offrîmes dans une élévation filiale nos cœurs en sacrifice.

C'est à ce moment surtout, que je compris quelle merveilleuse puissance donne à l'âme son union, quand elle est pure, avec une autre âme. C'est à ce moment que je sentis combien était indissoluble le lien qui nouait nos deux destinées, et combien l'assimilation que produit l'amour est profonde. Lui c'était moi, moi c'était lui. Nous n'étions qu'un seul et même cœur en deux personnes. Nous sentions et pensions en même temps les mêmes choses. Les mêmes paroles sortaient à la fois de nos deux bouches et confondaient l'hommage de notre adoration. Et notre prière montait vers le ciel, portée par ces deux voix aussi semblables que deux flocons du même encens, deux flots de la même source, deux colombes du même nid. Et nous goûtions dans cette identification absolue une joie ineffable qui, nous élevant et nous épurant

sans cesse, nous faisait toucher peu à peu à ce bonheur des élus, qui doit être de se sentir vivre ensemble éternellement dans la contemplation du souverain bien.

Quand nous nous relevâmes et nous assîmes à côté l'un de l'autre, nous étions tristes, mais d'une tristesse sereine et douce, celle du sacrifice accepté. Le fiel du calice n'est pas au fond ; il est au milieu : il faut avoir le courage de boire jusqu'au bout. Les délices de l'âme commencent aussitôt que finissent les répugnances de la chair. Par la grâce, qui vient à son secours aussitôt qu'il en est digne, le chrétien jouit de sa victoire avant qu'elle ne soit consommée. Nous étions donc tristes, mais calmes, de ce calme du martyr prêt au supplice et qui se sent envahir peu à peu par l'enthousiasme de la mort. Douce et vivifiante chaleur qui ranime les sens épuisés, qui réchauffe la volonté engourdie, qui éclaire l'intelligence hésitante, qui apaise les dernières résistances, qui console et efface les derniers regrets, et embrase l'élu de l'impatience du ciel ! C'est ce feu intérieur dont le rayonnement fait baisser les yeux aux proconsuls, et de ses éclairs fait tressaillir le peuple. C'est ce feu intérieur qui donne aux visages

des martyrs la clarté de ces vases d'albâtre renfermant une lampe allumée. C'est ce feu intérieur enfin qui tend irrésistiblement vers le céleste foyer d'où il est descendu, et qui y remonte dans cette flamme où les naïfs imagiers des vieux missels voyaient l'âme elle-même, et qu'ils font errer et voltiger sur la lèvre des cadavres sacrés étendus dans l'arène.

Nous n'en étions point encore à cette abnégation parfaite et nous ne goûtions point entières les pures voluptés de cette ivresse du sacrifice, de ce tendre délire de la volonté en Dieu. Mais nous nous sentions envahis par une sorte de doux enthousiasme qui soulevait notre âme vers le ciel et y attachait nos regards par une sorte d'invincible attraction. Je me souvins alors de cette dernière soirée que saint Augustin et sa mère Monique passèrent ensemble à cette fenêtre au bord du Tibre, assis à côté l'un de l'autre, à écouter les brises nocturnes et à plonger, dans les sérénités de l'incommensurable azur, leurs yeux mouillés des larmes d'une sorte d'avant-goût des éternelles béatitudes. Autour de nous la même nuit déployait ses voiles sombres, soulevés par la brise rafraîchie aux bas-

sins et parfumée aux parterres. Pareille à une mer lointaine, elle nous berçait dans l'extase des mêmes vagues et consolantes harmonies, et comme sainte Monique et son fils, nous goûtions lentement les pures et tristes délices d'un adieu résigné. Nous ne nous parlions pas. La parole est inutile aux âmes qui, dans l'exaltation d'un sentiment commun, en arrivent à se mêler assez étroitement pour s'entendre par le silence même. Dans ce moment, d'ailleurs, ce bruit de lèvres, même à peine entr'ouvertes, nous eût semblé capable de profaner ou d'effaroucher les fugitives joies de notre communion. Nous ne parlions pas, nous nous écoutions sentir et penser l'un dans l'autre. Nos yeux étaient comme la seule partie vivante de nous-mêmes. Fixés sur le ciel, ils se plaisaient à s'égarer dans ces immensités bleues que la permanence du regard semble rendre transparentes, et au delà desquelles la vue baigne dans une lumière qui est comme le rayonnement du trône de Dieu. Suivant notre regard, la pensée, plus rapide et plus légère encore, s'élevait plus haut et s'étendait plus loin, et bientôt, palpitait, éperdue, dans une sorte d'ivresse. Le bruit sourd de la cascade, dominant les

imperceptibles et harmonieux frôlements du vent passant dans les feuilles, entretenait et charmait notre rêve, et, sous un rayon de lune, un rossignol précoce, atteint dans son sommeil, se réveilla soudain et se mit à chanter son hymne instinctif à la lumière et à l'amour. Notre ravissement, arrivé à son comble, agita tout notre être d'une sorte de tressaillement, et les larmes tombèrent de nos yeux, comme des rameaux mouillés de pluie, tombent les goutes secouées par l'orage.

L'excès même de ce passager bonheur nous réveilla, et, des tendres fictions où se reposaient nos âmes entrelacées, nous tombâmes brusquement sur la réalité. La nuit s'éclaircissait, il fallait se séparer. Mademoiselle Clonard et M. de Mornay s'avançaient vers nous, et leurs signes discrets nous indiquaient que notre entrevue dépassait les mesures prévues.

M. de Saint-Maixent se leva le premier. Il me jeta un regard, que je crois de temps en temps sentir encore, comme une flamme, passer sur mon cœur : « Adieu, Mademoiselle, me dit-t-il. Adieu, peut-être pour jamais. Soyez bénie pour avoir daigné abaisser vos yeux jusqu'à moi et pour m'avoir permis de vous consacrer ma vie. Le Dieu qui seul pou-

vait nous unir ne m'a pas jugé digne de tant de bonheur. Que sa volonté soit faite. J'accepte comme une épreuve la douleur d'aller vivre loin de vous, et j'espère de sa bonté qu'il l'abrégera. Pour moi, tant que mon cœur battra, tant que mes lèvres parleront, mon cœur ne contiendra d'autre image que la vôtre et mes lèvres ne prononceront point d'autre nom. Recevez, ajouta-t-il en s'agenouillant devant moi, et en effleurant respectueusement de ses lèvres mes mains tremblantes, qu'il appuya ensuite sur sa tête en signe d'hommage, le serment que je vous fais d'un amour inviolable et d'une fidélité éternelle. »

Je suffoquais, les sanglots soulevaient ma poitrine. Je le relevai, et je ne sais comment mes lèvres touchèrent son front... Innocente faveur, la seule qu'il ait jamais reçue de moi. Et à travers une sorte de douloureux gémissement qui entrecoupait mes paroles :

« Allez, rassuré, lui dis-je, où Dieu vous envoie. Ma constance répondra à la vôtre, car aussi vrai que je vous aime et que vous en êtes digne, je fais vœu de n'être jamais à un autre homme qu'à vous. Le cloître est fait pour les princesses qui ne veulent se donner

qu'avec leur cœur, et le cloître est la porte du ciel, où se retrouvent ceux qu'a séparés la vie. »

Et tous deux, nous dîmes à la fois : « Adieu, et à bientôt, ici-bas ou au ciel ! » et nous nous séparâmes, lui, entraîné par M. de Mornay, moi, soutenue par ma fidèle suivante, que ce soir-là faisait mon amie.

C'est là qu'est notre prochain rendez-vous, Seigneur. Il m'y a précédée, et je le vois en ce moment qui me sourit de loin et me fait signe dans votre gloire.

IX

Dès le lendemain, j'éprouvais une lassitude et un dégoût dont je n'avais point l'idée. C'est en vain que Madame, ma mère elle-même, effrayées de mon marasme, essayèrent de me distraire. Je n'étais un peu soulagée que par la solitude, parce qu'alors je pouvais me livrer sans contrainte à la douleur qui me dominait. Mes études habituelles m'étaient importunes ; mes occupations favorites me semblaient sacriléges, mon clavecin demeurait muet. Parfois je m'asseyais devant lui sans avoir la force de l'ouvrir, et parfois aussi il me semblait entendre sortir des touches prisonnières comme un essaim de notes plaintives, timide accompagnement du gémissement intérieur. Tous les airs dont je

me souvenais étaient tristes. J'avais oublié tous les autres ; si je feuilletais mes recueils de musique, j'étais sûre de tomber sur les chants du désespoir et du regret.

Un jour, je tombai sur ceux-ci :

Dieux tout-puissants ! ah ! vous étiez jaloux
De la félicité que vous m'avez ravie.
Dieux tout-puissants ! ah ! vous étiez jaloux
De me voir plus heureux que vous !

Vous n'avez pu souffrir le bonheur de ma vie,
Et je voyais vos grandeurs sans envie.
J'aimais, j'étais aimé, mon sort était trop doux.

Dieux tout-puissants ! ah ! vous étiez jaloux
De la félicité que vous m'avez ravie.
Dieux tout-puissants ! ah ! vous étiez jaloux
De me voir plus heureux que vous ! [1]

Je fermai le livre et je pleurai tout le jour.

Une autre fois, cherchant à m'aguerrir à l'épreuve, je tombai sur ces vers d'*Issé* qui expriment si bien la langueur désespérée des premiers regrets :

Heureuse paix, tranquille indifférence,
Faut-il que pour jamais vous sortiez de mon cœur ?
Je sens que ma fierté me laisse sans défense,
L'amour, le tendre amour, force ma résistance.
Heureuse paix, etc.

[1] *Isis*, acte III, scène II.

Je force encor mes regards au silence,
Je cache à tous ma nouvelle langueur.
Mais que sert cette violence?
L'amour en a plus de rigueur
Et n'en a pas moins de puissance.
Heureuse paix, etc. [1].

Je n'achevai pas, et mes yeux poursuivant un thème plus favorable à mes pensées, je dus lire encore cette vaine supplication à la fatalité du cœur :

Amour, laisse mon cœur en paix.
Mille autres se feront un plaisir de se rendre.
Ne te plais-tu, cruel, à blesser de tes traits
Que ceux qui veulent s'en défendre?
Mille autres se feront un plaisir de se rendre,
Amour, laisse mon cœur en paix [2].

Et ce jour-là, je ne lus point davantage.

Je sentais combien, dans mon état, il était imprudent de se laisser aller à ces mollesses de l'âme, et je cherchais en vain une pensée sur laquelle appuyer ma résignation. Le devoir ne m'apparaissait encore qu'aveugle et brutal, et inflexible comme la nécessité. Et je m'indignais de l'affront de ces luttes intimes,

[1] *Issé*, scène III.
[2] *Ibid.*, scène V.

où le cœur combat contre la raison avec des forces si inégales.

J'éprouvais exactement toutes les alternatives si bien peintes dans le monologue d'*Atys:*

Mais du devoir trahi j'entends la voix pressante
Qui m'accuse et qui m'épouvante.
Laisse mon cœur en paix, impuissante vertu;
N'ai-je point assez combattu?
Quand l'Amour malgré moi me contraint à me rendre
Que me demandes-tu?
Puisque tu ne peux me défendre,
Que me sert-il d'entendre
Les vains reproches que tu fais?
Impuissante vertu, laisse mon cœur en paix.

Enfin, un jour, je tombai sur ce chœur des *Hespérides,* d'une si douce indifférence et d'une si égoïste quiétude. C'était la paix, la paix tant cherchée, qui se révélait enfin à moi, par son appel le plus profane:

De ce séjour
Nous chassons l'Amour.
Notre paix est certaine.
De ce séjour
Nous chassons l'Amour.
On n'y craint pas sa chaîne,
Les jeux viennent tous
S'y rassembler pour nous.
Nous goûtons un sort plein d'appas.
Il n'est point de peine
Où l'Amour n'est pas.

Cette fois, je fermai le livre avec colère, et cette colère me fit du bien, parce qu'elle me rendait à moi-même et me montrait encore préférables à toutes celles qu'il cherche en dehors d'elle, les consolations que le cœur trouve en lui. « Voilà donc, m'écriai-je, à quoi se réduit toute la sagesse humaine. Ne pas sentir pour ne pas souffrir. Ne pas aimer pour ne pas regretter. Et c'est cette systématique torpeur, qu'on a regardée comme la félicité parfaite! Ah ! plutôt chercher dans la mort elle-même l'absolu repos, que de sacrifier mon cœur à cette morale équivoque! Plutôt succomber dans la lutte que de me rendre si honteusement sans combat! Plutôt la douleur que la honte ! Mais où trouver mieux? De quel côté tourner mes yeux et mon oreille? Les livres sacrés seront-ils plus savants que les livres profanes, et m'apprendront-ils le remède à mes maux ou me donneront-ils la patience de les supporter? »

Et repoussant du pied ces frivoles volumes, impuissants, même à endormir la douleur humaine, je me jetai d'un élan désespéré aux pieds du crucifix. Soudain je me sentis comme rasséréněe. La brise du soir entr'ouvrit ma fenêtre et laissa pénétrer jusqu'à moi

comme la caresse d'un souffle rafraichissant, et j'éprouvai ce soulagement imprévu qu'apporte à la respiration le renouvellement de l'air. Alors, toujours à genoux, l'œil fixé sur le crucifix, il me sembla voir frémir les lèvres pâles de la divine effigie. Et de ces lèvres pâles sortait une voix grave et douce dont le vague murmure des arbres qui bruissaient à ma fenêtre rendait, par le contraste, l'accent plus pénétrant et plus profond. Et cette voix disait :

« *Demandez, et on vous donnera; cherchez,*
« *et vous trouverez ; frappez, et on vous ou-*
« *vrira.*

« *Car qui demande, reçoit ; et qui cherche,*
« *trouve ; et l'on ouvrira à celui qui frappe*[1].

« *Venez à moi, vous tous qui ployez sous le*
« *travail, et je vous ranimerai.*

« *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de*
« *moi, parce que je suis doux et humble de*
« *cœur, et vous trouverez du repos à vos âmes.*

« *Car mon joug est doux et mon fardeau lé-*
« *ger*[2].

1. Évangile selon saint Matthieu, chap. VII, vers. 7 et 8.

2. Évangile selon saint Matthieu, chap. XI, vers. 28, 29, 30.

« *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce*
« *lui-même, et prenne sa croix et me suive.*

« *Car qui voudra sauver son âme la perdra,*
« *et qui perdra son âme à cause de moi et de*
« *l'Évangile, la sauvera.*

« *Que servirait à l'homme de gagner le monde*
« *entier et de perdre son âme?*

« *Et que donnera l'homme en échange de son*
« *âme?*

« *Qui aura rougi de moi et de mes paroles, au*
« *milieu de cette génération adultère et pécheresse,*
« *le Fils de l'Homme aussi rougira de lui*
« *lorsqu'il viendra, dans la gloire de son Père,*
« *avec les anges saints*[1].

« *Cherchez premièrement le royaume de Dieu*
« *et sa justice, et tout le reste vous sera donné*
« *de surcroît.*

« *Vendez ce que vous avez et le donnez en aumône.*
« *Faites-vous des bourses que le temps*
« *n'use point, un trésor qui subsiste dans les*
« *cieux, où les voleurs n'en approchent point, et*
« *où les vers ne le rongent point.*

« *Car où est votre trésor, là est aussi votre*
« *cœur.*

1. Évangile selon saint Marc, chap. VIII, vers. 34, 35, 36, 37, 38.

« *Ceignez vos reins, et ayez en vos mains des*
« *lampes ardentes.*

« *Comme ceux qui attendent que leur maître*
« *retourne des noces, afin, lorsqu'il viendra et*
« *frappera à la porte, qu'ils lui ouvrent aussi-*
« *tôt.*

« *Heureux les serviteurs que le maître, quand*
« *il viendra, trouvera veillants ; je vous le dis*
« *en vérité, il se ceindra et les fera mettre à*
« *table, et, allant de l'un à l'autre, il les ser-*
« *vira*[1]. »

Quand je me relevai, la nuit était venue, les étoiles luisaient au ciel, et je le regardais avec larmes, comme on regarde une patrie retrouvée. Une sorte d'auréole enveloppait mon crucifix de lumineux reflets. Et mon âme répétait sans cesse, comme un écho attendri, les paroles de l'évangile qui m'avaient sauvée. . . . .
. . . .

« *Prenez mon joug sur vous, et apprenez de*
« *moi, parce que je suis doux et humble de*
« *cœur, et vous trouverez du repos à vos âmes.*

[1] Évangile selon saint Luc, chap. XII, vers. 31, 33, 34, 35, 36, 37.

« Car mon joug est doux et mon fardeau « léger. »

Je ne pus dormir de la nuit, et la passai tout entière en réflexions décisives; je me représentai combien, dans ma famille et dans le monde, avec les tentations et les facilités de mon rang, l'œuvre de mon salut était difficile. Je me vis, entre ma grand'mère, mon père et ma mère, abandonnée sans secours à tous les dangers de l'indépendance et de l'isolement. Ma grand'mère, qui était encore ma meilleure amie, était à cet âge où l'affection qu'on inspire et celle qu'on ressent s'effrayent et s'affaiblissent également par la pensée de l'imminente séparation. Mon père était trop distrait et déjà trop inquiet, disputant à grand'peine aux soucis et aux fatigues du gouvernement les restes de sa force et de sa gaieté. Le mauvais état des affaires des bâtards, ses frères, préoccupait exclusivement ma mère. Mes sœurs avaient le cœur trop occupé pour que j'y prisse la moindre place. A quoi bon parler de M. de Saint-Maixent, à ces amies trop distraites dont l'une m'eût répondu Riom et l'autre Richelieu? Et à quoi bon mêler à leurs larmes, quand elles pleu-

raient, des larmes qui provenaient d'une tout autre source?

Je me voyais donc fatalement seule, condamnée à supporter le scandale des vices de la cour ou à les partager, à me rejeter dans ce tourbillon d'où le véritable amour m'avait tirée, et à y étourdir ma passion par des diversions sacriléges, ou à promener dans ces réunions brillantes l'ombre importune de ma douleur et l'inutile reproche de ma vertu!

Une pensée de dévouement se mêlait encore, pour l'encourager, à ma répugnance croissante pour le monde et à mon dégoût de ses fausses joies. Je voyais autour de moi tous les miens se perdre comme à l'envi. Je les voyais insulter à ces devoirs, dont le rang rend le respect plus impérieux à la fois et plus nécessaire, et manquer à cet exemple que les grands doivent aux petits qui l'attendent. Mon père, qui s'essayait à l'ambition et s'achevait au plaisir, ne semblait empressé qu'à donner le quotidien signal de la licence universelle, et il consommait par l'indifférence cette corruption de sa famille que l'indulgence avait commencée. De mes deux sœurs, l'une condamnée, l'autre déjà flétrie, par l'in-

dignation ou la malignité publique, la contagion semblait gagner jusqu'à mon frère, unique et fragile espérance des honnêtes gens. Madame passait sa vie à médire de ce qu'elle ne pouvait empêcher, et n'opposait plus au débordement que ses satires, mises à la poste sans profit pour l'opinion, et où elle déchargeait périodiquement une colère qui n'éclatait plus.

Et moi, je courbais la tête sous le poids de cette réprobation divine dont je sentais autour de moi les éclairs avant-coureurs, et dont le tonnerre devait bientôt foudroyer madame de Berry en plein scandale. Et je me disais : « Qui donc sauvera ma famille si je ne me dévoue ? Et qui donc détournera la vengeance céleste de son iniquité triomphante, si je ne m'agenouille, demandant sans cesse la grâce de la maison, et la protégeant de mon repentir sinon de ma sainteté et de mes prières sinon de mes vertus ? »

Dès le lendemain du départ de M. de Saint-Maixent, j'avais pris, par une sorte d'irrésistible pressentiment, des vêtements de deuil, et je les avais gardés malgré les prières de quelques-uns, qu'alarmait une douleur si mystérieuse et si résolue, et malgré les rail-

leries des autres. Je parle de ceux dont je les devais souffrir. Bientôt, je sentis que je ne les pourrais plus quitter.

Dédaignant les conseils de ces prêtres de cour qui, de mon temps, avaient fait vœu d'indulgence, dont le ministère était la plus agréable des sinécures, et qui passaient leur vie à absoudre des fautes que quelques-uns même, les aumôniers, partageaient volontiers, j'allais souvent, suivie de ma fidèle Clonard, chercher, dans une humble chapelle desservie par les pères de l'Oratoire, un directeur dont l'autorité ne fût pas astreinte aux lois de l'étiquette, ni les légitimes reproches assujettis aux formes du respect. Je me jetai aux pieds d'un vieux prêtre dont les cheveux blancs commandaient une vénération que son noble visage rendait facile, et dont l'évangélique naïveté ignorait l'art de traduire dans la langue des boudoirs la parole de Dieu.

Il daigna encourager et bénir mon dessein de quitter la cour et de revenir abriter, en attendant la vocation, ma jeunesse au pieux asile de Chelles, loin des tempêtes du monde et du cœur.

Le 1er avril 1717, je me levai de la table

qui nous réunissait et je déclarai à mon père mon dessein d'entrer, sinon en religion, du moins en retraite. Je lui annonçai en même temps que, pour que ma résolution ne pût être taxée de précipitation, et pour lui épargner toute crainte de changement ou de regret, je m'imposais l'épreuve d'un délai d'un mois pendant lequel, faisant violence à mon dégoût du monde, je consentais à subir dans toute leur étendue les devoirs les plus frivoles de mon rang, et à m'offrir moi-même à des séductions et à des tentations dont j'étais désormais sûre de triompher.

En m'écoutant, mon père rougit, pâlit, et demeura grave et triste. Peut-être sentait-il la nécessité d'un sacrifice, qui cependant coûtait à son cœur. D'un autre côté, j'avais fait ma profession de foi avec tant d'énergie et de mesure en même temps, j'avais si bien devancé toute objection, qu'il n'y avait guère à répondre à la demande d'une séparation qui invoquait le nom de Dieu et l'autorité de la vocation. Ma mère, quoique surprise, ne put s'empêcher de laisser voir son contentement du souci diminué et de la tâche allégée. L'exemple est contagieux, et elle espérait bien que si j'étais la première à me consacrer

à Dieu, je ne serais point la dernière. Ma grand'mère, en dépit de l'étiquette et de l'âge, sentit fondre, à la pensée de me quitter, toutes ses rudesses, et m'embrassa en pleurant. Mon frère me regardait avec ces yeux inquiets, où déjà, à travers l'ardeur du plaisir, se lisait je ne sais quel désabusement précoce et quel pressentiment naissant d'une fin semblable. Mademoiselle de Valois se mit à rire à l'idée de me voir religieuse. Elle ne pouvait prendre au sérieux un costume qu'elle avait laissé profaner ainsi qu'elle-même dans cette insolente exhibition de portraits, où, pour surcroît d'ironie, le duc de Richelieu, triomphant à la fois de l'Église et de l'État, avait affublé du vêtement monastique ses plus illustres et plus téméraires conquêtes. Madame de Berry, qui avait assez fréquemment de ces accès de religion, et que la grâce, qui n'eut que le temps de l'effleurer, durant ses trop courtes retraites aux Carmélites, eût sans doute conquise bientôt entièrement si la mort ne l'eût devancée, madame de Berry me regardait, attendrie et rêveuse, et, assise à côté de moi, m'avait pris la main et la serrait avec effusion dans les siennes. Le reste du repas, interrompu par cette nou-

velle, fut sombre et contraint. On ne regardait que du coin des yeux, on ne mangeait que du bout des lèvres. Mon père avait besoin de se distraire, ma mère de porter la nouvelle toute fraîche à sa bonne duchesse Sforce, ma grand'mère de pleurer, moi de prier.

Je priai beaucoup, en effet, Seigneur, et au calme que vous fîtes descendre dans mon âme, aux pieuses et douces visions qui enchantèrent mon sommeil, je crus comprendre que l'offrande vous était agréable et que je pouvais poursuivre le sacrifice.

La pensée de mon départ pour Chelles, sur laquelle j'avais concentré toutes les forces de mon esprit, ne m'avait pas absorbée au point d'oublier celui qui avait, après Dieu, le plus de part à mon sacrifice.

Je lui annonçai mon dessein en termes courts et précis. Je n'aurais pas eu la force de feindre longtemps la résignation que je n'avais pas encore. Je lui disais : « Je vais vers Dieu pour être plus près de vous. »

Il me répondit : « Je vous suivrai, si je ne vous précède pas. »

La tristesse communicative de cet invincible pressentiment me disposa encore da-

vantage à l'adieu et au deuil éternel de ce costume du cloître, deuil qui était déjà dans mon cœur.

Cependant, je me prêtai de bonne grâce à la nécessaire humiliation et à l'inévitable ennui d'une épreuve, dont mon père, par une curiosité qui n'était pas sans espérance, avait, dès le lendemain, commencé lui-même, presque en souriant, le supplice. Les fêtes, les bals, les concerts, les promenades sur l'eau à la lueur des fusées, les cavalcades aux flambeaux dans la forêt, remplie de moelleuses fanfares et de lumières ailées, j'acceptai tout, je supportai tout sans plaisir et sans ennui; j'étais devenue indifférente à tout ce qui cherchait à m'enlever à mon rêve habituel. De jour en jour, l'espoir paternel baissait, et mon courage se fortifiait de l'incrédulité affectée de quelques personnes, en même temps que des secrets encouragements de quelques autres, qui, incapables d'imiter ma résolution, se plaisaient du moins à la louer.

Un seul soir, je parus faiblir. Mes larmes m'échappèrent, et comme il arrive souvent, cette marque de sensibilité, qui n'était pas une marque de faiblesse, me fit à la fois

plaisir et peine ; car, si elle pouvait inspirer des doutes sur la solidité de ma vocation, elle rassuraitsur sa sincérité, qui ne craignait point le spectacle d'une défaillance. C'était à l'Opéra, on jouait *Armide ;* mademoiselle Antier chanta si divinement, c'est-à-dire si humainement cette plainte désolée de la séductrice impuissante et abondonnée :

Renaud, ciel ! ô mortelle peine!
Vous partez, Renaud, vous partez !
Démons, suivez ses pas, volez et l'arrêtez !
Hélas ! tout me trahit, et ma puissance est vaine.
Renaud, ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne sont plus écoutés.
Vous partez, Renaud ! vous partez !

que la commotion fut trop forte et, comme d'ordinaire, se résolut en larmes.

Mon père sourit et se penchant sur le velours de la loge, il donna, avec une bruyante reconnaissance, le signal des applaudissements. C'était une ironie, je l'acceptai, et en sortant, je mis mon père au défi de renouveler l'épreuve où la surprise l'avait rendu vainqueur. Deux jours après, on rejouait *Armide,* j'y assistai, pâle et fière, et, malgré tout le talent de mademoiselle Antier, je ne pleurai pas.

On essaya, vers ce temps-là, d'une autre diversion. Mon père, sous prétexte de sonder ma vocation, prenait un plaisir malin à multiplier autour de ma résolution, encore chancelante, tous les piéges et tous les embarras que le rang et l'expérience mettaient à sa disposition. Il avait juré de ne me livrer à Dieu qu'à la dernière extrémité, et après avoir épuisé tous les moyens de me conserver aux hommes. Je ne sais s'il ne lui passa point par la tête d'employer à cette mission, d'un nouveau genre, le génie galant de Richelieu. Heureusement pour lui, il songea combien il était délicat de s'ouvrir à ce fat (comme disait ma grand'mère, à l'allemande), et combien cet indiscret faisait payer cher ses services. Il songea aussi qu'il n'avait déjà que trop laissé pénétrer dans la place cet ennemi intime de sa famille. Enfin, quelque inoffensif que lui parût l'artifice, il pouvait être difficile de l'arrêter à temps, et de ma juste indignation, ou d'une trop éclatante défaite, des plaintes, des cris et des pleurs de ma sœur de Valois, trompée sur ses intentions et croyant à une infidélité de son cher duc, compliquée d'une rivalité de sa dévote sœur, il pouvait résulter un scan-

dale qui dépasserait de beaucoup le bénéfice possible d'un succès. Mon père renonça donc à cet étrange et outrageant stratagème, dont il n'avait vu, à travers les fumées du souper, que le côté comique, et dont, le lendemain, lui apparurent les odieux dangers; c'est ainsi que, sans s'en douter, le beau duc échappa à la seule mission d'État dont il fût capable, manqua le brevet d'invincible, que lui eût signé ma défaite, et peut-être évita l'affront mérité dont je n'eusse pas manqué de punir publiquement ses prétentions. Sans doute, en y regardant de près, cette alternative ne parut pas moins déplaisante que l'autre, à M. le Régent, qui évita une expérience, où il était également dangereux d'échouer ou de réussir. Je lui sus gré de cette défiance tardive. J'étais bien décidée à la justifier et à venger d'un seul coup, par la plus victorieuse des résistances, les effrontés triomphes de ce preneur de cœurs. J'aurais crevé de sarcasmes cette vanité bouffie, et je l'aurais envoyé faire panser de baisers les blessures de son amour-propre. Avec moi, je le déclare, il était beaucoup plus près du soufflet que du baiser. Se donner, m'a toujours paru, même en amour, une lâcheté; je veux qu'on se dé-

fende et qu'on se rende, après avoir lutté de façon à montrer sa valeur, debout, à un vainqueur à genoux. Richelieu n'était pas fait pour ces amours héroïques, qui ressemblent à des vertus. Je le méprisais comme il le méritait, et une des plus grandes injures qu'on ait pu me faire, est de me l'avoir prêté, comme si, au temps même de mes plus grands égarements, j'eusse été femme à le prendre.

La séduction ayant peu de chance de réussir, on essaya du mariage, qui compense en avantages solides les brillants attraits de l'amour. Mon père me vint dire un soir en confidence, comme un secret d'État, que le comte de Charolais avait demandé ma main. Je me bornai à montrer mon pied, qui était tout ce que je pouvais donner en effet à ce prince méchant et débauché, bas jusqu'en ses plaisirs, cruel jusqu'en ses amours, qui eût déshonoré le nom des Bourbons, s'il était aujourd'hui au pouvoir d'un homme de faire rougir une vertu de dix siècles. Un autre jour, il fut question du jeune comte de Dombes, fils du duc du Maine. Cette fois, c'est madame d'Orléans qui, dans l'intérêt de cette maison bâtarde qu'elle préférait à la sienne, se contraignit jusqu'à sourire et s'abaissa jusqu'à

prier. Je n'eus pas de peine à être inflexible, tout en faisant tous mes efforts pour n'être pas blessante ; c'est ainsi que j'écartai successivement, sans grand mérite, tous les prétendants qu'on voulut m'offrir. M. le Régent m'en cherchait dans toutes les cours de l'Europe. Il eût envoyé mon portrait au Maroc, s'il y eût eu en ce moment un jeune sultan capable d'imiter le cheik Ismaël, et de donner un pendant au triomphe de la princesse de Conti.

Enfin, le terme approchant, mon père renonça à m'inquiéter et à m'éprouver plus longtemps ; il s'avoua vaincu, et, déguisant son dépit sous une formule plaisante, selon son habitude :

—Soyez donc l'épouse de Jésus-Christ, ma fille, me dit-il, quoiqu'à vrai dire je n'aie pas l'espoir d'être très-bien avec mon gendre.

J'ai répété ce mot, parce que, dans sa pensée, il était exempt de blasphème, et parce qu'il peint l'homme et le temps.

X

Le 16 mai 1717, expirait le mois d'épreuve que, d'accord avec mon père, je m'étais imposé. Dès le jour même, je faisais, avec ma fidèle Clonard, mes préparatifs de départ; et, dès le lendemain matin, au lever de l'aurore, je quittais le Palais-Royal dans une chaise fermée, sans autre escorte que celle de quelques valets préposés aux bagages, la seule que j'eusse voulu accepter. Quand je me retournai une dernière fois du côté des fenêtres du palais paternel, une seule figure, collée aux carreaux, me souriait tristement, et une seule main agitait en signe d'adieu le mouchoir mouillé de larmes: c'était Madame. Je me sentais le cœur serré par une sorte de douloureuse surprise; mais, sauf la légitime émotion

qui succède toujours à la rupture d'une habitude, même quand on y renonce sans regrets, je n'éprouvai aucune de ces défaillances qui accompagnent les grandes séparations. Comment celle-là m'eût-elle coûté? elle comblait le dernier vœu auquel je fusse attachée; elle réalisait le seul désir qui animât ma vie. Je quittais Paris, cette nouvelle Babylone, et le Palais-Royal, théâtre d'ambition et de débauche, dont les musiques et les flambeaux semblaient un perpétuel défi à la pudeur publique, et où la famille elle-même n'avait pas un abri qui ne fût violé par le scandale. Était-ce là la patrie? était-ce là le foyer? Et cette patrie, ce foyer, n'étaient-ils pas plutôt au pur et tranquille sanctuaire de Chelles où j'allais, au pied de la statue des patrons tutélaires, ou sous ces frais ombrages qui avaient abrité les jeux de mon enfance? Bien loin donc d'être affligée comme celui qui part et qui laisse derrière lui le toit natal et les cœurs qui l'aiment, je me sentais presque joyeuse d'aller retrouver, fidèles au rendez-vous de Dieu, et sous un voile toujours intact, ces pieuses compagnes qui, après avoir été pensionnaires comme moi, devenaient religieuses comme leur maîtresse : colombes im-

maculées qui n'avaient jamais quitté le colombier. Je revenais, déjà lasse de mon voyage à travers les stérilités du monde, leur demander le secret de leur repos et partager avec elles la paix qui ne leur avait jamais manqué. Je me représentais leur joie au retour de l'enfant prodigue, et les pieuses larmes et les embrassements de toute cette troupe de vierges sages, quand la vierge folle viendrait s'agenouiller sur leur porte et demander à s'asseoir au milieu d'elles. Et, savourant d'avance les douces émotions de cette bienvenue, je gourmandais, dans mon impatience, la lenteur des chevaux et l'indolence des postillons.

Bientôt je saluai de loin les deux clochers de Chelles, la flèche pointue de l'église capitulaire, ses petits bois encore dégarnis de feuilles, faibles débris de ces sombres forêts où se donnaient rendez-vous les royaux chasseurs de la première race, son échiquier déjà verdoyant de prairies et de champs de blés séparés par des haies de sureaux et d'agaves, ses coteaux tapissés de vignes, et sa montagne blanche, le Montchalat, au pied de laquelle la Marne déroule son ruban d'azur.

Je ne pus retenir une sorte de cri de joie en m'inclinant devant cette antique croix aux

guirlandes fanées, dédiée à sainte Bauteur, comme on dit dans le pays, et où les vieilles du bourg viennent s'asseoir au soleil et garder les petits enfants. Tout me semblait beau, tout me souriait dans ce cher paysage, jusqu'à cette gigantesque échelle de bois vermoulu, qui servait autrefois aux supplices féodaux, dont la maigre et morne silhouette s'est plus d'une fois dressée dans mes rêves, et autour de laquelle les moineaux joyeux pépiaient, héritiers des sombres vautours, gazouillaient à l'envi, et se poursuivaient à tire-d'aile.

Enfin, le cœur battant, j'arrivai devant le grand portail, tandis qu'un valet, sautant de derrière le carrosse, gravissait le perron et soulevait le lourd marteau rouillé. Le guichet s'ouvrit doucement, une pieuse figure apparut blanche sous son voile noir, et un murmure joyeux sembla répondre de l'intérieur au nom qu'elle prononça.

Pendant ce temps, soutenue par mademoiselle Clonard, j'étais descendue de ma chaise, j'avais, avec un élan enfantin, franchi les marches, et je tombais aux pieds de l'abbesse, madame de Villars, qui, sur la porte ouverte, me tendait les bras, confuse, dans

sa roideur, de cette marque imprévue d'humilité et de soumission. Derrière elle, madame de Fretteville me souriait à travers ses larmes, et la vieille sœur tourière, geôlière aux cheveux blancs, la moins tendre du couvent, essuyait du revers de son tablier le verre obscurci de ses besicles. Au moment où je pénétrai sous le sombre porche débouchant sur la cour d'entrée, plantée d'arbres séculaires, les cloches se mirent à tinter, et bientôt ébranlèrent les voûtes d'appels retentissants. C'était fête au couvent et fête au bourg, fête fériée et carillonnée, fête de la translation du corps de sainte Bathilde, fondatrice du monastère, et je voyais déjà les religieuses deux à deux se diriger lentement vers l'église.

Malgré les instances de l'abbesse pour me faire prendre un peu de repos dans les appartements, et l'offre qu'elle me fit de retarder l'office de quelques moments, je voulus aller apporter immédiatement à Dieu le tribut de mes actions de grâces, et, par les couloirs qui conduisaient aux loges grillées où s'asseyaient, aux jours de cérémonie, l'abbesse et ses hôtes, je m'acheminai ou plutôt je m'élançai vers le sanctuaire, poursuivie par

le sourd bourdonnement des cloches, que traversait parfois, comme un feu d'artifice éclatant sous un ciel noir, le carillon et sa fusée de notes aiguës. Cet appel grave et lent, pareil à la voix lointaine d'un ami, me remplissait le cœur d'une sorte de solennelle tristesse qu'interrompait soudain, à la reprise du cliquetis argentin, une volée de pensées joyeuses, gazouillant comme des oiseaux. Mon visage reflétait fidèlement ces alternatives de mélancolie et d'allégresse, et ma pâleur, à ce que m'a dit plus tard madame de Fretteville, avait de subits éclats rosés.

A peine agenouillée, je me penchai sur le velours noir du prie-Dieu, et j'appuyai contre le grillage de fer mon front ardent; je respirais, comme une bouffée de vent dans l'orage, cette atmosphère fraîche et sereine de l'église, je savourais, avec l'impression de la plus délicieuse surprise, ce spectacle dont le charme, aux derniers temps de mon séjour à Chelles, ne me pénétrait plus, et ces harmonies qui me laissaient indifférente. Les cierges étincelaient dans les chandeliers d'argent, une douce odeur d'encens parfumait l'air autour de moi, et aux accords intermittents de l'orgue qui préludait se

mêlait le doux murmure des psalmodies.

Et me penchant sur la balustrade, je me mis, avec une sorte d'ivresse, à me plonger dans les anciennes impressions et les anciennes habitudes. Je fis d'abord d'un œil attendri la revue générale de ma vieille église. Je goûtais une sorte de joie douce et profonde à rebrousser chemin de dix années, et à redevenir enfant et chrétienne. Je joignais les mains comme autrefois. Je cherchais à côté de moi mes anciennes compagnes de jeu et voisines de prière; j'allais de l'autel, où pour la première fois j'avais attendu dans mon cœur encore virginal, anéantie dans l'extase, la visite du Dieu sans tache venant à moi sous la forme d'une hostie, symbole de son sacrifice et de ma rédemption, j'allais, dis-je, de cet autel, but de tant d'élans d'amour et de foi, témoin de tant de silencieuses larmes, au bénitier dressant devant la porte discrète sa large coupe de basalte remplie d'eau sacrée, et où tant de fois j'avais dévotement trempé mon doigt. Chaque tableau, chaque statue m'envoyait son souvenir, et il me semblait voir sortir du clair-obscur de chaque chapelle comme une ombre ailée, familière et fraternelle, qui se penchait vers

moi et me saluait doucement à l'oreille. Je reconnaissais successivement, avec les délicieux tressaillements de l'exilé qui reprend possession de sa demeure, ma nef gothique dont la croix s'arrondissait du côté de l'orient et les croisées à pignons qui la ferment obliquement. Mes yeux s'épanouissaient aux reflets pourprés de ces beaux vitraux rouge foncé, qu'on eût dit teints dans le sang du Christ, comme ceux de Saint-Denis. Je revoyais la chapelle de Saint-Éloi, le caveau de Clotaire III, fils de sainte Bathilde, le tombeau de Mathilde de Nanteuil, abbesse en 1270, le croisillon dont le tableau de verre représentait le martyre de saint Vincent, le sanctuaire aux splendides incrustations de marbre, l'autel aux ornements de cuivre doré, le tabernacle d'argent massif. Je saluais pieusement tour à tour cette famille des saints patrons, statues domestiques vouées à la garde et à l'honneur du chœur; les châsses précieuses de sainte Bathilde et de sainte Bertilde, de sainte Radegonde, de saint Genest et de saint Georges. Je me souvenais d'une des plus touchantes légendes du couvent, de ces six religieuses de Chelles guéries, le 13 juillet 1631, par le contact du miracu-

leux reliquaire de sainte Bathilde, de convulsions qui faisaient le désespoir et la terreur de leurs compagnes.

C'est quelque temps auparavant, en 1614, que les bénédictines de Chelles avaient quitté l'habit blanc, selon la règle de saint Césaire et de saint Colomban, pour revêtir le noir costume obtenu par leur austérité de Henry de Gondi, archevêque de Paris.

Et peu à peu, m'élevant à des considérations et à des souvenirs plus désintéressés, je méditais cette histoire de Chelles et les liens mystérieux, les analogies frappantes qu'elle avait avec ma propre histoire. Je pensai à la fondatrice du monastère, à sainte Bathilde, qui vint s'y retirer pendant sa viduité ; à sainte Bertilde, la première abbesse, qui, pliant l'orgueil du sang à toutes les humilités du cloître, s'y montra plus modeste et plus attachée à ses devoirs que la plus simple religieuse. Je pensai à cette Radegonde, jeune vierge, qui n'avait jamais quitté l'abbaye, et qui y expira à quatorze ans, véritable ange terrestre ensevelie dans sa robe d'innocence : fleur humaine de beauté et de pureté, éternel honneur et éternelle grâce du cloître, que le 5 août de chaque année la communauté

entière invoque en chantant la préface : *Puerilis et Virginis*. Je pensai à Gomiheilde, première femme de Charles-Martel, qui finit ses jours à Chelles; à Gisèle, sœur de Charlemagne, qui y mourut abbesse en 810; à Hermentrude, épouse de Charles le Chauve, qualifiée abbesse de Chelles; à Rosilde, sa fille, et à ce bon roi Robert, grand faiseur de cantiques, qui y avait chanté plus d'une fois au lutrin son hymne favorite : *Constantia martyrum*.

Je ne pouvais faire un pas dans cette antique basilique sans y rencontrer quelques-unes de ces ombres royales, dont elle fut comme le rendez-vous à travers les siècles. Partout je me heurtais à ces grands noms et à ces grands exemples, honneur éternel de ces familles souveraines qui toutes avaient au ciel comme députée une sainte de leur nom et de leur sang. Seule, la maison de France n'y était représentée que par saint Louis, attendant encore sa compagne de paradis.

Toutes ces réflexions encouragèrent ma résolution et exaltèrent ma vocation. Je brûlai d'être cette pieuse sinon cette sainte intermédiaire auprès de Dieu d'une famille mau-

dite, je brûlai d'effacer de mes larmes l'arrêt de la divine réprobation que je sentais peser sur elle, et, dans l'élan d'une prière ardente et sincère, je mis le pied à cette symbolique échelle qu'on voit dans les armoiries de Chelles, qui monte de la terre au ciel, et au haut de laquelle s'épanouissent deux fleurs de lis.

Et quand, au milieu de l'office, je vis, pour obéir à une coutume ancienne, le seigneur de Montfermeil, recouvert d'une chape d'or, le cierge à la main, venir, suivi de chantres et d'écuyers, et des Pères bénédictins de Chelles, mettre genou en terre devant la tribune abbatiale et faire hommage à sa suzeraine, je fus transportée d'une sorte d'ivresse de pieux orgueil et de noble joie, et je me sentis devenir pour jamais religieuse de Chelles.

XI

Dès le lendemain, l'abbesse, dans les appartements de laquelle j'avais accepté une passagère hospitalité, vint me demander mes intentions et me présenter le R. P. Ledoux, prieur des bénédictins de Chelles; je demandai à me retirer dans ma cellule, et j'y fus suivie par ce vénérable religieux, avec lequel j'eus un long entretien, à la suite duquel je lui donnai ma confiance et le choisis pour directeur. J'avais eu, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, le père de Trévoux, jésuite; mais ainsi que je l'ai dit, j'avais répugné à le consulter sur ma vocation, le trouvant trop disposé à seconder sur ce point l'opposition de ma famille, soit méfiance de la solidité d'une résolution si imprévue, soit complai-

sance pour les vues trop mondaines d'un père prévenu.

Ma cellule ne différait en rien des soixante-sept autres qui sont à Chelles. Elle n'avait d'autre agrément que sa situation sur les jardins. Ma bonne Clonard, devenue sœur laie, venait m'y voir et m'y servir. On l'avait désiré ainsi, afin que la transition fût ménagée et que je ne tombasse point tout d'un coup du monde dans la solitude.

Après avoir rempli mes premiers devoirs et choisi le jour de ma prise d'habit, je fis écrire quelques lignes par mademoiselle Clonard à M. de Saint-Maixent, afin de l'informer du commencement de mise à exécution de mon dessein de retraite et de l'espoir que j'avais qu'il l'approuverait. Mes sentiments pour lui étaient si purs que, volontiers, je n'en eusse fait un mystère à personne. Notre amour était de ceux qui peuvent prendre Dieu pour confident et pour tiers. C'était un mutuel encouragement au bien, une prière à deux. Je ne me sentis néanmoins pas assez détachée pour me hasarder aux dangers d'une correspondance. J'étais assez forte pour souffrir, non pour braver. Je ne voulus donc point écrire moi-même. M. de Saint-Maixent

s'associa à ces scrupules par un sacrifice qui les dépassait. Il ne répondit point, se croyant tenu au silence dans une circonstance où je m'imposais tant de réserve. Il m'aimait assez pour ne point se plaindre d'une infidélité qui avait Dieu pour objet. C'est pour rester sienne et pure que je m'étais réfugiée dans le cloître, et c'est pour le rencontrer sûrement au rendez-vous du ciel que j'avais renoncé à tous les autres.

Le 30 juillet 1717, je pris l'habit. Tout le monde pleurait à la pensée de cette jeunesse à jamais vouée au deuil et de ce rang perdu dans l'humilité. Moi seule, je ne pleurai pas, et il me sembla qu'avec Dieu pour témoin et son prêtre pour ministre, je célébrais ces pures fiançailles, ces noces austères d'un amour sanctifié par le sacrifice, et qui aspirait aux éternelles béatitudes, trouvant le bonheur humain trop étroit pour lui.

Les efforts de M. le Régent, mon père, pour m'arracher à une vocation qui lui semblait ou prématurée, ou désespérée, et dont il se faisait reproche, ne s'arrêtèrent point devant les grilles du cloître. Après quelques mois, durant lesquels il voulut me laisser boire au calice, espérant que le miel s'en aigrirait bien

vite, il renouvela directement, ou par intermédiaires respectables, ses tentatives pour me faire revenir d'une résolution qui, disait-il, le calomniait. On me représenta de quels inutiles regrets trop de précipitation est suivie, dans ces vœux où l'on engage à la fois sa liberté et sa conscience, et où l'orgueil même est, pour la nature révoltée, une chaîne de plus. On me représenta de quelles pointes subtiles et aiguës est intérieurement hérissé ce voile de la réclusion volontaire que les jeunes filles semblent porter si légèrement. On alla jusqu'à me dire que madame la duchesse d'Orléans elle-même me regrettait et réclamait l'ingrate transfuge. Je ne me laissai ni ébranler, ni offenser par ces remontrances qui tenaient à la fois du conseil et du reproche, et je persistai dans mon dessein sans paraître m'y opiniâtrer. Cette patience et cette tranquillité convainquirent mon père mieux que des protestations et des colères, qui trahissent plus l'effort qu'on fait pour s'affermir que l'indignation de la vocation contrariée.

Et lorsque, en juillet 1718, M. le Régent vint à Chelles, accompagné de monseigneur le cardinal de Noailles, pour tenter, sous les

auspices mêmes du prélat qui devait le bénir, de me faire différer mon serment, je compris que c'était là le dernier effort du monde et, aux larmes mêmes que me coûta ma victoire, je sentis que j'avais vaincu. Mais je suppliai qu'on m'épargnât désormais ces émotions, inutiles comme épreuves, et dangereuses comme conséquences. Il ne faut jamais tenter le cœur, dont toute erreur est une faute, et corrompre une résolution par la pitié. Hors d'une certaine mesure, je m'en suis convaincue, les sentiments les plus honnêtes peuvent gâter le devoir.

Après avoir obtenu, au milieu des larmes de l'adieu, le consentement de M. le Régent, je résolus d'écrire une dernière fois à M. de Saint-Maixent pour lui demander le sien. Car je sentais que je dépendais de lui par la confiance et par la reconnaissance. N'est-ce pas lui qui m'avait donné le rare et courageux exemple d'une vertu qui lui coûtait le bonheur? et pouvais-je délier sans lui sur la terre des liens que je voulais renouer au ciel?

« Monsieur, lui écrivais-je, voici les der-
« niers mots que vous recevrez de moi. Je n'ai
« pas cru que les devoirs de la vie nouvelle
« que je vais embrasser, m'interdissent jus-

« qu'au droit de vous dire adieu. Les obstacles « qui nous ont séparés dureront, selon toute « apparence, autant que nous, et il n'est pas « probable que le monde embrasse une nou- « velle sagesse. Je n'ai pas cru pouvoir faire « un meilleur usage de la liberté que votre « générosité me laissait, qu'en la consacrant « à prier pour notre salut. J'ose donc espérer « que vous croirez à la sincérité d'une réso- « lution assez forte pour paraître vous sacri- « fier, et que vous ne douterez pas d'une af- « fection qui prend Dieu pour témoin. Lui « seul peut remplir le vide que votre absence « laisse en mon âme, et l'espérance du ciel « peut seule me consoler de l'attente de cette « terre. Vivez donc, priez, espérez, et si un « trop long délai ne vous décourage pas, ac- « ceptez le rendez-vous que je vous donne en « N.-S. J.-C. »

Quelques jours après, ma fidèle Clonard me remettait un court billet, où il me sembla remarquer des traces de larmes. Il ne contenait que ces mots :

« J'admire votre courage autant que je « m'en afflige. Votre résolution me flatte et « me tue. Je ne puis l'approuver sans larmes. « Ce n'est que pour vous que j'ai pu craindre

« un serment éternel. J'ai fait mes vœux le « premier dès que je vous ai vue. Vous seule « pouvez inspirer un amour qui soit une « vertu. Adieu. J'accepte votre rendez-vous « et, je le sens à ma douleur, Dieu me fera la « grâce de vous y précéder. »

Le 25 août 1718, je fis profession entre les mains de Mgr le cardinal-archevêque de Paris. Ce vénérable prélat, digne des anciens jours, et un de ceux dont la sainteté a demandé et obtenu grâce pour tant d'indignes pasteurs, prononça un discours plein d'une tendre éloquence. On ne pouvait douter d'une vertu dont il donnait l'exemple, ni de cette grâce qu'il promettait à la foi et au repentir, et qui semblait rayonner sur son candide visage. Il parla de la vie religieuse, des perfections qu'elle comporte et de la joie qu'elle donne à ceux qui savent la mériter. Et il me semblait, en l'écoutant, commencer à jouir de cette paix tant souhaitée que donne seule l'abnégation, et dont il sentait si vivement l'espérance qu'il en communiquait la réalité.

Je prononçai donc mes vœux avec la ferme intention de les tenir, de les honorer, et d'échapper par tous les moyens, même celui (pardonnez-moi, mon Dieu !) de la mort volon-

taire, à la honte d'une désertion, si je me sentais assez lâche pour succomber aux tentations de cet ennui désespéré, dont, au dire des plus vieilles et plus fermes religieuses, Satan se sert pour éprouver et décourager quelquefois les vocations les plus intrépides.

Pour moi, ce n'est point au début que je devais ressentir les atteintes de ce mal subit, inexorable, de l'inutile regret des choses de la terre, qui ne se guérit que par cet autre mal, doux celui-là et salutaire, qu'on appelle le mal du ciel. Ce n'est point aux premières heures de méditation et de prière que je sentis soudain la source intérieure s'arrêter, tarie par les sécheresses de l'orgueil. C'est au milieu de ma carrière seulement, après avoir épuisé les douceurs du calice, que j'en devais trouver l'amertume. Et c'est après m'être abondamment désaltérée dans le courant de votre grâce, que je devais traverser, comme un désert, l'aridité d'un long découragement.

Mais à ce premier moment, je savourais à longs traits les ineffables délices de la mortification, et j'arrosais de larmes de joie le premier épanouissement, si doux à l'âme, de cette fleur, bientôt flétrie par ma faute, de la perfection monastique.

M. le Régent, mon père, n'avait point voulu, de peur d'un attendrissement qu'il regardait comme une faiblesse, surtout en public, assister à ma profession, non plus que Madame, effrayée de l'impression fâcheuse que pourrait produire sur mon attitude au sacrifice l'éclat bruyant de sa douleur. Il dédommagea, par l'envoi d'une dot de 100,000 livres, le monastère de cette absence.

Pour moi, je reçus dans une magnifique bourse à ses armes une somme de 30,000 livres, destinée à mes libéralités ou à mes aumônes, et le brevet d'une pension de 10,000 livres. C'était certes plus qu'il n'en fallait pour soutenir ce que, en dépit du cloître et de son égalité, j'étais obligée de conserver de mon rang.

Je passai les premiers temps en longues méditations, en prières, en promenades, en réception de visites, en longs entretiens avec le R. P. Ledoux, qui cultivait avec une sollicitude étonnée cette aptitude et cette curiosité, que, de tout temps, j'avais manifestée pour les problèmes théologiques. Je l'embarrassais par mes questions, et il me surprenait quelquefois par ses réponses. C'était, au demeurant, un prêtre d'une science vaste dans

un esprit plus étroit, et qui, avec les vertus de son état, manquait peut-être de ce caractère qui donne autant d'autorité à la vertu que l'exemple.

Je consacrais aussi une partie de mon temps aux humbles et pratiques devoirs de la fonction que, dans le monastère, j'avais acceptée en prenant mon nom de religion. J'avais choisi le nom le plus sympathique et le plus conforme à ma situation, parmi les noms de ce calendrier angélique, qui formaient depuis huit cents ans le lien du monastère et du ciel. Je m'appelai sœur Bathilde. Je demandai une fonction, craignant avec raison les tentations perfides du loisir et l'énervement de la rêverie solitaire. On me donna celles qui s'accordaient le plus avec mes goûts. Je fus faite sacristine, et chargée, en cette qualité, de la garde et de la toilette de l'autel, de l'entretien des lampes sacrées, de l'éclat des vases et des calices, symbole de cette pudeur monastique qui n'admet pas de tache. Je passais mes journées, dans l'intervalle des offices et des promenades dans les jardins, à justifier la confiance de la maison et l'humble orgueil des religieuses. Le printemps approchait, avec sa corbeille pleine de fleurs; j'y puisais sans re-

lâche, sans cesse courbée sur les grands et petits autels, arrosant, émondant et renouvelant ces petits jardins suspendus sur les degrés du tabernacle, et enroulant autour des cierges leurs guirlandes de corolles odorantes. Je sentis se faire en moi peu à peu cette paix profonde qui naît de l'ordre, de la patience et du travail; les disciplines monastiques me trouvèrent non-seulement soumise, mais empressée, et dépensant encore; en fréquentes et vives élévations vers Dieu, le superflu de ces forces mystiques que la règle n'épuisait point.

Si le bonheur existe ici-bas, et si les promesses de ce beau mot sont autre chose que des espérances, je fus heureuse dans cette vie égale, paisible, unie, m'emportant doucement, pareille à une rivière sans courant et comme sans flots, qui glisserait sous un ciel silencieux, entre des rives sans accidents, vers un horizon sans éclat.

Les choses allèrent pendant quelque temps ainsi, paisibles et silencieuses, et les jours se succédaient sans monotonie, grâce à l'activité qui me rendait chaque jour les mêmes devoirs nouveaux, et grâce à l'humilité qui me les rendait doux, lorsque éclata un orage subit

qui troubla profondément la paix de mon âme et la régularité de ma vie, et entraîna des accidents dont ma vocation faillit être victime.

Le défaut en ce monde qui fait le plus de dupes, parce qu'il touche à une qualité, et cela jusqu'au point de lui ressembler souvent, c'est l'orgueil. Cet orgueil, puisé dans le sang d'une mère hautaine, et que le rang m'eût, d'ailleurs, facilement inspiré, si je ne l'eusse déjà eu dans le caractère, m'avait suivie au cloître, avait à mon insu survécu à mes vœux, et, comme un feu mal éteint, se réveilla soudain en pleine humilité. C'est par lui que Satan commença l'assaut de mon âme, et c'est par lui, comme par une porte mal gardée, que cet ennemi subtil de mon salut a pénétré plus d'une fois dans la place. C'est à ces trop nombreuses défaites que j'ai reconnu la vanité de ces sentiments tutélaires auxquels nous confions notre défense et sur la foi desquels nous nous endormons naïvement. Je n'aurais jamais pensé que la tentation dût faire brèche à l'endroit de mon cœur que je pensais le plus inaccessible et que, par l'orgueil même de mon sacrifice, qui semblait devoir me garantir de toute faiblesse, je pusse être

conduite à le regretter. Ah ! il est bien difficile de demeurer dans la vie religieuse, constamment digne de l'œil de Dieu auquel on s'est consacrée ! Mais combien ne faut-il pas trembler, lorsqu'on a le malheur d'être née princesse, de n'avoir pu l'oublier, et d'offrir ainsi au démon la tentation d'une proie plus belle ou du moins plus importante que les autres !

Je ne tardai pas à sentir à je ne sais quelles brûlantes inquiétudes, à je ne sais quels troubles involontaires, que j'étais devenue l'objet de l'attention du maudit, de sa prédilection fatale, et que l'attaque allait être longue et la défense difficile. Chaque fois qu'il me venait une pensée de dégoût ou de regret et que je sentais se révolter l'ancienne fierté contre une condition si différente de celle à laquelle j'étais destinée, je m'attachais avec une sorte d'acharnement à l'abnégation monastique et je me cramponnais à la croix. Et peu à peu cependant, comme la mer qui vient, je sentais en moi le sourd murmure de l'amertume soulevée. Madame de Villars, notre très-digne abbesse, n'avait pas plus oublié peut-être de qui elle était la sœur que moi de qui je suis la fille. Mais elle était abbesse

et pouvait s'en souvenir, tandis que moi, simple religieuse, j'aurais dû l'oublier. Inflexiblement attachée à la règle, jalouse de son autorité, la voyant compromise jusque dans le plus simple et le plus involontaire manquement, et menacée par le moindre partage, je ne tardai point à m'apercevoir, à l'aigreur mal contenue de quelques observations et au dépit qui s'exhalait même de son silence, que ma présence la gênait, et que ma soumission lui était importune, comme toute affectation, quand on la suppose. Je faisais, malgré moi, ombre sur le soleil de domination et d'indépendance dont elle avait jusque-là gardé l'entière chaleur et l'éclat complet. J'avais beau m'effacer systématiquement, elle me sentait présente par mon absence même, qu'elle ne pouvait pas se dissimuler.

Une telle situation eut été rapidement insupportable, si je n'eusse appelé au secours de ma patience la gaieté naturelle de ma jeunesse; je m'efforçai donc de rire de ce dont je ne voulais point pleurer. Peut-être ces innocentes plaisanteries furent-elles envenimées, et le trait, changeant de main, alla-t-il bien au delà de mon but, et, au lieu de glisser sur la rugueuse écorce de madame de Villars,

pénétra-t-il plus profondément que je ne l'eusse désiré dans cet amour-propre qui ronge encore, même au couvent, la part de l'amour de Dieu. Quoi qu'il en soit, je dois m'accuser de ces légères représailles, qui ne dégénérèrent que malgré moi en une sorte de rébellion. On n'est plus maître de sa parole dans la bouche des autres. Une malice devient facilement une médisance, une critique, une satire, et une plainte, une injure. Plus d'une de mes compagnes trouva bon, d'ailleurs, de joindre ses ressentiments aux miens et de les venger ensemble, en se cachant derrière moi. Le couvent, comme le monde, a ses perfidies. Il a aussi ses ambitions, et l'ennui d'une longue et dure domination faisait désirer un gouvernement plus doux, tel qu'on prévoyait que serait le mien. Ajoutez à ces alliées intéressées, les jeunes têtes encore mutines sous la guimpe, et ardentes sous cette neige du linon, et vous comprendrez facilement que je me trouvai bientôt, malgré moi, à la tête d'un parti qui s'était formé à mon insu, et me poussait doucement en avant.

Bientôt le couvent, d'ordinaire si calme, fut en proie à ces tendres rancunes, à ces souriantes discordes et à ces débats aigres-doux

qui caractérisent les guerres monastiques. Madame de Villars essaya de couper court, avec une dignité frémissante, à l'orage qui se préparait; les actes d'autorité, en pareil cas, ne servent qu'à préparer les actes de rébellion. Les vieilles religieuses lui prêtèrent en vain l'appui de leurs remontrances, et demeurèrent en vain fidèles par habitude; les jeunes excitèrent la lutte, mues par le double intérêt qui préside à toutes les coalitions : d'abord, l'espoir de la récompense, puis la crainte du châtiment.

Je ne tardai pas à voir que la conciliation était impossible. Sans rien compromettre de l'obéissance extérieure, je roidis mon attitude. Une résistance de ce genre ressemble fort à une attaque. Madame de Villars enleva au père Ledoux ses bonnes grâces, pour les confier à un autre père, avec le soin de sa conscience. Elle voulut recevoir des visites pour multiplier les marques et les signes de cette autorité qui lui échappait, et jouir comme d'un triomphe des honneurs du chœur, de la crosse et de l'encensoir. Ces cérémonies finirent par me devenir insupportables. Il m'en coûta d'aller, à mon rang, baiser cette main qui tremblait de ne pouvoir

frapper. J'écrivis à M. le Régent. Monseigneur le cardinal de Noailles arriva. Le bruit de la querelle s'était répandu dans Paris et était déjà exploité par les nouvellistes. On parlait d'un nouveau Port-Royal. Le cardinal eut avec le père Ledoux et l'abbesse une longue conversation. Il me vit aussi, sans rien me confier des conseils donnés et des résultats obtenus. Il se borna à m'exhorter à la patience et à la soumission.

Le 12 avril 1719, M. le Régent vint dîner avec moi à Chelles, et à la fin du repas il me plaisanta agréablement sur l'ambition dont le cloître lui-même ne défend pas, sur les ennuis du sceptre, etc. Pour la première fois, je sentis que mon père avait raison; cette bienveillante ironie me fit mal. J'aurais voulu pouvoir me rejeter de toute la force de mon repentir dans l'humilité la plus expiatoire. Je cherchai dans ma mémoire un monastère assez lointain et assez sourd pour qu'on y pût oublier et n'être point entendue. Je n'en trouvai pas. C'était une époque terrible. L'ingénuité des anciennes mœurs n'était plus, et, si on avait encore en quelques lieux les vertus monastiques, on n'en avait nulle part la naïveté. Les monastères de mon ordre étaient

encore plus mondains que Chelles, dont la contagion les avait gagnés, et l'on y outrait naturellement le nouveau bon ton du cloître. Où se réfugier? à Jouarres, à Hyères, j'aurais retrouvé des abbesses et des compagnes prêtes à me faire ressouvenir que j'étais princesse, si j'eusse pu l'oublier. Madame avait de si singulières histoires sur Maubuisson et sur l'abbesse, sa parente, que je tremblai d'y perdre le peu que j'avais pu faire de mon salut. Aux Carmélites, on faisait des nœuds et des festons, et madame de Berry ne s'y trouvait pas trop mal. Que pouvais-je espérer de sanctuaires assez indulgents pour qu'une pénitente de caprice comme madame de Berry y fût à son aise? Je résolus donc de rester à Chelles, et d'effacer s'il se pouvait, par les mérites de mon gouvernement, les fautes de mon obéissance. J'avouai donc à M. le Régent, de bonne grâce, que je désirais être abbesse, sans nuire pour cela aux intérêts de madame de Villars, que je sentais le salut impossible dans la voie trop étroite où je m'étais engagée, que j'étouffais dans l'humilité et que j'avais besoin de respirer dans un rang plus élevé, et où je pusse donner de plus faciles exemples. C'est ainsi que l'orgueil trouve ré-

ponse à tout, et le moyen d'être fort jusque dans l'aveu d'une faiblesse ! M. le Régent ne put s'empêcher de sourire de ce sophisme, et je ne pus m'empêcher d'en rougir.

Dans les premiers jours de mai, madame de Villars, après avoir rendu ses comptes, résigna son abbaye et prit congé de ses religieuses, avec une émotion et une modération qui nous furent un cruel reproche. Ces adieux si dignes ressemblèrent, pour beaucoup d'entre nous, à un châtiment. Nous ne goutâmes bien, ni les unes ni les autres, une délivrance payée d'un remords. La sincère douleur des plus vieilles religieuses, leurs larmes silencieuses, lorsque madame de Villars passa devant elles, me remplirent d'un trouble indéfinissable. Je sentis qu'elles perdaient plus qu'elles ne gagnaient en moi. Le départ de madame de Villars ressemblait à l'exil de la règle, et mon avénement, à la suite d'un conflit dont j'eus l'avantage sans en avoir l'honneur, semblait promettre la plus dangereuse des libertés. Cette pensée empoisonna la joie que nous attendions du succès. Nous avions l'air d'être les vaincues. Et quand ce fut à mon tour de recevoir les adieux de celle que je remplaçais, je baissai les yeux malgré moi devant une

vertu supérieure à la défaite, tandis que je me sentais inférieure à la victoire.

Je résolus d'aller, dans une retraite expiatoire, me préparer à mes nouvelles et difficiles fonctions. Je me repentais déjà de les avoir acceptées : loin d'avoir allégé le fardeau de ma conscience, je l'avais témérairement augmenté. J'allais avoir charge d'âmes. Je devais faire à la fois mon salut et celui de mes religieuses. Je ne pouvais plus me sanctifier ou me damner toute seule. J'entraînais mon couvent tout entier en enfer ou au ciel. Cette idée me donnait des sueurs froides, et je tremblais de tous mes membres en présence de l'immensité de mes devoirs et de mes dangers. Pendant que madame de Villars, le front serein et la conscience tranquille, prenait le chemin de l'abbaye de Bellechasse, au faubourg Saint-Germain, derrière l'hôtel du maréchal, son frère, et allait attendre dans une obscurité sans regrets, le moment de reprendre une autorité sans remords, et d'édifier une autre communauté par l'exemple du mérite uni au rang, je roulais, triste et inquiète, vers l'abbaye du Val-de-Grâce, pour y attendre ces bulles qui pouvaient être un jour devant Dieu l'arrêt de ma condamnation.

XII

Le 16 juin 1719, un courrier arriva de Rome, porteur des bulles d'institution canonique. Un grand repas, donné à Saint-Cloud, par M. le Régent, solennisa cette bienvenue. J'y parus, non sans quelque embarras, et y reçus les compliments de cette cour qui en avait pour toutes les fautes heureuses. Je me fusse sentie plus fière, si je les eusse moins mérités.

Le 14 septembre 1719 eut lieu mon installation solennelle à Chelles, en qualité d'abbesse.

Dès dix heures et demie, je vis arriver, déjà émues au bruit des cloches sonnant à toute volée, l'excellente Madame avec la duchesse de Brancas, madame de Chasteau-

tier et madame de Rathamhausen ; j'allai à son devant avec M. le duc de Chartres, mon frère, qui l'avait précédée. Et les portes ne s'étaient pas refermées sur ses équipages, qu'elles se rouvrirent à grand fracas pour M. le Régent, accompagné de mademoiselle de Valois, dont le manteau de taffetas gris et la coiffure effilée, parsémée de perles et de diamants, attiraient tous les regards. Madame la duchesse d'Orléans, ma mère, s'était fait excuser sous prétexte d'une saignée. Je dirai, tout à l'heure, le vrai motif de son absence.

Bientôt l'église fut envahie par la cour, et trop étroite pour cette foule dorée. Les diamants scintillaient aux feux des lustres et des cierges, l'odeur de l'encens se mêlait à celle des fleurs, et, dans les intervalles de silence, on entendait bruire, comme les flots d'une mer de brocart et de soie, les robes et les habits brodés qui chatoyaient sous le reflet ardent des vitraux. L'air était doux et pur, de grandes brises faisaient onduler leurs fraîcheurs ailées sur cette brillante assistance, et balançaient, comme des blés, les plumes et les panaches. La musique du roi était dans les tribunes et les violons s'appelaient l'un l'autre en gémissements harmonieux. Ah ! ce

fut un beau jour, jour splendide, jour unique, où dégoûtée de tous les autres, je me surpris à croire encore au bonheur que donne la puissance. Qui n'eût à ma place partagé cette illusion? J'avais vingt et un ans, et cette fleur de beauté que donne la jeunesse s'épanouissait, comme une rose, sous mes voiles. J'étais à cette heure privilégiée où, jusque dans le cloître, on jouit malgré soi du printemps de l'âme et de la vie, où l'on sourit à la solitude, où la joie intérieure, comme un flambeau vivace, éclaire toutes nos pensées et toutes nos actions, où le sacrifice a ses plaisirs et l'humilité ses coquetteries, où le deuil volontaire est si léger qu'il ressemble encore à une parure. J'avais vingt et un ans, je me sentais envahie par une irrésistible allégresse, et mon cœur bondissait dans ma poitrine, et je murmurais avec ravissement ces paroles, salut confiant du prêtre marchant vers l'autel : « *Introïbo ad altare Dei, Dei qui lætificat juventutem meam* : j'irai vers l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » C'est dans cette sorte de douce ivresse que je m'acheminai vers mon prie-Dieu de velours violet, semé de fleurs de lis d'or, et placé au milieu du chœur des religieuses. Et tout mon visage exprimait,

sans doute, si bien malgré moi le débordement de cette joie enfantine du triomphe, que M. le Régent ne put s'empêcher de sourire lorsque je m'inclinai devant lui, en mettant dans cette révérence toute la dignité dont son fin regard me laissait susceptible.

On avait enlevé leurs voiles aux quatre statues de marbre blanc, images des quatre plus célèbres abbesses de Chelles, qui semblaient assister, immobiles témoins, à l'installation de celle qui leur succédait. Une d'entre elles me ressemblait, dit-on, comme une sœur aînée. Douze moines bénédictins, revêtus de chasubles rayonnantes, servaient la messe qui fut dite par Mgr le cardinal de Noailles. La magnificence naturelle de cette cérémonie, rehaussée de toutes les pompes des solennités mondaines, m'avait si profondément saisie que, lorsque, après *l'Épître*, le maître des cérémonies entra dans le chœur des religieuses et m'appela de sa voix grave, je ne l'entendis point, en proie à une sorte d'extase. Il dut s'approcher de moi et renouveler son appel; je me levai, comme réveillée en sursaut, et, suivie des abbesses du Val-de-Grâce et de Montmartre, qui m'assistaient, et des cinq ou six dignitaires du couvent, je

m'avançai lentement vers l'autel, je fis en passant une respectueuse révérence à Madame, qui pleurait accoudée sur son prie-Dieu, contre la balustrade, et je m'agenouillai, pâle et ferme, devant Mgr de Noailles, assis, dans une grande chaise à bras dorés, sur la plate-forme de l'autel. On apporta, en grande cérémonie, la confession de foi que je lus d'une voix distincte, et je reçus du prélat le livre contenant la règle du couvent. Je revins ensuite à ma place, avec le même cortége. Après le *Credo* et l'*Offertoire*, je dus la quitter encore, toujours accompagnée de mes assistantes. On apporta pour offrande deux grands cierges et deux pains, dont l'un était doré et l'autre argenté. Après que le cardinal eut communié, je m'agenouillai de nouveau devant lui et après m'avoir imposé les mains, il me donna la crosse, l'anneau et la croix, puis il me reconduisit lui-même à mon siége, non à mon prie-Dieu, mais à mon siége d'abbesse, qui était une espèce de trône, surmonté d'un dais de princesse du sang avec des fleurs de lis. A peine y fus-je placée, que les trompettes et les hautbois se firent entendre, mêlant de doux accords champêtres à l'éclat des fanfares. Le cardinal, suivi de son

cortége de prêtres, se plaça au côté gauche de l'autel, sa crosse dans la main, et l'on entonna le *Te Deum* avec accompagnement de cymbales, composé exprès pour la circonstance par le fameux La Lande, chef de la musique du roi. Aux derniers versets, la foule des religieuses, prosternées dans le chœur, se releva, et cette longue file de robes noires serpentant dans les bancs, vint enfin défiler devant moi. A chaque signal des cymbales, les deux religieuses de chaque rang s'inclinaient à la fois en signe de soumission. Bientôt l'air triomphal de la marche d'*Atys* résonna dans l'église, et chose étrange! et, qui montre combien est irrésistible la tyrannie de la mémoire, les beaux vers de cet air si connu me revinrent à la pensée, et je les répétais en moi-même, en les scandant machinalement sur le pas des religieuses qui s'avançaient lentement deux à deux, et faisaient leur révérence en mesure :

Que devant vous tout s'abaisse et tout tremble,
Vivez heureux, vos jours sont notre espoir.
Rien n'est si beau que d'admirer ensemble
Un grand mérite avec un grand pouvoir.
Que l'on bénisse
Le ciel propice
Qui dans vos mains
Met le sort des humains.

O vanité des joies et des ambitions humaines! La dernière religieuse de mon couvent n'était pas encore passée devant moi que je sentais se refroidir, à la pensée effrayante de mes devoirs, la fièvre d'orgueil dont m'avaient enflammée ces prémices de mes droits. Je pensais au compte terrible à rendre un jour de ces soixante-six brebis du Seigneur, que je devais conduire de ma crosse pastorale au bercail éternel. Je me considérais moi-même avec une sorte de méfiance et de découragement, et je supputais de combien de vertus cette grande tâche dépassait le niveau de mes forces. Et pour être convaincue et affligée de mon indignité, pour sortir de l'église aussi humble et aussi triste que j'y étais entrée joyeuse et superbe, je n'avais pas besoin de cette singulière leçon que me donna indirectement, au passage, un malicieux courtisan, qui ne se fût point consolé, s'il eût pu croire que je l'entendrais. J'ai entendu ainsi dans ma vie bien des choses, à l'insu de ceux qui les disaient, et j'ai pu faire mon profit de bien des critiques qui ne m'étaient point destinées. C'est à ce titre que je veux rappeler le mot qui échappa à ce frondeur indiscret, et qui, comme celui de l'es-

clave placé derrière le triomphateur romain, m'avertit plus malicieusement que charitablement de la vanité des grandeurs humaines et du danger auquel elles exposent celui qui les compromet, de perdre jusqu'au droit et au respect. Parmi les prélats assistants, il y en avait plusieurs, Seigneur, dont le titre était plus édifiant que le mérite, et que les intérêts du monde ont plus d'une fois disputés aux fonctions évangéliques. Le malin public de la cérémonie ne se fit point faute de le remarquer, et, au moment même où l'enthousiasme communicatif de ces rites splendides de l'intronisation semblait devoir le lui faire oublier, la majesté du culte effaçant jusqu'à l'indignité de ses ministres. Les tentures de la couronne, les pierreries au soleil du Saint-Sacrement, la musique, les parfums mêlés de l'ambre, de l'encens et des fleurs, et la troupe de prêtres et d'évêques qui avaient un rôle dans la solennelle représentation de l'autel, surprirent et éblouirent tellement une provinciale qui se trouvait aux premiers rangs qu'elle s'écria naïvement : « N'est-ce pas ici le paradis ? — Eh non ! madame, lui répondit quelqu'un ; il n'y a pas tant d'abbesses ni tant d'évêques. »

Je surpris, en regagnant le chœur des religieuses, cette singulière réplique ; une des abbesses qui m'accompagnaient rougit imperceptiblement. Pour moi, je ne sais trop pourquoi cette cruelle malice m'atteignit au cœur; elle fut l'épine secrète de mon triomphe, et cette légère piqûre suffit à en empoisonner la joie.

Nous sortîmes de l'église à midi et demi.

Bientôt chacun des nombreux et illustres hôtes de Chelles put réparer ses forces dans un magnifique festin, servi par les officiers de la bouche de M. le Régent et de Madame. A la première table, présidée par elle, s'assirent M. le duc d'Orléans, le duc de Chartres, la princesse Victoire de Soissons, mademoiselle d'Auvergne, fille du duc d'Albret, et les dames d'honneur de Madame. De mon côté, je présidais une autre table, dressée dans le grand réfectoire, où s'assirent autour de mademoiselle de Valois et de moi mes douze abbesses et mes soixante religieuses. Après le dîner, nous sortîmes pour promener dans les jardins. Une sorte d'ouragan de pas et de cris impatients salua notre sortie; c'était le bon peuple de Chelles qui, en vertu d'un droit immémorial, pillait le dessert et les

confitures et faisait bruyante liesse de ces succulents débris.

A cinq heures eut lieu le départ. Madame m'embrassa en pleurant, M. le Régent en souriant, M. le duc de Chartres en rêvant, mademoiselle de Valois sans penser à rien, et je me trouvai bientôt seule, dans ma cellule, en proie, pour la première fois, aux réflexions et aux soucis qu'entraîne le gouvernement, même de soixante religieuses.

XIII

Je fus distraite des soins de mon abbaye et de ma conscience, vers cette époque, par une série d'événements, dont les uns affectèrent assez mon esprit et les autres mon cœur, pour détourner mes yeux du salut et les fixer exclusivement sur des affections ou des intérêts terrestres.

On a vu que madame ma mère avait dédaigné d'assister à ma consécration, sous prétexte d'une indisposition subite et d'une saignée nécessaire. L'affront n'eût été qu'apparent, si elle se fût bornée à préférer ainsi sa santé à son devoir; mais pour accuser davantage son absence et pousser le châtiment de ce qu'elle appelait mon ingratitude jusqu'au point où il pouvait ressembler à une

vengeance, elle s'était promenée avec madame Sforce à Bagnolet. Je suis forcée, pour repousser jusqu'au soupçon de torts que je n'eus point en réalité, de dévoiler les vrais motifs de cette antipathie, qui dégénérait peu à peu en haine. L'indifférence de ma mère, bientôt aigrie jusqu'à l'hostilité, a été une des grandes douleurs de ma vie, et je puis devant vous, ô mon Dieu, tout en m'accusant de n'avoir point fait peut-être tout ce qu'il fallait pour améliorer ces dispositions, affirmer que c'est celle que j'ai le moins méritée. C'eût été un grand bonheur pour moi de trouver dans une mère la raison d'une conseillère et le cœur d'une amie ; mais la raison de ma mère et son cœur lui-même avaient été de bonne heure occupés et absorbés par un sentiment qui n'en admettait point d'autres : je veux parler de cette préférence égoïste et aveugle qui lui faisait vouer à la cause indigne des bâtards tout ce qui lui restait de dévouement et d'énergie, et qui la dominait assez pour étouffer, comme ronce stérile, tous ses devoirs et toutes ses affections légitimes. Ma mère eût fait volontiers de l'humiliation de ses enfants un pont à cette élévation usurpatrice, à cette ambition

sacrilége, qui tendaient jusqu'au trône, et dont les murmures de la France ne décourageaient point les efforts. Et cet orgueil de la naissance irrégulière qu'elle partageait avec eux, et qui semblait triompher de la tache originelle et de la souillure même d'un sang avili, puisait dans la contradiction des hommes ou dans celle des événements, une audace et des forces désespérées.

Jamais madame la duchesse d'Orléans ne fut plus vaine et plus fière et n'afficha davantage ce qui eût fait la modestie d'une autre, qu'au moment même où la déchéance des bâtards allait être solennellement proclamée, aux applaudissements vengeurs de la pudeur publique, où ils allaient être chassés comme intrus du sanctuaire de l'hérédité royale, et où la foudre d'une tardive réparation allait mettre en cendres leurs hautaines espérances et vouer à jamais au pamphlet ces prétentions téméraires qui osaient attenter à la fois à la morale et à l'histoire. Depuis le jour où elle s'était sentie menacée dans le sort de ses frères qu'elle idolâtrait, et où des craquements, avant-courriers de la chute prochaine, avaient effrayé et éloigné, sans l'étonner ni la décourager, les amis intéressés

réfugiés sous le fragile échafaudage de la fortune de ces princes de l'adultère, madame la duchesse d'Orléans m'avait témoigné cette froideur qui annonce l'aversion. On eût dit qu'elle me considérait, d'avance, comme responsable de ce qui allait arriver. Mon dédain pour d'autres avait été un affront pour elle-même, et mon silence même était taxé de complicité. Mon refus, raconté plus haut, d'épouser le fils du duc du Maine et d'ajouter un auxiliaire de plus à cette conspiration de la bâtardise, avait porté son mécontentement à son comble, et je m'étais aussitôt sentie, à certaines calomnieuses piqûres, vouée à l'aiguillon et au venin de ces prétendues mouches à miel, qu'entretenait autour d'elle madame la duchesse du Maine, et qui n'étaient que les frelons de l'ambition et de l'envie ; sentiments qui se montrent si insolemment dans la devise de Lodovise :

Piccola si, fa pur gravi le ferite.

Sur ces entrefaites, et pendant qu'à Sceaux s'ourdissaient ces trames secrètes, bientôt partout tendues dans l'ombre, et où l'on espérait faire tomber la France avec mon père, fut tenu ce fameux lit de justice qui con-

somma et consacra la ruine de ces prétentions, si invétérées, si encensées, qu'elles se croyaient un droit. Une distraction de Madame, qui en avait beaucoup, détourna sur ma tête l'effort de cette colère, de cette indignation, et de cette honte de l'échec. Je devins un des buts innocents de cette haine coupable, et enfin éclata, longtemps suspendu, l'orage impatient des représailles. Madame la duchesse de Lorraine, ma tante, avait mis sous le couvert de sa mère une lettre à mon adresse : *Madame d'Orléans*. Madame, ma grand'mère, préoccupée à ce moment de quelque mauvaise chanson française à composer pour l'Allemagne, ou de quelque nouveau tour de sa chienne Badine, envoya immédiatement la lettre à madame d'Orléans, ma mère, à qui elle la croyait destinée, et qui ne la lut point sans surprise ni sans courroux. C'était une réponse à une lettre de moi, où j'avais dit, selon l'expression de Madame « à l'allemande, » ma façon de penser sur le duc du Maine et sa sequelle, et où j'avais fini par plaindre mon père d'être le beau-frère d'un tel homme. On devine les plaintes, les pleurs, le vacarme enfin qui suivirent cette algarade, dont je me trouvais si

involontairement complice. Ceci se passait en mars 1719.

Je venais à peine, en mai, d'arriver au Val-de-Grâce, où j'attendais mes bulles, que le feu de ce ressentiment, qui couvait sous la cendre, se ranima bientôt au contact de nouvelles circonstances, non moins propres à la combustion. Un jour, madame ma mère s'écria devant moi qu'elle ne me pardonnerait jamais d'être convenue, à son insu, avec mon père, de me faire abbesse. Je ne pus m'empêcher de lui répondre que puisqu'elle avait toujours pris le parti de l'ancienne abbesse contre moi, on ne lui avait pas confié ce secret, car elle s'y serait opposée. Là-dessus elle se prit à pleurer amèrement ; elle en vint jusqu'à dire qu'elle était bien malheureuse avec son mari et ses enfants; que son mari était l'homme le plus injuste du monde, puisqu'il tenait captif son beau-frère, l'homme le meilleur et le plus pieux, un saint, et que Dieu l'en punirait... Je répondis que je me taisais par respect. Et cette modération ne fit qu'exciter davantage une colère qui ne me laissa plus qu'à me retirer.

Voilà quels sont les crimes que ma mère n'a jamais pu me pardonner, outre celui de

ma naissance. Je n'aimais pas le duc du Maine; j'avais refusé son fils, celui que Madame appelait plaisamment « l'homme aux grosses lèvres, » et j'avais dépossédé de son siége madame de Villars, la sœur du maréchal, un des « oiseaux de Sceaux. » Voilà sous quels frivoles prétextes ma mère me priva à jamais de l'affection et de la sollicitude qui étaient son devoir et mon droit, et pourquoi je sentis, dès ma jeunesse, tarir absolument ce petit filet de tiède et maigre amour, qui avait laissé souffrir les soifs du cœur à mon enfance à demi orpheline. Voilà pourquoi enfin, le jour de ma consécration, demeura vide la place de celle qui aurait dû m'accompagner à l'autel.

Une autre absence qui me fut aussi bien sensible, mais dont je ne puis accuser que la mort, c'est celle de cette pauvre Berry, enlevée, à la fleur de l'âge, par une maladie que les excès ou peut-être seulement les médecins rendirent mortelle. Je la regrettai d'autant plus que, dans les derniers temps, la leçon de la douleur lui devenait salutaire, et que, renonçant peu à peu à ses égarements, et couvrant le plus grand de tous de l'absolution du lien légitime, elle tournait vers vous, ô mon Dieu! son cœur, que toutes les joies

du monde avaient laissé inassouvi. Sa fin noble et courageuse purifia sa vie. Les larmes de son agonie ont pesé, sans doute, Seigneur, devant vous autant que ses fautes, et vous avez ouvert à cette Madeleine de ma famille, morte pour avoir trop aimé, ces bras que vous avez tendus, dans la personne de votre fils, au repentir de la femme adultère !

C'est par elle, Seigneur, que votre droite terrible a commencé ses ravages dans notre sang, et que votre juste colère a fait son premier exemple. O mon Dieu ! si j'ai dans le cours de ma vie pu acquérir à vos yeux quelques humbles mérites, reportez-en le bénéfice sur cette âme. Que mes prières achèvent sa rédemption ! que j'entende retentir dans ma nuit le cri de joie de sa délivrance, que je sente frémir autour de moi son âme caressante, et que je vous bénisse de ne m'avoir repris ma sœur sur la terre que pour me la rendre au ciel !

Cependant les événements se précipitaient, fournissant de nouveaux aliments à ma surprise et à ma douleur.

En novembre 1719, mademoiselle de Valois, qui eût voulu épouser le comte de Charolais, ne pouvant épouser M. de Richelieu,

fut mariée au fils du duc de Modène. Les diamants et les robes de cérémoie ne purent la consoler tout à fait de cet exil de France dans une des cours les plus maussades de l'univers. On sait le reste, son voyage de quatre mois, ses querelles puériles avec la duchesse de Villars, ses démêlés avec son beau-père, sa fuite romanesque avec son mari, son mépris pour ce légitime *patito*, et les moyens bizarres et malins par lesquels elle cherchait à réchauffer la glaciale monotonie de son existence. Ma sœur de Montpensier, plus heureuse qu'elle, puisqu'elle devenait reine, ne sut pas demeurer digne de cette fortune et déchut jusqu'au ridicule. Et ma pauvre Beaujolais, dont la raison d'État, d'accord avec son cœur, devait faire une princesse d'Espagne, paya plus tard pour elle, et mourut de l'échec injuste de ses espérances.

Mais le plus grand événement de ma vie, par le contre-coup qu'y frappèrent ses conséquences, ce fut la découverte de l'odieuse conspiration de Cellamare et la guerre avec l'Espagne, qui en fut la suite. Je l'ai réservé pour la fin de mon énumération, quoiqu'il fût antérieur à tous les autres. Qu'importent les dates dans l'histoire d'une âme? C'est que

je voulais m'y appesantir, sans distraction, et jouir du triste plaisir d'occuper, en en approfondissant les causes, la douleur qui depuis me dévore et me consume, Seigneur, je l'espère, en me purifiant.

C'est en janvier 1719 que la guerre fut déclarée, guerre odieuse, guerre fatale, dont la malédiction n'est tombée que sur des innocents et a épargné les du Maine, ces grands coupables!

Quand j'appris cette terrible nouvelle, ma première pensée, je l'avoue, ne fut point pour la France. La France est immortelle. Elle fut pour M. de Saint-Maixent, qui allait être exposé à des dangers que les sombres pressentiments qu'il avait manifestés si souvent me rendaient encore plus redoutables. Je ne pus m'empêcher de pleurer d'avance sur lui et sur moi. Je ne résistai point à l'envie de lui écrire. Je voyais bien, je ne sais trop pourquoi, que c'était la dernière imprudence de ce genre que je pouvais commettre. Je l'encourageai. Je l'exhortai non à braver la mort, mais à supporter la vie. Je lui représentai que la foi et l'espérance peuvent changer peu à peu en ineffables douceurs, les plus cruels supplices de l'âme. Je lui montrais le ciel comme une

récompense de nos efforts, comme le but commun de notre pèlerinage isolé. Mais je le suppliais de ne rien faire pour m'y précéder, selon sa triste espérance, et d'attendre, sans en solliciter l'avancement, l'heure du tranquille départ pour notre divin rendez-vous.

M. de Saint-Maixent me répondit quelques mots. Il me sembla deviner, à leur respect exalté, à leur pénétrante tristesse, au sombre enthousiasme qui éclatait parfois jusque dans l'effort qu'il faisait pour le contenir, l'intention d'un adieu suprême et comme la prophétique certitude de l'accomplissement de son secret et terrible désir. Il y avait, dans cette éloquence du gentilhomme et du soldat, je ne sais quoi de celle du martyr. Au-dessous de sa signature, se dressait, sous la forme d'une petite croix, ce baiser sanctifié dont je lui permettais parfois le signe, et dont je lui avais un soir, sans m'en apercevoir, laissé cueillir sur mon front la chaste réalité. Pardonnez-moi, mon Dieu, c'était le second, et ce devait être le dernier. Pardonnez-moi, mon Dieu, car si dans cette lointaine et pure caresse, symbole inoffensif de la possession future, si dans l'intimité de cet adieu du cœur

que les lèvres n'ont exprimé qu'une fois, il y a péché, si cet irréprochable amour, par lequel nous nous sommes élevés jusqu'au désir des béatitudes célestes, a pu être coupable en empruntant, même fictivement, à la passion profane, ce signe unique de la communion des êtres, pardonnez-moi, mon Dieu, doublement pour la faute qui nous échappa alors si innocemment, et pour l'impossibilité de m'en repentir !

M. de Saint-Maixent, dans sa lettre, m'informait que le régiment de Richelieu, dont il faisait partie en qualité d'enseigne, venait de recevoir l'ordre d'entrer en Roussillon, avec les régiments de Picardie, la Marine, Poitou, La Couronne, Royal-Artillerie, Bombardiers, d'Assigny, d'Olonnes, Leneck, Blésois, de Valègre, de Voilant, Mineurs, formant les troupes d'avant-garde. Il me disait qu'il ne craignait rien, qu'il marchait avec le chevalier de Mornay, officier au même régiment, qu'ils s'étaient juré de ne se point quitter, et que s'il venait à succomber, le médaillon et les quelques lettres, qu'il me suppliait de lui permettre de garder, seraient religieusement recueillis et mis en lieu sûr. Les secrets et les reliques de ce genre sont d'ailleurs, me

disait-il, toujours respectés à la guerre, où une indiscrétion est regardée comme une félonie. Enfin, ajoutait-il, le désir de défendre un si précieux dépôt me rendra invincible et peut-être invulnérable. En tout cas, il me l'affirmait, on ne le fouillerait que mort. Et il espérait que ce serait la main d'un ami.

Tout ce qu'il me disait là ne me toucha qu'au cœur; je n'eus pas le moindre scrupule de fausse pudeur, la moindre appréhension de la divulgation du secret, assez mystérieux du reste, grâce à la dissimulation du costume dans le portrait, et à l'absence de toute signature au bas des lettres, pour craindre comme autrefois, l'affront d'une raillerie. Qui pouvait reconnaître, dans cette *Ziliante*, l'abbesse du couvent de Chelles? Qui eût osé, sans en rougir, calomnier cette ressemblance qui était sans doute fortuite? Du reste, je n'avais pas besoin de me rassurer, n'éprouvant pas la moindre inquiétude. Loin de cacher le secret de ce sentiment, si noble et si fier qu'il était comme ma vertu, je l'eusse proclamé bien haut, si j'y avais été poussée. Notre amour était de ceux dont on s'honorerait dans le monde, s'ils y étaient plus nombreux. Non, je ne rougis point à la pensée que

quelqu'un pouvait croire que j'avais été la maîtresse de M. de Saint-Maixent, mais je pâlis à la pensée que peut-être je ne le verrais plus. Je pleurai, mais ce n'était point de cette crainte qui vient de l'amour-propre. Je n'avais, en pensant à la guerre d'Espagne, que les craintes qui viennent du cœur. Peu m'importait tout le reste : insoucieuse de mon honneur, indifférente à la patrie, il n'était plus qu'un danger au monde, celui qui me faisait attendre si impatiemment des nouvelles, et dévorer les bulletins de l'armée que m'apportait chaque ordinaire. C'était le danger de le perdre!

XIV

... Armée de Catalogne, le 10 décembre 1719.

« La campagne, ouverte sous les plus brillants auspices, se terminait de même. Partout le drapeau français victorieux avait fait reculer le drapeau espagnol humilié. Quoique pénible, la guerre n'avait pas été trop meurtrière et le soir, aux rendez-vous du camp, il ne manquait point trop d'amis à l'appel. M. de Saint-Maixent s'était distingué entre tous dès le commencement des opérations. Nous n'avions fait que notre devoir, il faisait le sien jusqu'à l'héroïsme. Nous avions peine à le suivre et peine plus grande à le retenir. Il était toujours en

avant, toujours le premier au feu, indifférent aux balles et aux boulets, et se plaignant d'être invulnérable. Parfois, à le voir s'animer au combat, la main crispée sur l'épée, les yeux étincelants d'un feu sombre, la lèvre frémissante d'une sorte de rire sardonique, nous tremblions pour les suites de ce dédaigneux défi qu'il semblait adresser à la mort, à chaque rencontre. Et nous redoutions qu'enfin piquée au jeu, elle ne lui fît expier par quelque brutale et perfide vengeance le mépris de son courage. Et à le voir ainsi changé, lui autrefois si calme et si maître de lui, nous nous demandions quel sentiment profond et au-dessus du terrestre avait pu changer l'agneau en lion et lui avait inspiré ce dédain du trépas qui, à son âge, ne peut s'expliquer que par le dégoût de la vie. Moi seul, qui avais deviné plutôt que pénétré le mystère des pensées de mon malheureux ami, je feignais de l'ignorer et l'interrogeais comme les autres. Mais une réponse à la fois douce et brève, de celles qui n'admettent point de réplique, coupait bientôt court à nos questions, et nous ne cherchions plus à savoir ce secret si bien gardé, ni à consoler une douleur si sauvage.

Ces tristes pressentiments qui faisaient succéder si vite le silence à nos paroles, ne devaient pas tarder à être réalisés.

« Lorsque nous arrivâmes, le 1er décembre, devant Roses, dont M. le maréchal de Berwick avait résolu le siége, M. de Saint-Maixent, bien que boitant légèrement d'une balle morte qui lui avait, d'un ricochet, contusionné la jambe gauche, insista pour commander une des colonnes d'assaut. Son colonel, M. de X......, successeur de M. le duc de Richelieu, obligé, depuis son emprisonnement à la Bastille, de céder son régiment, qui n'en était plus à connaître la bravoure de M. de Saint-Maixent, s'opposa paternellement à cet excès de zèle, et lui fit observer qu'il avait assez fait pour ses preuves et qu'il fallait laisser la place à d'autres. M. de Saint-Maixent insista et fit respectueusement observer qu'il n'avait rien fait pour perdre la confiance de ses chefs.
« Puisque vous le prenez ainsi, lui répondit
« le marquis de..., je serais désolé de faire
« la moindre peine à un officier tel que vous;
« mais prenez garde à vous, car je n'augure
« pas bien de ce débarquement, et j'ai idée
« que vous pourriez vous repentir de votre

« empressement... — On ne se repent jamais « d'avoir fait son devoir, » répondit Saint-Maixent, et il vint faire ses préparatifs de combat, aussi joyeux que s'il eût obtenu une faveur. Ce fut à lui à son tour à me détourner de l'accompagner. Je me servis pour le suivre de l'argument qu'il venait d'employer avec un si triste succès. — « Je « ne crois pas, lui dis-je, avoir rien fait pour « perdre ta confiance. » — Il ne put s'empêcher de sourire et ne dit plus rien.

« Cependant l'ennemi attendait avec anxiété la réalisation de notre dessein. Nous pouvions voir avec nos lunettes de longues files de mulets et de voitures suivre la route escarpée du col d'Orriols, et se diriger vers le pont Mayor, sur lequel on passe le Tez, et qui débouche dans la direction des faubourgs de Girone. C'étaient les principaux de la ville qui mettaient en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs effets les plus précieux.

« Le 5 décembre, les tartanes et les barques chargées d'artillerie arrivèrent à portée, et par quelques bombes d'essai, qui firent néanmoins quelque dommage, nous avertîmes la ville et entamâmes la conversation avec les canons des forts, dont les bouches demeurè-

rent muettes. Seulement, nous voyions un certain mouvement du côté des chantiers, et comme une troupe d'hirondelles qui sentent l'orage, les barques de reconnaissance rompre leur observation et rentrer précipitamment aux abris du port. Le ciel, en effet, ne disait rien de bon. Le vent fraîchissait, et la mer, comme travaillée par une sorte de frémissement mystérieux, devenait sombre et houleuse.

« Le débarquement n'en fut pas moins résolu, et au signal d'une fusée partie du vaisseau amiral qui se tenait à quelque distance, les bateaux d'attaque s'ébranlèrent et s'avancèrent vers le rivage, où l'on ne distinguait que quelques vedettes.

« Au moment même, l'orage éclata, et du sein déchiré des gros nuages noirs amoncelés sur nos têtes, sembla jaillir la flamme d'une sorte d'artillerie céleste, dont les roulements précipités portaient dans les cœurs les plus aguerris une terreur involontaire. Les éclairs se succédaient avec rapidité, illuminant la nuit qui n'en paraissait ensuite que plus obscure, et sanglant les visages d'une piquante lueur. Nos barques s'entre-choquaient les unes contre les autres ; malgré l'effort des

pilotes, nos voiles gonflées à contre-vent nous entraînèrent à la dérive. Une première barque toucha un récif, et sombra avec sa cargaisou humaine, dont une partie seulement vint à la nage s'accrocher aux cordes et aux fusils qu'on leur tendait. Nous fîmes en vain le signal de détresse. Les gros vaisseaux, avec leur énorme tirant d'eau, ne pouvaient approcher de la côte sans s'engraver. Dans les hunes, dans les hautbans, tout un peuple de matelots assistait de loin, sans pouvoir nous seconder, au spectacle de notre lutte impuissante contre les éléments. La pluie commençait à tomber à larges gouttes et nos habits étaient déjà traversés et glacés. Comme s'ils eussent attendu, pour l'achever, le moment où commençait notre perte, les canons des forts joignirent leur tonnerre à celui du ciel, et cinq ou six bordées de mitraille firent un grand dégât parmi notre monde et coulèrent deux des barques d'avant-garde. Les soldats s'étaient couchés à plat ventre sous les bancs pour éviter ces décharges meurtrières, auxquelles le roulis empêchait notre petit pierrier d'avant de répondre avec quelque précision. Nous étions graves ou tristes comme des gens qui vont à la mort. Plusieurs de nos matelots

se signaient, et quelques soldats murmuraient leurs patenôtres; seul, parmi nous, M. de Saint-Maixent gardait tout son sang-froid, et distribuait avec une merveilleuse sérénité les ordres et les encouragements. Bien qu'il ne fût point marin, par une sorte d'intuition, il conseillait la manœuvre, et si à propos, que le pilote avait fini par l'écouter comme un sauveur et ne faisait pas un mouvement sans le consulter du regard.

« Je n'oublierai jamais cette tête pâle, aux cheveux roidis par la pluie, et que l'éclair par moments couronnait comme d'une fugitive auréole. Le danger opérait toujours dans Saint-Maixent une sorte de transfiguration. On eût dit qu'il était là dans l'élément fatal et passionné qui convenait à son âme. Il souriait aux éclairs et au tonnerre, il persistait seul, debout, à offrir sa poitrine aux boulets qui sifflaient autour de lui sans même l'effleurer, il les regardait dédaigneusement se perdre autour de lui dans le sang ou dans l'eau, et pas un nuage nė troublait son œil inspiré.

« Grâce à ses efforts, et à ce courage qu'il avait fini par communiquer au moindre matelot, nous parvînmes à gagner le rivage et à

y mettre pied à la faveur d'une courte éclaircie. M. de Saint-Maixent s'était élancé le premier à terre et je l'y avais suivi. Nos hommes se rangeaient derrière nous en se secouant et en essuyant leur baïonnette. En marchant en avant, nous pouvions assister, sans les aider, aux vains efforts de ceux qui cherchaient à nous imiter. Cinq barques seulement, sur les quarante que nous étions, purent verser à terre leur contingent. Vingt-huit tartanes échouèrent, couvrant les flots de leurs débris, auxquels s'accrochaient des hommes désespérés. Une pirogue armée, commandée par le chevalier de Bernage, eut le même sort. L'escadre ne put demeurer indifférente devant un tel désastre, quelques vaisseaux s'avancèrent au risque de s'ensabler, et les bateaux de réserve les précédant parvinrent à sauver le plus grand nombre des matelots et quelques effets. Pour nous, nous marchions toujours en avant jusqu'à un petit fort, qui paraissait peu gardé. Une vive mousqueterie nous détrompa bientôt, et, jalonnant la route de blessés et de cadavres, nous nous engageâmes dans un petit sentier creux, bordé d'épaisses haies d'aloès.

M. de Saint-Maixent marchait le premier,

et pour encourager davantage nos hommes, il avait saisi le guidon de notre compagnie, et agitait sur sa tête nue, qu'un coup de vent avait dépouillée, ses plis immaculés semés de lis.

« Au haut de la petite côte que nous montions, nous nous trouvâmes soudain en face d'un corps d'infanterie, avec de la cavalerie aux ailes, qui se répandit autour de nous en tiraillant. Nous allions être enveloppés. Pour parer à ce danger et couvrir notre retraite, je fis descendre précipitamment une partie de notre troupe avec ordre de tenir le plus longtemps possible à l'entrée du sentier. Ces braves gens y allèrent sans sourciller. Et cependant c'était la mort, et la mort sans gloire, peut-être sans profit. M. de Saint-Maixent ne se retournait même pas. On eût dit qu'il se croyait suivi par une armée. Soudain, je le vis entouré d'un groupe de cavaliers qui, attirés par son enseigne, avaient sauté la haie et le sabraient furieusement. Je le vis se débattre avec prestesse. Chacun de ses mouvements donnait la mort. Son épée se rompit au moment où j'accourais, je reçus au revers de l'épaule un coup qui lui était destiné, et comme je

chancelais, il put encore me retenir de la main. Nos hommes nous avaient enfin rejoints et la mêlée devenait générale. Profitant habilement des accidents de terrain et des obstacles de souches et de branchages, qui empêchaient les chevaux de se mouvoir, nos hommes avaient engagé avec succès contre les chevaux une sorte d'escrime improvisée à la baïonnette. M. de Saint-Maixent, visant le chef du détachement, venait de le renverser sur sa selle d'un coup de pistolet. Il avait jeté son tronçon d'épée inutile, et il se défendait, acculé contre un tertre, trop haut pour être tourné, avec la pique de son guidon. Déjà il l'avait retirée plus d'une fois rouge de sang. Quand le tourbillon se rapprochait trop de lui, il écartait d'un rapide moulinet les plus acharnés et d'un vigoureux soufflet de l'enseigne, il faisait tourner bride aux chevaux hennissant de douleur et d'effroi. Cependant, il n'avait pu soutenir longtemps impunément, quelque courte qu'elle eût été, une lutte aussi inégale. Et, quand, las d'escarmoucher, les cavaliers ennemis eurent remonté la côte et furent se reformer, sans doute derrière une compagnie d'infanterie, qui s'avançait lentement, crainte de surprise, M. de Saint-Maixent

perdait son sang par deux larges blessures, l'une au côté gauche, l'autre au sommet du front. Il me regarda en souriant, pâle et l'œil pâmé. Il était tombé sur ses genoux, et les mains jointes devant son guidon, planté devant lui, comme devant l'image de la foi et de la patrie, il sembla murmurer une courte prière. Je m'étais élancé sur lui et je le soutenais dans mes bras, penchant sur mon sein sa tête déjà livide.

« — Écoute, me dit-il, je crois que c'est bien fini, cette fois. » Et il fouilla dans sa poitrine avec un grand soupir. « Il faut vivre, me dit-il, « pour reporter cela. Pour moi, je dois mourir « ici. Je la reverrai un jour... Je suis heureux. »

« Et il s'affaissa, me tendant de sa main crispée un médaillon et un petit paquet de lettres, attachés à un cordon de soie bleue. Je m'aperçus alors que le médaillon était brisé, et que les lettres étaient tachées de sang. Une balle avait porté sur le précieux paquet, et, glissant sur la boîte de métal, revêtue de soie, qui le contenait, avait pénétré dans la poitrine. Nos hommes l'entouraient en pleurant, et cette perte leur faisait oublier leurs blessures ; ils ne songeaient qu'à soulager ses derniers moments. L'un d'eux étan-

chait le sang de son front, un autre accourait avec un bidon rempli de l'eau de la source voisine.

« Saint-Maixent but avidement et le remercia d'un regard plein d'une ineffable reconnaissance. Il ne pouvait déjà plus parler, ses lèvres s'agitaient sans laisser passer de son. Je lui tenais la main sans pouvoir parler moi-même, tant j'étais ému. Au moment où nous nous apprêtions à l'enlever et à l'emporter avec nous sur un brancard de fusils entre-croisés, que nous avions recouverts de nos vêtements, une décharge retentit et le chemin se trouva envahi de nouveau par les cavaliers ennemis, qui arrivaient à grand bruit. Une nouvelle blessure avait achevé dans nos bras M. de Saint-Maixent, qui, frappé au côté gauche de la tête, retomba pour ne plus se relever, sur le corps d'un de ses fidèles porteurs, renversé près de lui. Je ne voulais pas lui survivre, mais mes soldats m'entraînèrent de force, et la pensée du précieux dépôt dont je m'étais chargé donna à leurs remontrances l'autorité qui leur manquait. Je donnai un suprême adieu à Saint-Maixent. Penché sur son corps sanglant, je regardai une dernière fois ce beau visage, encore beau malgré ses

blessures, et où se lisait une expression de satisfaction angélique. Et nous descendîmes au galop cette colline fatale qui servait de tombeau à mon meilleur ami. Tout était perdu, sauf l'honneur, et nous rapportions notre drapeau.

« Notre petit détachement, retranché au bas de la côte, avait gardé héroïquement l'unique porte de salut qui nous restât. Mais les intrépides sentinelles diminuaient peu à peu, décimées par les mousquetades qui croisaient sur les pentes leurs feux de plus en plus rapprochés. Notre unique tambour battait la chamade à coups désespérés. Une petite caravelle, chargée de recueillir les naufragés et les fuyards, courait des bordées sur la côte en nous rappelant de son canon d'alarme. Nous nous embarquâmes, non sans perdre encore quelques hommes, salués d'un feu roulant de mousqueterie, dans les intervalles duquel nous pouvions distinguer, à travers les jurons, d'ironiques adieux, et, ivre de douleur et de rage, sans même m'occuper du coup de sabre qui m'avait fait chanceler auprès de Saint-Maixent, et qui ne se trouvait être qu'une forte contusion, la lame, par suite d'un soubresaut, ayant frappé à plat, je me

jetai dans le fond du bateau parmi les sacs et les gabions qui nous étaient inutiles. Une seule pensée me possédait et me rendait insensible à la douleur. Comment venger mon pauvre Saint-Maixent? Comment au moins rendre à son corps les honneurs d'une sépulture chrétienne, le garder au moins de la promiscuité des hâtives et cyniques funérailles, telles que la guerre les accorde aux vaincus par la main des vainqueurs? Comment planter une croix sur sa tombe? J'aurais voulu l'ensevelir de mes propres mains et le placer moi-même dans son dernier lit et le recouvrir doucement de terre,de mousse et de fleurs. Il me semblait que c'était là un devoir de notre amitié fraternelle auquel je ne pouvais manquer sans déshonneur....

« Le soir, la tempête s'était calmée, et une lune à peine voilée de quelques nuages ayant reparu à l'horizon, je me hasardai à demander la commission d'une dernière reconnaissance. Les ennemis s'étaient retirés. Et trouvant le fort trop peu à l'abri d'un coup de main, ils l'avaient évacué et étaient rentrés dans la ville. Quatre vaisseaux, embossés à portée de canon, reçurent l'ordre d'appuyer mon entreprise par la diversion d'une canonnade, et,

à la faveur du bruit et de la fumée, je débarquai sourdement, avec quelques hommes de bonne volonté, armés de pioches et de pelles. Je portais, moi, une petite croix de buis façonnée à la hâte par la piété maladroite de quelques soldats. Nous gravîmes sans encombre la côte maudite, et nous nous engageâmes dans le sentier creux, témoin de tant de nobles agonies. Nous avancions avec précaution, la lune était assez claire pour nous guider, j'avais fait éteindre les falots. L'impatience faisait bondir mon cœur et précipitait mes pas. Je marchais à perdre haleine. J'arrivai enfin sur le théâtre de notre sanglante mêlée.

« Des cadavres d'hommes et de chevaux y gisaient encore pêle-mêle sur les cailloux rouges de sang, parmi des débris d'armes et de branchages, effeuillés par la mousqueterie. Je les soulevai un à un, de plus en plus anxieux. Je ne reconnus point celui de Saint-Maixent. La place qu'il occupait quand il tomba devant nous était vide. Le cadavre du soldat qui le portait sur les fusils croisés, quand retentit la dernière et fatale décharge, était encore là, mais celui de Saint-Maixent, auquel il avait servi de sanglant oreiller, n'y était plus. Nous

fîmes aussitôt notre funèbre besogne. Nous creusâmes une large fosse où nous jetâmes amis et ennemis, je récitai une prière dont mes compagnons disaient les répons, et, la bêche sur l'épaule, tristes du dernier adieu et satisfaits du devoir accompli, nous regagnâmes le rivage et de là le bord sans avoir été inquiétés...... »

Voilà la lettre que je reçus le 20 décembre 1719, avec un paquet des miennes souillées de sang, et un médaillon à demi brisé. Le coup qui avait tué mon cher Saint-Maixent avait rendu le portrait méconnaissable, selon son entier désir, et sa mort même, solitaire et privée des soins pieux d'un ami, n'eût point trahi son secret. Le même fer brutal qui lui avait percé le cœur avait effacé la tête du portrait dont il ne restait plus que le corps. Je l'ai relue vingt fois, cette lettre, je trouvais à me nourrir de ces détails navrants, comme un sombre plaisir et la consolation machinale du désespoir. Je la baisais convulsivement et la mouillais de larmes, comme si ce récit de son agonie, si pieusement écrit par la main d'un ami, eût été une dernière image de celui que j'avais perdu.

Je demandais sans cesse à Dieu de me réunir à lui. Mais Dieu ne l'a pas encore voulu. La mort, que nous regardons comme un malheur et presque comme une honte, est un bonheur pour le juste, et par suite une récompense.

XV

Un coup si terrible devait modifier profondément mes idées et mes sentiments, et j'ai toujours pensé que l'intention divine avait été, en me faisant précéder si prématurément par M. de Saint-Maixent, de rabattre en moi les dernières pensées terrestres, de me tourner toute entière du côté du ciel, et de m'attirer violemment dans cette voie du salut, où j'allais trop par les sentiers du monde.

L'influence de ce grand malheur sur ma vie fut depuis permanente et, je l'espère, féconde; il donna une direction et un but à mon énergie, il ajouta à mon amour naturel pour le bien l'attrait et le désir de la future récompense; il passionna ma pensée pour ces grandes spéculations théologiques, pour

cette science du divin où notre curiosité s'augmente et se sanctifie par notre admiration et notre espérance. Guidée par le révérend père Ledoux, je m'enfonçai dans ces régions sacrées où tant d'apôtres, de martyrs et de solitaires m'avaient précédée, et où je suivais de si illustres traces.

J'examinai avec une ardeur inquiète cette grande question de la grâce, qui divisait alors si profondément les esprits et avait mis le trouble dans l'Église et la désunion parmi les fidèles. J'étais dans des dispositions de cœur et d'esprit à ne point incliner, dans ce grand débat, que les subtilités ont trop obscurci et les passions trop envenimé, du côté de la liberté. J'en étais venue à mépriser souverainement tout ce qui avait jusque-là fait mon orgueil. Quand on est en bonne santé, on aime à marcher seul, dans la liberté entière de ses mouvements; mais pour le malade qui se traîne au soleil, le secours d'un bras ami est aussi doux que nécessaire. Ce n'est pas l'âme frappée de la foudre qui se révoltera contre celui qui la relève. Ceux donc qui ont voulu supprimer des actions humaines le rôle de la grâce, rôle modeste, discret, bienfaisant, conso-

lateur, auraient dû supprimer aussi cette croyance, légitime cependant, à l'ange gardien qui nous accompagne dans la vie, et qui n'est que la vivante incarnation, la fraternelle image de la grâce. Ils ont péché par orgueil et par ingratitude; ils ont péché par orgueil, en se croyant capables de se sanctifier tout seuls, eux sur qui le péché pèse dès l'origine, et que le sang d'un Dieu a seul pu racheter dans la personne de leurs pères coupables, avant même qu'ils ne fussent nés; ils ont péché par ingratitude, en reniant le bienfait qu'ils ont reçu, qu'ils reçoivent et qu'ils recevront tous les jours sans vouloir le demander et, par suite, sans vouloir le reconnaître.

La doctrine de la liberté absolue est une doctrine contradictoire aux croyances fondamentales de notre foi, qui nous enseigne que nous sommes des esclaves rachetés, des criminels sauvés du gibet par l'immolation d'un Dieu. Elle augmente imprudemment l'obstacle, sous prétexte de conserver intact le mérite; elle brise les liens de protection et de reconnaissance qui réunissaient la re au ciel; elle dégage l'homme-lige de Dieu de son vasselage importun. Mais à quoi

sert cette liberté nouvelle dont la possession l'enivre si vite? Elle l'entraîne à sa perdition, et il regrette trop tard, dans le dur esclavage de Satan, ce maître implacable, cette douce et vivifiante domesticité qui l'unissait à Dieu, ce maître miséricordieux.

Pour moi, dès ce jour, la question fut résolue. J'avais été trop cruellement frappée pour ne pas avouer la puissance de Dieu; j'avais été trop visiblement soutenue et consolée par la même main terrible, redevenue paternelle, pour nier sa bonté. Je m'empressai de vouer au Seigneur l'hommage filial de toutes mes pensées et de toutes mes actions; je trouvais du bonheur à abdiquer toute volonté et à me laisser conduire comme un enfant. Cette obéissance est si douce, cette résignation si délectable, que je ne comprends pas qu'elle ait paru à certains docteurs une humiliation et une bassesse, qu'acceptant le voyage, ils aient refusé le guide, et qu'ils aient fièrement renoncé, pour cette longue route de la vie, à l'ombrage, à la fontaine et au bâton. Pour moi, c'est avec délices que je me plongeai, au sortir de mes dévorantes épreuves, dans ces eaux vives et rafraîchissantes; et si je suis sauvée, je le dis hardi-

ment, je crois que ce n'est point par la liberté dont j'ai fait un si mauvais usage, mais par la grâce qui seule peut inspirer, soutenir, consoler notre liberté.

Ce qui me rendait si décisive sur ces matières délicates, qui faisaient hésiter ou errer tant de savants hommes de mon temps, c'est que je les examinais non au point de vue du monde et de l'intérêt terrestre, mais au point de vue du ciel et de l'intérêt de ma sanctification et de mon salut. La différence de ces points de vue peut expliquer que j'aie résolu en quelques jours un problème qui, à l'heure où j'écris, agite encore le monde.

Et s'il y a des raisons profanes de se décider dans les choses sacrées, je l'avoue, l'examen des motifs, des intentions et des résultats ne fut pas sans lever mes derniers doutes, et sans confirmer l'instinct qui me poussait irrésistiblement du côté de la grâce.

Je distinguai bien vite que la grâce et le libre arbitre, qui avaient jadis été les causes de la lutte, n'en étaient plus que le prétexte. Il s'agissait alors surtout du maintien de la suzeraineté romaine et de l'infaillibilité papale contre la doctrine de l'appel comme

d'abus et de la suprématie des conciles; il s'agissait de toute une révolution en matière de direction, c'est-à-dire d'influence, et la compagnie si habile et si puissante des jésuites frémissait, à l'idée de perdre le gouvernement de la conscience des rois et, par suite, de la destinée des peuples. Toute une école nouvelle de confesseurs surgissait, et se levait, comme une vengeance, de la solitude humiliée et des ossements profanés de Port-Royal. Elle enseignait l'autorité, nouvelle alors, de la loi, supérieure au caprice même des rois; elle enseignait le mépris des honneurs et du commandement, le culte de l'humilité et de l'obéissance; elle enseignait l'art de ne pas devenir évêque, et d'évêque cardinal, et si elle eût prévalu, un Dubois ne l'eût jamais été. Parmi les adversaires de la nouvelle doctrine, conforme cependant à la véritable tradition de l'Église, à laquelle, chose étrange, on ne pouvait revenir qu'en passant pour un impie, je le retrouvais en tête, s'évertuant à gagner le chapeau, et suivi dans sa croisade en faveur de Rome, de sa suprématie et de son infaillibilité, par tous les prêtres et par tous les prélats qui avaient avili le ministère et déshonoré la croix pastorale. Dans l'autre

camp, au contraire, celui des rebelles, celui des persécutés, je ne trouvais que des saints prêts à devenir des martyrs : des Noailles, des Soanen, des Petit-Pied, des Vittemant, et je n'avais pas de peine à me persuader que la vérité devait être du côté de ceux qui apportaient à une cause l'hommage de leurs vertus, et le témoignage de leur désintéressement. J'ai toujours cru plus volontiers ces témoins qui se font persécuter.

C'est dans ces sentiments de résignation et d'humilité, que je me consacrai tout entière aux affaires de la communauté et à l'interprétation des Écritures Saintes.

Bientôt, les avis et les explications du père Ledoux ne me suffirent plus, et aidée de deux secrétaires, je m'enfonçai au plus avant dans ces ténèbres de la Bible, obscures pour l'impie, lumineuses pour le croyant, et je le laissai plus d'une fois derrière moi, tout étonné de me suivre, là où il eût dû me diriger, et d'apprendre avec moi ce qu'il eût dû m'enseigner. Je ne suis point vaine, Seigneur, de ces légers succès. Je les devais à votre inspiration et au flambeau, toujours marchant devant moi, de votre grâce. Pour comprendre les Écritures et pénétrer dans

leur sens caché, la naïveté vaudra toujours mieux que la science.

Mais il n'est point de si bon miel qui ne s'aigrisse, et attentive à préserver ma foi de la corruption d'une douleur encore trop profane et de trop terrestres regrets, je m'appliquai à varier mes occupations et à m'entretenir ainsi dans cette santé morale, si fragile, qu'elle ne doit user qu'avec précaution et qu'avec mesure même de ce cordial généreux de la poésie sacrée, qui enivre ceux qu'elle ne soutient pas. Je donnai donc tout ce qui me restait de force et d'activité à l'entretien du cloître, et aux nombreuses réparations qu'exigeait la vétusté de l'abbaye. Il ne suffit point de servir Dieu, il ne faut point négliger son temple, et le tenir en tout temps, comme son cœur, digne de lui. Je fis donc restaurer et embellir le monastère, y consacrant tout le superflu et même un peu du nécessaire des revenus dont je disposais. Je fis surtout cesser la pénurie d'eau, qui, durant les ardeurs de l'été, rendait incommode et onéreux l'assainissement et le rafraîchissement des corridors et des jardins.

Je mandai à Chelles le père Sébastien, religieux carme du grand couvent de la place

Maubert, si fameux par ses inventions mécaniques. Après avoir examiné le terrain du bourg et la situation de l'abbaye, il se détermina à faire construire une machine, par le moyen de laquelle l'abbaye a désormais toute la provision d'eaù nécessaire, avec un réservoir dans l'intérieur du couvent, contenant plus de deux cents muids d'eau pour les besoins journaliers et en cas d'incendie, ce qui exempte l'abbesse d'entretenir une voiture avec un homme et un cheval, comme on faisait à mon entrée en fonctions.

Comme la situation de la fontaine du bourg est de 18 pieds plus basse que le terrain de l'abbaye, le père Sébastien s'avisa de faire creuser un fossé d'environ 40 toises de longueur sur 7 à 8 pieds de profondeur, pour y placer le tuyau qui sert à conduire l'eau à l'abbaye. Il a fait faire une roue à godets de fer-blanc, et peints à l'huile de diverses couleurs. Cette roue a 32 pouces de diamètre et 6 pouces d'épaisseur de bois de chêne armé de fer, dont l'arbre a deux lanternes d'horlogerie de 4 pouces de diamètre. Par le moyen de cette roue, les pompes jouent, font élever et attirent l'eau en sortant de la fontaine, qu'il a fait renfermer par un bâ-

timent neuf, pour que rien ne puisse la troubler, avec des bords de pierre dure et de glaise, hauts de 3 pieds ; de sorte qu'elle est à l'abri des inondations de la rivière de Marne, qui en est assez voisine.

A côté du tuyau qui dégorge l'eau, il a fait faire une manivelle qu'un enfant peut tourner sans peine à droite ou à gauche, et en deux ou trois tours de la manivelle, on peut remplir un seau d'eau de très-belle éau, qui s'élève aussi avec la même facilité pour l'usage de l'abbaye, qui se souviendra, dans tous les temps à venir, de l'habileté de ce savant religieux. Je félicitai chaleureusement le bon père, aussi modeste qu'ingénieux, de ce nouveau bienfait, ajouté à tant d'autres, dans des pays stériles qui, l'Auvergne notamment, lui seront éternellement reconnaissants. Il ajouta la grâce la plus flatteuse à ce service, en faisant placer une nuit au-dessus de la fontaine une plaque de marbre noir, avec une inscription à ma louange, qui aurait dû être à la sienne :

QUÆ PER PRATA HUMILIS BATHILDIS
LYMPHA FLUEBAT
HUIC DEDIT ADELAIS, UNDÈ SUPERBA FLUAT.

Et il ajouta, sans vouloir même se nommer, sur un bronze doré, cette autre légende :

FONTEM EXALTARI JUSSIT ET HANC LAPIDEM POSUIT LUDOVICA ADELAIS ABBATISSA. ANNO ÆTATIS SUÆ 21, MENSE NOVEMBRI ANNO 1719. IMPERANTE LUDOVICO XV, REGENTE PHILIPPO, AURELIANENSI DUCE, ADELAIDIS PATRE.

C'est ainsi que s'écoula, dans de pieuses études et d'utiles pratiques, la première année de mon deuil secret, de la fin de 1719 à la fin de 1720. Je n'étais pas heureuse, étant destinée à ne plus l'être ici-bas. Mais j'étais aussi tranquille qu'on peut l'être, quand on désire la mort, tout en subissant la vie. Le récent coup de foudre qui eût pu déraciner ma vocation, si ébranlée déjà, l'avait au contraire raffermie, et je goûtais de plus en plus les tristes douceurs de l'abnégation monastique. C'est à ce moment qu'une affreuse calomnie se répandit dans le public, qu'on osa même la faire insérer dans la *Gazette de Hollande*. On y lisait *que Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, s'était fait relever de ses vœux à Rome*.

Je me bornerai, pour unique et décisif témoignage de mes sentiments, à ce moment,

à transcrire ici la lettre, que j'écrivais à ce sujet, le 1er octobre 1720, à madame d'Artaignan, dite de Sainte-Mélanie, religieuse du Val-de-Grâce et une de mes intimes amies. J'y retrouve, non sans émotion, la trace de mes ferveurs bibliques, et de la tristesse profonde dont m'avait remplie ce que j'entendais dire de la France, livrée alors tout entière à cette bacchanale de l'or qu'on a appelée le Système:

« .... Les ténèbres s'épaississent de
« plus en plus, et obscurcissent toute la
« face de la terre. Faut-il donc s'étonner que
« ces enfants de la Prostituée et ces citoyens
« de Babylone ne comprennent pas les œuvres
« de lumière? Ils ont fermé leurs yeux pour
« ne point la voir, et bouché leurs oreilles
« pour ne point entendre sa voix. Les mal-
« heureux ne disent que ce que le père du
« mensonge leur suggère. Satan fait en vain
« tous ses efforts, plus il s'arme contre moi
« et plus le Fort redouble son secours. Plus
« on veut croire que je me repens d'être re-
« ligieuse, et plus le Seigneur me fait goûter
« la douceur que l'on trouve dans cette vo-
« cation. Si je ne craignais toujours ma fai-
« blesse, je désirerais que ces combats fussent

« perpétuels, par la force et les grâces que
« Dieu me fait sentir dans ces temps. Ainsi,
« ma chère amie, ne vous en troublez pas plus
« que moi. Redoublons nos prières et la fidé-
« lité à nos obligations, et laissons dire ces
« pauvres aveugles ; leurs discours sont plus
« dignes de mépris que d'attention, même
« selon le monde, et combien encore plus
« selon les lumières de *Jésus-Christ*. C'est
« pourquoi je ne m'arrêterai pas davantage
« à réfuter leur folie, qui se détruit d'elle-
« même ; mais je prierai sans cesse le Père
« des miséricordes de dissiper leurs ténèbres ;
« afin qu'ils sentent et comprennent combien
« le Seigneur est doux, combien son joug est
« léger, et combien il y a de plaisir à le ser-
« vir fidèlement.

« Sœur d'Orléans. »

Cependant, les querelles à propos de la bulle, échauffées de toutes sortes d'ambitions et envenimées de toutes sortes de rancunes, se multipliaient en France et divisaient en deux camps, également acharnés, l'Église elle-même. La majesté de la religion en fut compromise, la paix des consciences troublée, et la sûreté de l'État fut menacée par ces ébran-

lements du fanatisme et de la persécution.

Je m'étais, on le sait, sentie dès les premiers jours, janséniste, c'est-à-dire reconnaissante envers la grâce divine de son indispensable secours et de la surabondance de mérites qu'elle met à la disposition des âmes pauvres d'œuvres, chargées de péchés, et qui ne monteraient point, sans cette aide, la voie étroite et escarpée du salut. Je me sentais si faible, si désarmée dans ce grand combat spirituel, que je regardais l'alliance de l'homme et de Dieu lui-même contre le démon, comme aussi nécessaire qu'honorable. J'ai dit quel mépris je me sentais pour cet orgueil, paré de modestie, qui prétendait abandonner l'homme à lui-même, et, dans le désert de la vie, le réduire aux ressources de sa liberté. Je trouvais cette doctrine desséchante, décourageante, et son ingratitude ne me révoltait pas moins que son insuffisance. J'étais indignée de ces principes hautains qui brisaient le lien qui réunit l'homme à Dieu et la terre au ciel, et semblaient refuser le bienfait de l'assistance divine, dont l'homme ne peut cependant se passer, et sans laquelle il n'est pas de salut. Dès que je pus penser en matière de religion et raisonner ma foi, je me sentis attirée par

l'insinuante tendresse du dogme de la grâce, par cette assurance de la céleste sollicitude, toujours éveillée et toujours prête à courir au secours de l'humanité défaillante. Je ne m'égarai point dans le dédale des vaines subtilités. Les meilleurs principes ne souffrent pas qu'on en déduise les extrêmes conséquences. Je ne voyais donc qu'un bienfait là où les jésuites voyaient un danger. Et je ne pouvais me figurer qu'il fût des pécheurs assez téméraires pour abuser de la protection de Dieu, et pour faire dégénérer l'espoir de son secours jusqu'à celui de l'impunité. Je ne trouvais ni ma liberté, ni ma responsabilité diminuées par l'intervention de l'assistance divine et je ne croyais point qu'une aussi auguste alliance que celle du Tout-Puissant me dispensât de vaincre. Il était à craindre, il le faut croire, quoique ce ne fût point charitable à dire, que d'autres, moins discrets, n'abusassent de la grâce au point de devenir importuns, et de réduire leurs vertus à en demander la force. Cependant je voyais, parmi ceux qui pensaient comme moi, les juges les plus sûrs d'être favorablement jugés, les pasteurs les plus dignes de la houlette et du troupeau, tandis que je comptais avec étonne-

ment, parmi les adversaires de la grâce, les prélats dissolus et les abbés ambitieux, c'est-à-dire ceux qui en avaient le plus besoin. Pouvais-je hésiter entre l'opinion d'un Dubois et celle d'un Noailles! pouvais-je hésiter entre les persécuteurs coupables et les saints persécutés?

C'est cette persécution qui porta le dernier coup non à mes convictions, mais à mes doutes; je me rangeai hardiment, sûre de ne me point tromper, du côté de ceux qui ne se défendaient que par leurs vertus, contre ceux qui déguisaient leurs vices d'un attachement mensonger à l'Église : fidélité mercenaire et suspecte qu'attirait seul l'espoir de la récompense, et qui ne négligeait pas assez les profits de la victoire.

Je me fis donc auprès de M. le Régent la protectrice des affligés et des exilés, je leur offris, en dépit des ordres surpris à l'insouciance paternelle ou à l'inexpérience d'un roi enfant, l'hospitalité inviolable de mon couvent, et pour leur donner du courage, j'affectai de me montrer en tête du parti de cette pacifique et légitime résistance.

J'étais loin d'être d'accord avec monsieur mon père sur ces questions si brûlantes, et de

la solution desquelles les prélats constitutionnaires lui avaient persuadé que dépendaient le repos de la Régence et l'avenir de la monarchie. M. le duc d'Orléans, excité par M. le cardinal de Bissy, et par le prêtre indigne qu'on allait voir usurper un à un tous les honneurs de l'autel et escamoter jusqu'à la pourpre elle-même, me pressait, sinon de faire ma soumission, du moins de me réduire à la neutralité. Nous eûmes, à ce sujet, à chaque mercredi des années 1721 et 1722, bien des conférences qui finissaient toujours plus mal qu'elles n'avaient commencé.

De guerre lasse, M. le Régent, qui n'était point grand théologien, m'envoya le père de Trévoux, dont l'insistance me déplut, et que je priai de ne point reparaître devant moi. Je l'avoue aujourd'hui avec humilité et repentir, j'avais, à cette époque, contre la compagnie de Jésus tout entière, de secrètes et d'insurmontables préventions. Je me souvenais trop de l'ambition et de la duplicité de quelques-uns d'entre eux. J'oubliais trop le mérite général et les immenses bienfaits du corps tout entier. Les confesseurs de roi depuis Henri IV m'empêchaient d'admirer les martyrs de la Chine et les civilisa-

teurs du Nouveau Monde. J'en exceptais à peine le père Caussin, qui osa résister à Richelieu. Mais le père Tellier, le père de la Chaise et le père Gaillard emportaient la balance, et l'indignation me faisait pencher du côté de l'injustice. Je le reconnais aujourd'hui plus volontiers que je ne l'eusse fait alors, car l'ardeur de ma foi et de mon prosélytisme m'entraîna, j'en conviens, plus d'une fois trop loin. L'inflexibilité de mes adversaires m'avait rendue inflexible à mon tour, et je ne tardai point à répondre à leurs persécutions par des disgrâces. Mon accueil au père de Trévoux fit renvoyer le père Ledoux, qu'on soupçonnait, bien à tort, de m'inspirer une fermeté qu'il était loin d'avoir. Pour représailles, je forçai madame de Fretteville, qu'on avait gagnée, et qui s'était chargée de me convertir à la Constitution, de quitter le couvent.

Il fallait, car je ne puis penser aujourd'hui sans larmes à ce châtiment qui ressemble à une vengeance, que je fusse bien animée, pour me séparer ainsi de celle qui avait été ma maîtresse et ma meilleure amie. Mais j'étais jeune et fière, et je ne souffrais point qu'on me voulût gouverner impunément.

Madame de Fretteville eut le tort de me croire plus complaisante que je ne l'étais réellement. Mais je pouvais demeurer inflexible dans ma foi sans le demeurer dans ma colère. Je ne le fis point. Irritée par quelques présomptueuses paroles, qui m'avaient été rapportées, et indignée d'apprendre que celle à qui j'avais donné toute ma confiance dans de pieux desseins en voulait abuser dans des vues mondaines, je lui ôtai sa place de dépositaire que je donnai à madame de Lanty. Et elle dut, pour se dérober aux éclats d'une colère qui ne pouvait se rassasier, se résigner à quitter le couvent, sous prétexte de maladie, et à se retirer à Rouen dans sa famille.

Je ne m'arrêtai point là, et sans respect pour leur rang dans l'Église, j'engageai directement la guerre avec deux prélats des plus acharnés et des moins sincères molinistes, et dans lesquels je m'obstinais à ne voir que des hommes. Je ne prétends pas louer ma conduite en cette circonstance. Je me suis imposé la loi de tout raconter avec sincérité; je poursuis cette tâche, non par esprit d'orgueil, mais par esprit de pénitence.

XVI

Je m'étais, depuis ma profession, intimement liée avec madame de Rohan, abbesse d'Hyères, femme qui réunissait aux dons de l'esprit les qualités du caractère. Nous étions en parfaite conformité de vues et en échange fréquent de lettres et de visites.

Voici la vengeance, plus malicieuse que maligne, que j'accomplis un jour, avec sa complicité, sur M. le cardinal de Bissy, qui donnait trop volontiers des leçons aux autres pour n'avoir pas besoin d'en recevoir de temps en temps lui-même. Moi seule pouvais me hasarder à le faire, puisque mon rang m'assurait non-seulement l'impunité, mais encore les respects même de ma victime.

Quand je songe aux emprisonnements, aux exils, aux affronts dont il se montra le trop prodigue dispensateur envers tout prêtre et même tout prélat coupable de ne point penser comme lui, quand je pense qu'il ne tint pas à ce prince de l'Église de déchirer le sein maternel et d'empoisonner la blessure, je me sens quelque répugnance à me repentir du châtiment que j'osaì infliger à cette vénérable morgue et à cette cacochyme inflexibilité. Je me considérais comme prédestinée à cette œuvre de représailles, et, Judith espiègle du parti janséniste, je remplis sans scrupules et sans remords, le feu aux yeux et le sourire aux lèvres, ce qui me paraissait comme une mission.

D'accord avec moi, madame de Rohan, mon aimable complice, dit un jour au prélat qu'elle recevait en visite, qu'elle était très-contente de sa communauté, et pour les mœurs et pour les sentiments; qu'il n'y avait qu'une seule sœur converse, dont elle ne pouvait venir à bout, et qu'elle la recommandait à son zèle. M. de Bissy, étonné de la résistance, dit à madame de Rohan de la lui envoyer.

Je parus donc devant mon juge sous un

faux nom, et avec de menus artifices de voiles, de démarche, de mine, qui m'assuraient l'incognito.

Le cardinal, absolument pris à ce déguisement, se mit à m'admonester de son mieux, en assaisonnant sa mercuriale, moitié brusque, moitié paternelle, de fréquents hem! hem! et m'interpellant familièrement du titre de : ma bonne enfant! « Savez-vous, me dit-il enfin, que si vous continuez de manquer de respect et de soumission envers vos supérieurs, je vous ferai mettre en pénitence ? »

Sans me troubler beaucoup de cette menace, je pris la parole et lui exposai catégoriquement mes sentiments; puis, mon chapelet égrené, je me mis à lui dire le sien sans le moindre ménagement. Je lui reprochai l'exagération et l'intolérance de ses opinions, que je n'attribuais qu'à des vues absolument humaines; je lui fis un détail fort circonstancié de sa conduite et de sa vie, qu'il entendit fort impatiemment et qu'il interrompit plusieurs fois, en me disant qu'il n'y avait point de punition que je ne méritasse pour parler comme cela à un prince de l'Eglise et à mon supérieur.

Il eut beau, avec la fougue dont il est capable, rejeter ce même discours et s'emporter jusqu'à me saisir violemment le bras, la langue n'en continua pas moins imperturbablement son office, et je ne me tus que lorsque je ne trouvai plus rien à lui dire. Il se cabrait sur son fauteuil et attendait, le visage pourpre, le moment de commencer à son tour sa remontrance.

Madame de Roban, qui entendait tout d'une chambre voisine, ne lui en laissa point le temps, et étouffa d'un violent éclat de rire cet accès d'éloquence. Le cardinal, qui était hors de lui-même, au point de ne plus rien voir, ne put cependant s'empêcher d'entendre cet ironique avertissement. Avec cette souplesse qui lui était habituelle, il changea en un instant de ton, de visage et de geste, et subitement rasséréné par une réflexion révélatrice, il me fixa avec une attention déjà respectueuse, puis reconnaissant dans la sœur converse révoltée madame d'Orléans elle-même, il baissa les yeux, et, prenant son supplice en bonne grâce, il se leva de son fauteuil, souriant et papelard, pour murmurer des excuses. Je le laissai s'embrouiller dans ses patenôtres de cour et le plantai là tout net,

encore plus persuadée par cette démarche de toutes les vérités que je lui avais dites, et lui décochant pour tout adieu ces mots prononcés d'un ton bref : « Profitez de l'avis, si vous pouvez. »

Le mystifié, tout penaud, se retourna alors contre madame de Rohan, et moins gêné dans ses mouvements, lui porta âprement ses plaintes de l'avoir ainsi compromis. Mais il n'eut d'autre réponse, sinon que madame d'Orléans était la maîtresse quand elle venait dans son couvent, et que s'il avait à se plaindre de quelqu'un, c'était à cette princesse, fort capable de lui répondre, qu'il le devait faire.

Malheureusement pour lui, cette aventure lui arriva le matin. Il ne voulut pas, comme on peut bien se l'imaginer, dîner dans une pareille maison. Il en sortit plein de colère et de dépit, et fut obligé d'aller lui-même dans un cabaret chercher ses gens qui dînaient. Il a été cependant assez sage pour n'en point parler. Mais madame de Rohan et moi ne fûmes point si discrètes.

Cette aventure et quelques autres, qui portaient un trop hardi témoignage de la vivacité de mes opinions jansénistes et de ma vigueur à les défendre, firent, de l'abbesse de

Chelles, la providence des persécutés, et la protection que je ne pus refuser aux R. P. bénédictins, dont le chapitre général se réunissait, en avril 1723, à l'abbaye de Marmoutier, pour l'élection d'un général de la congrégation de Saint-Maur, en remplacement du père de Sainte-Marthe, m'engagea avec M. de Camilly, archevêque de Tours, dans une polémique qui préoccupa un moment jusqu'à l'attention du public profane, assez désintéressé dans la question.

Je ne citerai de cette guerre de plume, qu'un seul document, qui peint l'esprit dont j'étais alors animée, et l'ardeur excessive de ma foi.

Je transcrit cette lettre, qui fait plus d'honneur à ma fermeté qu'à ma modestie, pour m'humilier, Seigneur, et non pour me vanter. Ma pitié elle-même devenait intolérante comme la persécution, et je ne tardai pas à expier, par une subite sécheresse de votre grâce, l'orgueilleux abus que je faisais de ma foi au détriment de ma charité. L'excès auquel je me laissai emporter en cette circonstance et en d'autres suffirait à démontrer les inconvénients de la polémiqne en matière religieuse, et la supériorité de l'exemple et du

silence sur toutes les autres armes, parfois si dangereuses, de la contradiction.

M. l'archevêque de Tours, après avoir vainement essayé de l'intimidation et de la flatterie, pour amener le chapitre à accepter la constitution, m'écrivit une lettre assez ironique, sous ses respectueuses apparences, dans laquelle il avouait son échec, et insinuait perfidement que cet ouvrage était réservé à M. A. R., qui, sans doute, serait plus heureuse que lui.

Je supportai plus impatiemment que tous les autres ce trait, trop habilement lancé pour ne pas avoir traversé la cuirasse d'indifférence, dont j'avais affecté, pour éviter des luttes scandaleuses, de me revêtir. Je ne crus pas pouvoir me dispenser de répliquer, et je le fis en ces termes :

« J'ai reçu votre lettre, monsieur, qui m'a « doublement surprise ; vous avez été si « longtemps à me faire réponse, que je n'en « attendais plus ; mais je l'ai été bien davan- « tage de la manière dont vous m'écrivez. « Croyez-vous me tromper? — J'ai su les « intentions du Roi et celles de M. le duc « d'Orléans, et c'est parce que je les ai sues, « que j'ai été surprise que vous les ayez si

« peu suivies. Mais ce que je ne puis souffrir,
« c'est que vous vous vantiez d'avoir fait
« attention à la lettre que je vous ai écrite.
« Vous l'auriez dû faire, puisque je vous
« mandais les propres termes de M. le duc
« d'Orléans, et même ceux de M. de Fréjus.
« Vous avez agi si différemment, que j'en
« serais surprise, si je ne connaissais vos
« vues et votre ambition. Il n'a pas tenu à
« vous que notre congrégation n'ait été per-
« due. Le sacrifice aurait peut-être plu à
« quelques personnes, et vous aurait avancé.
« Vous en auriez rougi avec plaisir. Mais
« Dieu, qui garde les siens, les a soutenus
« contre les brigues. C'est lui, sans doute, qui
« les a soutenus à refuser constamment
« l'acceptation de la constitution. Je suis
« dans leurs sentiments, n'ayant, comme eux,
« rien à désirer que le ciel. Nous tournons
« le dos à la porte qui mène aux grandeurs
« ecclésiastiques, et si, des évêques de France
« acceptant la bulle, on en retranchait ceux
« qui ont des vues telles que les vôtres, et
« toutes humaines, tant ceux qui ont été
« récompensés, que ceux qui ont espéré de
« l'être, le nombre en serait bien petit. Mais
« nous ne voyons que ce qui s'est toujours

« vu dans tous les siècles de l'Église. N'at-
« tendez donc pas, monsieur, que je presse
« nos pères d'accepter la bulle ; je ne les re-
« connaîtrais pas pour mes frères, s'ils la re-
« cevaient. Si je pensais en moliniste, je
« vous injurierais ; au moins vous rendrais-
« je de mauvais services. Mais tout ce que je
« désire, pour vous prouver la pureté de ma
« foi, c'est de trouver l'occasion de vous ren-
« dre service et de vous faire plaisir; je la
« rechercherai même pour vous marquer ce
« que je dois à votre caractère, et les senti-
« ments que le christianisme m'inspire pour
« vous, monsieur, etc.... »

XVII

Bientôt un souci, devenu poignant, de sourd qu'il était, vint m'arracher impérieusement à cette stérile polémique, où j'avais cherché une diversion à ma douleur, sans y trouver autre chose qu'une vaine agitation.

Depuis quelque temps, M. le Régent, mon père, m'inspirait la plus triste sollicitude. Sa santé chancelante, chaque jour minée par des excès nouveaux, n'était pas faite pour diminuer ces alarmes. Lorsque j'étais entrée au couvent, un des motifs déterminants de cette vocation précoce avait été le désir et l'espoir de racheter ses fautes et de prier Dieu pour qu'il lui fît la grâce de la conversion et du salut. C'était là l'ambition secrète de mon sacrifice. Ces pieuses espérances avaient dû

résister déjà à bien des déceptions. Je tremblais que mes efforts ne fussent déjoués par la persistance de son impénitence et par l'éclat imprévu de cette divine vengeance, qu'elle semblait défier et qui grondait déjà sur sa tête. Tous mes efforts, depuis longtemps, tendaient à amener au repentir ce cher et grand coupable. J'avais essayé d'éveiller discrètement son attention sur ses intérêts futurs, dont il faisait trop bon marché, sur sa responsabilité envers son peuple, sur le jugement de la postérité, sur ce Maître trop négligé qui pouvait, d'un moment à l'autre, lui faire expier l'abandon dont il outrageait sa majesté jalouse.

Mon père me fermait la bouche par une plaisanterie et déconcertait ce qu'il appelait mes sermons, par l'éclat de rire éternel de son insouciance. Aucune voix, écho de la mienne, n'osait troubler le complaisant concert de ses flatteurs et réveiller sa conscience. Ceux qu'il appelait *ses roués* n'avaient garde de lui rappeler des devoirs qui eussent aboli leurs droits. Il avait de bonne heure écarté, à force de sarcasmes, jusqu'à l'opiniâtre dévouement de M. le duc de Saint-Simon, le seul honnête homme de la Régence. Il ne l'ap-

pelait que lorsqu'il avait besoin de lui, et n'acceptait ses conseils qu'en échange de ses services. De son côté, M. de Saint-Simon, inflexible censeur, intraitable ami, ne mettait les pieds au Palais-Royal que lorsque l'espoir d'être utile l'emportait sur la crainte de n'être pas agréable. Quand, à la suite de ces paniques, si communes en ce temps, la foule des courtisans, croyant le Régent perdu, courait à l'hôtel de Condé, M. de Saint-Simon venait, conseiller du malheur et courtisan de la solitude. Quand la foule revenait, souriante et empressée, et qu'on rallumait les flambeaux de l'orgie, M. le duc de Saint-Simon s'éloignait, reconduit par le vertueux d'Ibagnet, et, sur la porte du festin, qui les provoquait en vain de ses lumières et de sa musique, l'un haussait les épaules et l'autre levait les mains au ciel.

Depuis quelque temps cependant un des plus fidèles et des plus spirituels amis de mon père, soudain touché de la grâce et frappé de la foudre rénovatrice sur la route de la débauche, comme saint Paul sur le chemin de Damas, le duc de Brancas, retiré à l'abbaye du Bec, harcelait M. le Régent de ses lettres touchantes et de ses avertissements prophé-

tiques. La voix publique semblait se joindre à cette voix amie dans ces vers répandus à profusion dans Paris, et qui semblent inspirés par de menaçants pressentiments :

Si tu veux fléchir ma justice
Et que j'exauce tes désirs,
Impie, abandonne le vice,
Quitte ses criminels plaisirs.

Mon peuple, sous ta main coupable,
Languit, gémit amèrement,
Quoique la misère l'accable
Sans espoir de soulagement.

Je t'ai mis en main la puissance,
Était-ce pour en abuser
Et pour opprimer l'innocence?
Le maître doit-il écraser?

Tu ressentiras la misère
Avant qu'on ait vu le soleil
Parcourir trois fois l'hémisphère,
Si tu ne suis pas mon conseil.

Profite du temps qui te reste.
Si je diffère à te punir,
Ton sort en sera plus funeste,
Lorsque je te ferai venir.

Je redoublais de prières et de lettres pour précipiter ce retour tant désiré, et pour conjurer cette terrible leçon dont il me semblait, quand je regardais au ciel, voir passer les

éclairs avant-coureurs. À propos de la distribution d'évêchés qui eut lieu en 1723, au grand scandale de la véritable Église, humiliée de voir ainsi récompenser des services dont on eût été puni sous un autre règne, je ne pus contenir mon indignation, et me crus obligée d'en envoyer à M. le Régent le formel témoignage. Cette lettre, plus heureuse que les précédentes, trouva le défaut de sa cuirasse d'indifférence et d'ironie. Elle le toucha, l'étonna, l'effraya même quelque peu. Il s'en occupa au point de la relire deux fois. Il en fut assez ému pour en parler et même pour la laisser voir. Informée de cet effet inattendu, j'en bénissais le ciel quand cette affreuse et terrible nouvelle : M. le Régent est mort! vint brusquement, brutalement, me ravir cette dernière illusion et aggraver des doutes les plus désolants les plus légitimes regrets.

Mon père était mort en quelques secondes, ainsi qu'il avait le triste courage de le désirer, frappé par ce coup de tonnerre de l'apoplexie, qui supprime toute transition entre la mort et la vie, et met instantanément le coupable en présence du juge.

Je reçus ce coup, si sensible à mon cœur,

avec soumission à votre volonté, Seigneur! Le dirai-je? J'eus un moment de consolation que vous fussiez vengé d'un pécheur qui vous avait tant offensé. Que cet instant fut court et que je revins promptement au déchirement que cette perte faisait à mon cœur! Que je ressentis vivement ce coup qu'elle portait à la vaine gloire et au rang de ma maison! L'autorité que son amitié pour moi me donnait fut anéantie avec lui. Les ministres, jadis si soumis à mes ordres, si assidus à me faire leur cour, reprirent leur orgueil naturel. Ma famille, elle-même, m'abandonna sur un léger prétexte. Tous ces coups, qui étaient des effets de votre miséricorde sur moi, pouvaient m'attirer de grandes grâces, si j'en eusse compris les mystères. Mais mon orgueil m'aveugla, l'amour de la vengeance me saisit. Ce fut sur ce motif que je fis madame d'Artaignan prieure du Tresnel; je l'en mis en possession malgré ma mère, et j'ôtai injustement cette place à madame de Veny, à qui elle appartenait par bien des titres.

J'arrivai au Val-de-Grâce. Quelle différence pour une âme aussi vaine que la mienne! Mes chambres, qui, du temps de mon père, ne désemplissaient pas de monde,

étaient vides. Ces milliers de placets et de mémoires que mon amour-propre s'amusait à recevoir, et où j'avais pu lire un jour jusqu'à l'orgueilleuse signature d'un Law, se changèrent en demandes ordinaires des pauvres. Je ne vis personne de ma famille. Le choix de madame d'Artaignan m'avait de nouveau brouillée avec madame la duchesse d'Orléans, qui commençait à me pardonner mes premières offenses. Mon frère, M. le duc de Chartres, oubliait de son mieux, aux pieds de mademoiselle Quinault, le pouvoir qu'il avait laissé échapper, et, en attendant le coup de Dieu qui devait faire en lui un si sublime exemple, donnait à la cour le spectacle d'un prince trop tôt résigné et d'un fils trop tôt consolé.

Je ne vis donc personne de ma famille, en ce jour de tristesse et d'angoisses, où l'humiliation s'ajoute à la douleur, où l'obscurité succède tout d'un coup à la puissance et l'abandon à l'empressement. L'affection des miens me manqua donc, en même temps que s'évanouissaient l'illusion de mon crédit et le prestige de ma popularité. Seule, en proie à toutes les suggestions de la douleur, de la colère et de l'orgueil, et après un

séjour de convenance, abrégé autant que possible, je retournai dans mon abbaye, la rage dans le cœur, et bien déterminée à me venger, par tout ce que je pourrais, de l'affront de cet isolement, et de cette mort imprévue qui avait si brusquement interrompu mes rêves d'influence et de domination, qui ne coûtait pas moins à ma vanité qu'à mon affection, et que j'osais considérer comme une perfidie de la Providence, comme une trahison de Dieu.

XVIII

Quelques mois à peine après mon retour à Chelles, quelqu'un qui aurait visité le monastère, du temps de madame de Villars et même du temps de mes premières ferveurs d'austérité, ne l'eût point reconnu et se fût signé dès la porte, comme les pèlerins de la légende devant un de ces couvents maudits, dont l'enfer a pris possession et où les démons, successeurs des moines, blasphèment en chœur ou promènent leurs bandes lubriques.

J'avais remplacé la vieille tourière à la voix chevrotante, toute renfrognée sous ses besicles de corne, par une sœur converse avenante, souriante, toujours prête à souhaiter

la bienvenue. J'avais réformé les jardins, d'un aspect trop sévère. Les charmilles s'y arrondissaient en portiques, en berceaux parfumés de la fleur grimpante des chèvrefeuilles et des jasmins. Partout des massifs de fleurs, des bosquets de lilas et des espaliers de roses. Et sous ces charmilles, sous ces bosquets, sous ces berceaux, un essaim folâtre de novices et de pensionnaires, se poursuivant, s'enlaçant, se lutinant, et illuminant ce cadre de verdures, fraîches et sombres, du fugitif éclat de leurs robes blanches, et scandalisant de leurs cris, de leurs rires et de leurs bonds, les tranquilles oiseaux familiers de l'abbaye.

Au parloir, un bruit perpétuel de chuchotements, de saluts et d'adieux galants, une foule frivole et gaie d'abbés musqués, pirouettant sur leurs talons rouges, et faisant chatoyer leurs bas de soie; ou de belles dames aux vastes paniers, secouant leurs têtes empanachées, et s'environnant d'un nuage de poudre odorante que chassait l'éventail. Au réfectoire : au lieu de la frugale hospitalité d'autrefois, un riche service, des cristaux étincelants, des flambeaux dorés, des mets choisis, une nombreuse et profane as-

semblée, de joyeux convives, un orchestre et des valets brodés.

Au dortoir : des rubans, des fleurs, des dentelles, des miroirs, des romans, des lettres et des portraits.

A l'église : les airs les plus nouveaux, et le prédicateur à la mode : culte de théâtre, chapelle d'opéra ; la prière en grande pompe, la dévotion en gala. Plus de recueillement, plus de mystère, plus de ténèbres, plus de véritable adoration, plus d'extase, plus de larmes de repentir.

A l'écurie : voitures dorées, chevaux piaffant *in fiocchi,* piqueurs en habit rouge, meutes aboyantes et sonores fanfares.

Partout des fleurs, partout de la musique, partout de petits vers, partout la joie ou ses apparences. Nous étions toutes jeunes, toutes mondaines, toutes frivoles. J'avais renvoyé au Val-de-Grâce les dévotes mûres et les vieilles boudeuses, toute la cabale du confessionnal, le parti des laides, ces opiniâtres, ces revêches, qui prétendaient maintenir la tradition et la règle, qui traitaient mon parloir de salon et mes soupers de festins, qui regrettaient les anciens jours où l'on se pâlissait de jeûnes, où l'on s'exténuait de rosaires,

ou la piété avait ses héroïnes et l'humilité ses martyres.

C'est ainsi que se passait le temps, en fêtes, en conversations, en concerts, en promenades sur l'eau. On lisait à Chelles, aussitôt qu'à Paris, les livres les plus nouveaux. On y recevait les gazettes de Hollande, et plus d'une fois, il m'est arrivé d'y tenir bureau de bel esprit, et de faire concurrence à madame de Tencin, ou à madame de Lambert.

Malgré tout ce mouvement, toute cette agitation, tout ce bruit de fausse joie, je n'étais pas heureuse, je ne parvenais pas à me divertir sincèrement. Je goûtais à tous ces plaisirs du bout des lèvres, comme un malade, et je trouvais, dès le bord du vase, une amertume inévitable. Au milieu de cette foule empressée, j'éprouvais par moments comme un impérieux besoin de solitude, comme un opiniâtre regret du silence. J'avais des accès de tristesse immense. C'était comme une mer ténébreuse qui m'environnait soudain, et où je me plongeais et me noyais avec une sorte de joie désespérée. Toutes ces vanités de la vie ne servaient qu'à me faire songer à la mort. Et en dépit de ces roses et de ces chants, de cette poésie et de cette musique, je me

sentais poursuivie de l'idée du tombeau. Je fis préparer le mien d'avance, à côté de celui de sainte Bathilde. Un soir, après un de ces soupers où, le plus souvent, je ne paraissais qu'au dessert, je voulus lui faire une visite en grande cérémonie. Tous mes convives prirent des flambeaux. On se rendit à l'église; on y fit lever la pierre qui ferme l'ouverture de la cave, dans laquelle il fallut descendre par une échelle.

Je voulus me coucher dans le cercueil comme pour en prendre mesure. Je pris un funèbre plaisir à renouveler l'expérience, puis je donnai le signal du départ à mes convives, quelque peu étonnés de ce caprice et de mon sang-froid. Je déclarai que je trouvais ce dernier gîte fort commode, et que j'en prendrais possession le plus tôt que je le pourrais.

Il est certain que, par moments, l'idée du suicide, qui s'était présentée à moi plusieurs fois, durant les luttes et les épreuves de mon noviciat, hanta de nouveau mon esprit. Effrayée moi-même du danger de ces préoccupations, je résolus de m'en distraire autant que possible, par une grande variété d'occupations, surtout manuelles, les plus efficaces

contre l'hypocondrie. Tout en me remettant à mes études favorites de chimie, d'astronomie, d'histoire naturelle, je me mis à façonner des ouvrages au tour, en bois et en argile, que je faisais ensuite cuire au four. Je prenais un singulier plaisir à cet exercice dont j'abusai, ce qui me causa des douleurs qui me forcèrent d'y renoncer. Je fis alors des coiffures et des perruques. J'entrepris un grand ornement de broderie. J'y travaillai avec des brodeuses que je faisais venir de Paris. Je m'amusai aussi avec de la poudre. Je fis des fusées de feux d'artifice qu'on tirait le soir dans les jardins, au grand ébahissement des paysans de Chelles. J'avais des pistolets et je tirais au blanc.

O temps perdu pour le bien, perdu pour la prière, perdu pour le salut, que vous êtes passé vite et que je vous regrette aujourd'hui! Je rougis en pensant à cette antique et sainte maison de Chelles, fameuse par l'austérité de sa règle et la gloire de ses abbesses, et que j'ai laissée déchoir au rang de ces couvents presque profanes, si communs aujourd'hui, où l'homme règne à côté et quelquefois au-dessus de Dieu. Qui m'eût dit, à l'heure de mes premières ferveurs, de mes premières

extases, de mes premiers serments, que je les oublierais si vite? Qui m'eût dit qu'en racontant cette partie de ma vie, je devrais, pour être sincère, enregistrer non de grandes œuvres, mais de grandes folies, non des témoignages d'édification et de charité, mais des certificats de frivolité et de relâchement!

Pour me punir, Seigneur, j'irai jusqu'au bout, je les relirai, je les transcrirai, ces futiles monuments du scandale, ces prix de l'infidélité décernés par la malignité publique.

Écris donc, abbesse indigne, fille dégénérée des Bathilde et des Mathilde, écris, sous la dictée des petits poëtes, ces petits vers, insolent hommage à ta galante hospitalité; écris, malgré ta rougeur, malgré ton tremblement, malgré tes larmes, cette chanson dédiée à Chelles, où l'on t'insulte sans crainte de te calomnier, et où l'on raille cet habit monastique que tu as laissé déchoir, jusqu'à le mettre à la portée des pamphlétaires.

De l'abbaye
Où réside Vénus,
Nonne jolie
Disant peu d'oremus,
Loin des soins superflus,

Ne songeant tout au plus
Qu'à bien passer la vie,
Fait bons les revenus
De l'abbaye.

Du monastère
L'Amour est directeur,
En l'art de plaire
Il instruit chaque sœur.
Savoir gagner les cœurs
Par des attraits trompeurs,
C'est la règle sévère
Qui maintient en vigueur
Ce monastère.

Pour tous offices
On y goûte chaque jour
Mille délices
Qu'assaisonne l'amour.
Chaque instant sur les cœurs
Il répand ses faveurs.
A ce Dieu si propice
Elles livrent leurs cœurs
Pour tout office.

Le badinage
S'empare du parloir,
Il y ramage
Du matin jusqu'au soir.
Sans lui près de ces sœurs
On n'a nulles douceurs,
On n'a nul avantage.
Et leur introducteur
Est badinage.

Je n'irai pas plus loin. Ce sont là de trop

mauvais vers pour être méchants, et je pourrais bien rire de ma pénitence.

J'aime mieux citer encore ceux-ci qui, sous leurs compliments, cachent du moins une piquante ironie. Je les répéterai, Seigneur, parce qu'ils me sont aussi pénibles aujourd'hui, qu'ils me furent agréables alors. Quand la rose est fanée, on ne sent plus que l'épine.

Voilà donc la chanson, sur l'air de *Joconde,* que, en 1726, on pouvait adresser à l'abbesse de Chelles, sans craindre d'autre punition que son sourire :

Je suis prophète, jeune Iris,
Mon nouveau jansénisme
Va gagner la cour et Paris.
C'est fait du molinisme.
Les docteurs à vos agréments
Ne peuvent pas répondre,
Et vos yeux sont des arguments
Qui savent tout confondre.

N'allez pas, comme avec Quesnel
En use le Saint-Père,
Me faire un procès criminel,
Je crains votre colère.
Pour mes tendres *Réflexions,*
Quelle heureuse fortune,
Si sur cent propositions
Vous en acceptiez une.

Je vois en vous de Port-Royal
Ressusciter l'élite.

Vous avez l'esprit de Pascal
Et d'Arnauld le mérite.
On peut exalter vos attraits,
Sans craindre l'hyperbole,
Et j'estime plus vos *Essais*
Que ceux du grand Nicole.

Que dans vos yeux Jansenius
Trouve de fortes armes!
Que la bulle *Unigenitus*
Tient peu contre vos charmes!
Pour vous plaire, Iris, de bon cœur
Je me fais janséniste;
Mais ayez pour moi la douceur
D'une âme moliniste.

Je vois l'Amour armé de traits
Qui vous suit à la trace.
De votre air vif, brillant et frais
La grâce est efficace.
Je soutiendrais ce dogme-là
En ma thèse publique,
Quand on devrait chez Loyola
Me traiter d'hérétique.

Je défendrais vos doux appas
En directeur de Cythère.
Contre eux on ne me fera pas
Signer le *Formulaire.*
Si par malheur votre courroux
Me condamne ou m'exile,
Je n'en appellerai qu'à vous,
Non au futur concile.

Enfin, car je veux épuiser la coupe jusqu'à la lie, voici une véritable épigramme, et une

épigramme à deux tranchants. Je la reçus un jour à Chelles, délicatement insérée dans un bouquet. Je fus assez mortifiée, en voyant que le censeur anonyme nous imposait silence, à madame de Bourbon, abbesse du couvent Saint-Antoine, et à moi, sans la moindre galanterie et la moindre consolation.

Taisez-vous d'Orléans, Bourbon,
Voulez-vous, en doctes personnes,
Parler sur la religion?
C'est bien là l'affaire des nonnes!
Fleury, l'oracle de la foi,
Saura vous apprendre à vous taire;
Doutez-vous qu'il le puisse faire,
Lui qui l'apprit si bien au Roi?

Enfin, la voilà terminée, la revue de mes iniquités. Je sais que le monde m'en prête encore plus que je n'en ai commises. Seigneur, c'est le châtiment des vies légères, qu'une seule faute connue semble permettre de supposer toutes les autres. Oui, je le sais, on a été jusqu'à faire voyager à Chelles, sous un déguisement, le duc de Richelieu. On le faisait voyager de même à Modène, avec plus de vraisemblance, mais sans plus de vérité. Pourquoi s'obstiner à me faire ainsi aimer,

malgré moi, ce que j'ai le plus haï et le plus méprisé? M. de Richelieu le savait, et ne s'est jamais hasardé à perdre en un jour sa trop faible réputation. J'ai quelquefois, je l'avoue, été tentée de l'attirer au piége, où je voulais le laisser attaché comme à un pilori de ridicule. Mais, tout éventé qu'il est, il a flairé le danger, et ne s'y est jamais exposé.

Je sais qu'on est allé jusqu'à me supposer des goûts bien plus bas encore. Il est des gens qui ne peuvent pas croire encore que Cauchereau ait pu être impunément mon maître de chant, ou que j'aie pu compter, sans encombre, avec mon intendant Augeard. Plût au ciel, Seigneur, qu'aucune de mes fautes ne fût plus véridique que ces calomnies! Plût au ciel que je pusse rire de toutes les suppositions aussi bien que de celles-là! Que mon fardeau serait moins lourd, que ma route serait plus courte, et que plus tôt j'accourrais, Seigneur, aux pieds de votre gloire, rejoindre mon cher Saint-Maixent, et vous bénir éternellement avec lui!

XIX

C'était à la fin de l'année 1731. Depuis quelque temps, je me sentais une lassitude extrême de la vie étourdie et dissipée que je menais, dans le but, toujours manqué, d'échapper à ma pensée, et surtout à ma conscience. J'éprouvais cette langueur vague qui se résout, à la moindre secousse, en une pluie de larmes involontaires. De temps à autre, des frémissements sourds dans tout mon être semblaient annoncer quelque réaction violente, quelque catastrophe rénovatrice, et j'étais dans une attente pleine de trouble, comme la nature aux premiers bruits avant-coureurs de l'orage.

La saison de l'année où nous nous trou-

vions ajoutait à ces pressentiments mélancoliques l'inévitable tristesse de ses influences. Tout se réunissait pour me préparer à la chute de mes dernières illusions et de mes dernières espérances, pareilles à ces feuilles jaunies que balayait le vent : la plainte monotone des bises déjà glacées, la brièveté des jours, la pâleur maladive du soleil, l'abaissement des horizons, ces signes de douleur et de deuil, cette décadence de la lumière, cette humiliation de la nature fatiguée, tout cela formait un cadre digne de mes défaillances et de mes angoisses, et aucune joie survivante, aucune force opiniâtre, aucun rayon de dernière jeunesse ne troublait cette sombre et fatale harmonie qui s'établissait entre l'automne de ma vie et celui de l'année, le déclin de mon être et celui de la nature.

Une seule différence résistait à la comparaison et cette différence, hélas ! n'était pas à mon avantage. Le printemps, en effet, meurt et ressuscite chaque année; la nature ne se dépouille que pour refleurir, ne s'éteint que pour briller de nouveau, ne s'endort que pour se reposer. Elle semble avoir puisé dans la certitude des lois éternelles qui régissent les évolutions des saisons, et, dans l'expé-

rience de tant de siècles d'espérances qui n'ont jamais été trompées, une sorte d'ineffable sécurité. C'est avec confiance qu'elle s'étend sous son linceul de neige; c'est sans crainte qu'elle voit s'éteindre, une à une, autour d'elle, toutes les lumières du ciel. Elle assiste, calme et résignée, à l'envahissement de cette décrépitude passagère qui voile, sans la pouvoir détruire, son immortelle beauté. Elle sourit à sa nudité et à sa sécheresse. L'adieu qu'elle dit aux oiseaux et aux fleurs n'a rien de désespéré, et cette tristesse de l'automne elle-même, conserve je ne sais quel mystérieux attrait, quelle insinuante sécurité. Mais il n'est plus de jeunesse, Seigneur, après la jeunesse écoulée. La force et la beauté ne reviennent plus quand on les a perdues, et quand commence l'automne de la vie, quand le cœur se refroidit, quand l'esprit se lasse, quand les sens s'affaiblissent, l'espoir d'aucune renaissance, d'aucune résurrection, n'adoucit la surprise et la douleur de notre décadence. Il n'est qu'un printemps pour l'homme sur la terre; et qui peut se flatter d'être admis à jouir de cet éternel printemps du ciel, qui ne fleurit que pour les saints?

J'avais peu de distractions capables de me dérober à ces tristes pensées. Les déceptions, et les fatigues de cette longue querelle théologique, où j'avais pris si imprudemment parti, avaient à jamais aigri pour moi le miel de mes études favorites. Les devoirs de mon état me trouvaient encore rebelle ou fatiguée. J'étais devenue indifférente aux plaisirs par lesquels j'avais en vain essayé d'échapper à leur joug.

Une seule des obligations de la vie monastique m'était demeurée douce et chère. C'est celle de l'hospitalité. C'est toujours du fond du cœur que j'ai, sur la porte de mon couvent, souhaité la bienvenue au proscrit ou au voyageur, et mon visage était encore plus souriant et ma main plus empressée, quand c'était dans une langue étrangère qu'on saluait mon seuil, et quand à tous ses droits à ma protection, mon hôte ajoutait le malheur de n'être pas Français.

C'est ainsi qu'un soir d'octobre 1731, la sœur tourière ayant conduit au parloir, où je le vins reconnaître, un pauvre capucin espagnol, à l'œil encore vif, au visage bronzé, rudement épanoui dans sa barbe blanche, je répondis à ses inclinations par le plus bien-

veillant accueil, et sans vouloir jeter les yeux sur ses autorisations épiscopales et les lettres de recommandation de son général, je lui fis donner dans la maison des PP. bénédictins de Chelles, la cellule d'honneur, et le fis signaler à tous les bons soins du vénérable prieur.

Le lendemain il vint, accompagné du prieur, m'en remercier et m'exposer l'objet de sa mission. Il était procureur du couvent de Girone, en Catalogne. Un incendie récent avait détruit la plus grande partie de son abbaye, et il avait été désigné par ses supérieurs pour parcourir la France et les Pays-Bas, apitoyer les âmes pieuses sur ce grand désastre, et demander aux fidèles, moyennant quelques spéciales indulgences, l'argent nécessaire pour le réparer.

Il s'était humblement et courageusement prêté à cette ingrate mission, que plusieurs de ses frères, répandus dans toute la chrétienté, partageaient avec lui. Il avait enduré bien des fatigues, subi bien des affronts. Son bras s'était roidi à tendre cette bourse que l'incrédulité ou l'égoïsme avaient plus d'une fois repoussée. Ses joues s'étaient creusées à ce jeûne habituel, par lequel, sublimement

avare, il augmentait à la fois le trésor de son couvent et celui de sa pénitence. Le soleil implacable des grandes routes, la poussière et la pluie avaient hâlé et ridé son front chenu, ses pieds endoloris n'étaient plus défendus que par des lambeaux de sandales de la piqûre des ronces et du choc des cailloux. Il souffrait tout cela sans se plaindre, naturellement, simplement, en soldat plus qu'en moine, se redressant, encore vert et dispos, et maniant son bâton en homme qui peut encore s'en passer. Il espérait, malgré son âge et ses fatigues, aller jusqu'au bout du voyage, arrondir suffisamment sa besace, revoir son monastère debout et mourir comme Siméon.

Cette franchise, cette naïve intrépidité, cette confiance ingénue, encore plus touchante dans un vieillard, l'objet incontestable et sacré de sa mission, la persévérance de son zèle et de son dévouement, toutes ces circonstances et toutes ces qualités étaient faites pour lui mériter l'intérêt sympathique que je lui avais accordé tout d'abord. Dès les premières conversations, je m'étais aperçue sans peine que sa rudesse cachait une grande bonté, et sa modestie une grande science. Il avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Il

avait l'expérience gaie, en homme dont les souvenirs sont sans regrets et surtout sans remords. Sa simplicité éloquente, sa familiarité mesurée, révélaient une intelligence d'élite et une éducation première achevée. J'appris, sans étonnement, que le monde avait eu pour lui toutes les faveurs qui peuvent éloigner un homme du cloître, et que lorsqu'il était entré en religion, il l'avait fait malgré la résistance de sa famille, dont l'orgueil souffrait de son sacrifice et qui eût voulu au moins l'atténuer par la perspective des grandeurs ecclésiastiques, auxquelles sa naissance lui donnait le droit de prétendre, et auxquelles il avait, dès le premier jour, irrévocablement renoncé. Il m'avoua que depuis, il avait partagé tout son temps entre la prière et la science, cette autre prière, et que ses recherches chimiques et anatomiques, souvent interrompues par des missions de ses supérieurs, avaient été l'unique distraction, encore utile, qu'il se fût permise aux devoirs de son état, et la seule infidélité, ajoutait-il en souriant, qu'il eût jamais faite à Dieu.

Il me raconta que, malgré ses efforts pour réduire cette curiosité opiniâtre aux limites

de l'humilité monastique, elle s'était maintenue vive et ardente comme une passion. C'est en vain qu'il avait, en soignant ses frères malades, en se chargeant de l'apothicairerie et de la distillerie, cherché à creuser un lit au torrent et à absorber, dans des applications toutes pratiques, cette impatience de savoir et cette activité à s'enquérir, dont rien ne pouvait éteindre en lui le feu demeuré tout profane. Il me raconta, avec une sorte d'émotion, ses longues séances solitaires à la bibliothèque, son attention et ses ravissements quand le hasard amenait à l'abbaye un homme capable de répondre à ses questions et de le fixer sur les progrès de la science, qu'il ne pouvait suivre que de loin, comme on suit un vaisseau du rivage. Il énuméra les quelques résultats extraordinaires auxquels l'avait amené une longue et patiente pratique, dont il consignait les observations sur un petit cahier de papier blanc, enchâssé dans son bréviaire.

Il m'avoua que souvent encore, il franchissait les fossés et escaladait les haies, durant les haltes de son rude voyage, pour herboriser dans les prés, et comment plus d'une fois, déjà bien las, il avait été attiré sur les hau-

teurs par l'espoir de quelques découvertes, ajoutant sans profit les fatigues du naturaliste à celles du pèlerin. Il m'avoua que son plus grand bonheur, durant les rares loisirs de l'abbaye, était d'étudier la médecine et la chirurgie, d'expérimenter sur des insectes ou des animaux, de modeler en cire la forme des os humains, de figurer le système des nerfs avec des fils de diverses couleurs, tendus sur des clous; enfin et surtout, quand l'occasion s'en présentait par hasard, de disséquer et de monter, d'après nature, de belles pièces anatomiques. Il avait formé à son couvent un petit cabinet de physique et de chimie où étaient plusieurs squelettes arrangés par lui, et il parlait de ces funèbres prouesses de son scalpel, comme un sculpteur des prodiges de son ciseau.

Je répondis par une attention bienveillante à ces confidences, et pour les mieux encourager, je n'hésitai point à lui avouer à mon tour que, plus éloignée que lui des délices même permises de cette curiosité, je n'avais pu m'empêcher, pour les goûter, de violer à la fois, dans ma première jeunesse, les convenances de mon sexe et celles de mon état. Je lui racontai mes recherches, mes

surprises et la joie naïve de ces perpétuelles découvertes qui exaltent, jusqu'au délire, le bonheur de connaître. Je lui dis ma passion encore mal éteinte pour la chimie, la physique, la botanique et même l'anatomie. Je lui fis les honneurs de ma petite collection d'histoire naturelle. Je lui montrai les fleurs desséchées dont chacune me rappelait une agréable promenade, quelquefois une excursion téméraire, et qui, pour mon cœur, avaient gardé ce parfum qu'elles n'exhalaient plus. Enfin, perdant toute contrainte, j'ouvris une armoire où se dressa, à ses yeux étonnés, le squelette d'un daim que j'avais moi-même disséqué jusqu'au dernier vertèbre.

Cette communauté de goûts et d'aveux resserra encore des relations auxquelles je prenais un plaisir inattendu, et où il apportait une sorte de confiance reconnaissante et sereine. Il s'enhardit jusqu'à exhiber un jour devant moi, sans que je l'en priasse, ce qu'il appelait son butin. Je le vis tirer avec précaution d'une sorte de bissac qu'il portait avec lui, les trophées de ces recherches par lesquelles il abrégeait et allongeait à la fois sa route, et soulageait sa fatigue en l'augmentant : des oiseaux morts, des insectes,

des médailles, quelques débris de poteries romaines, un petit cachet ciselé, une tête de mort, et quelques fleurs desséchées.

Il en est une qu'il me montra avec une sorte de vénération triomphante, qu'il maniait avec une discrétion pieuse, comme une relique, qui lui semblait rayonnante, et dont la vue illuminait son œil et faisait remonter le sang à ses joues hâlées. Cette fleur privilégiée, connue seulement de quelques initiés, et dont la découverte équivalait à un grade, il l'avait longtemps cherchée dans les buissons, dans les gorges, dans les ruines où elle se plaît, dans ces solitudes abruptes où elle semble cacher une sorte de douleur ou de honte mystérieuses, si bien exprimées par sa hampe courbée, agitant fièrement et tristement une grappe de clochettes sanguinolentes ; c'était une sorte d'asphodèle, dont il répétait avec enthousiasme le nom un peu pompeux : *Hémérocallis* (Beauté du jour).

Tout en causant et en développant les péripéties de son odyssée botanique, il avait placé sur une table ce crâne sans nom, qui réfléchissait le jour sur sa face polie, et dont les orbites creux, et les mâchoires serrées, portaient si éloquemment le deuil

de la lumière et le désespoir du silence.

Je ne sais pourquoi, à peine eus-je fixé cette tête insensible, immobile, aux trous mornes, qu'il se fit en moi, habituée pourtant à l'idée et à la contemplation de la mort, comme un trouble profond et subit. Je tressaillis malgré moi, comme à un grand pressentiment de douleur ou de pitié. Une terreur involontaire s'était emparée de mes sens; pâle et l'œil hagard, je me sentais livrée sans défense à une sorte de fascination étrange et irrésistible. Je posai la main sur mon cœur; il battait avec violence, sonnant comme un glas d'émotion et de frayeur. Je passai la main sur mes yeux; je voyais toujours, à travers le double voile des paupières baissées et de la main fermée sur elles, cette tête blanche et polie, aux trous ronds, d'où semblait jaillir par intervalles un trait de flamme. Soudain je fis un brusque soubresaut, comme si quelqu'un m'eût saisie par derrière. Je venais d'entendre passer comme un souffle brûlant autour de mon oreille, où avait retenti mon nom, prononcé à voix basse: Adélaïde!

Toutes ces impressions, que j'analyse aujourd'hui lentement, s'étaient succédé en un instant. Frère Gonzalve, s'apercevant

d'une émotion qu'il n'eût jamais soupçonnée si profonde, et attribuant le changement de mon visage et cet ébranlement de tout mon être, a quelque regret filial ou fraternel, imprudemment réveillé, fit un pas vers la table, et, tout troublé lui-même de ce qu'il considérait comme une maladresse, jeta sur le crâne qui s'y dressait, le lambeau de bure qui enveloppait ses trouvailles, et les protégeait contre les secousses de la marche.

Je ne sais pourquoi, à ce moment même, je sentis dans tout mon corps comme une sensation douloureuse, pareille à celle de la brusque occlusion de la bouche, ou de la constriction de la gorge. Je manquais d'air, j'étouffais. Poussée par une force irrésistible, je marchai vers la table, je débarrassai la tête de mort de son voile, et j'éprouvai un soulagement instantané, pareil à celui que donne le passage de l'obscurité à la lumière, ou la bienfaisante irruption de l'air dans une chambre trop étroite.

—Madame, dit, en s'inclinant, le père Gonzalve, je supplie Votre Altesse d'excuser mon indiscrétion, et la faute bien involontaire par laquelle j'ai réveillé peut-être quelque douloureux souvenir.

—C'est plutôt de la reconnaissance que je vous dois, mon père. Le spectacle de la mort dans son œuvre, la contemplation de ces ruines de la vie, sont d'une édification salutaire, et devant laquelle on ne doit point reculer, quand, soldat de la mortification ou de l'humilité, on marche sous le froc ou sous le voile. La mort, qui est pour le monde une crainte, doit être pour le cloître une espérance. Ce signe de la défaite de l'homme est pour nous un signe de victoire. C'est en priant devant une tête de mort, que Madeleine s'est sauvée, et l'abbesse de Chelles, plus pécheresse qu'elle, ne doit fuir que ce qui l'a perdue. D'ailleurs, je ne sais pourquoi je me sens prise d'un involontaire intérêt pour l'inconnu qui, durant sa vie, parla par cette bouche et regarda par ces yeux. Ou je me trompe bien, ou il y a, dans la destinée de l'âme qui anima un moment ce débris humain, une histoire comme vous les savez si bien conter, et plus touchante encore que celle de la légende de l'hémérocalle et de la martyre mystérieuse qui l'arrosa de son sang.

—Histoire touchante en effet, murmura le père Gonzalve, et bien triste.

—Contez-la moi.

—Je n'oserais.

—Je vous en prie, d'où vous vient cette tête? Est-ce celle d'un assassin, ou de sa victime? Vient-elle du meurtre ou du supplice, du cercueil ou du tombereau? Je la croirais plutôt ramassée sur un champ de bataille, tant il y a de noblesse sur ce front dépouillé, de fierté dans cette bouche muette, tant il est demeuré d'expression dans ces yeux vides, et tant cette tête, comme un portrait mal effacé, a gardé des restes de dignité, je dirais presque de vie. On voit, à la roideur des lignes, qu'elles n'ont jamais fléchi; cette bouche a commandé, ces yeux ont toujours regardé droit. La mort même, cette inévitable servitude, n'a pu lui donner l'air servile. C'est une pensée libre qui a habité là, j'en suis sûre, lui dis-je en touchant le crâne du doigt.

Le père Gonzalve m'écoutait avec un étonnement non dissimulé. Chaque parole que je disais semblait lui ravir sa pensée. J'avais évidemment deviné juste, et ma pénétration lui faisait l'effet foudroyant d'une révélation.

—Eh quoi! madame, vous sauriez... murmura-t-il ébahi.

—Je ne sais rien, je devine. L'homme dont voici la tête fut un gentilhomme et un soldat.

—Gentilhomme, dit le père Gonzalve, si, j'en crois la finesse et la blancheur des extrémités du cadavre; soldat, j'en suis sûr, car c'est aux environs d'une ville assiégée, quelques heures après une chaude affaire, que j'ai relevé le corps qui portait cette tête.

—De grâce ! de grâce ! mon père, interrompis-je d'un ton où l'ordre se mêlait à la prière, achevez.

Le P. Gonzalve, qui ne comprenait rien à cette impatience croissante, et que chaque regard jeté sur moi déconcertait davantage, me fit alors le récit suivant :

« C'était à la fin de l'an 1719, pendant la guerre qui marqua cette année fatale à l'Espagne. Ainsi que vous ne l'ignorez point, sans doute, le couvent de Girone n'est pas fort éloigné de Roses. Lorsque parut soudain, dans le port, la flotte française, prête à foudroyer la ville, je m'y trouvais, depuis quelques jours, pour une de ces missions qui m'y appelaient fréquemment. Quand éclatèrent les premiers coups de canon, effrayant prélude du bombardement, je me portai, sur

la demande du gouverneur, du côté des murailles, où mon ministère pouvait être utile et où ma présence devait encourager des défenseurs si inférieurs à l'attaque. J'assistai, du haut d'une tourelle d'enceinte, au spectacle douloureux, même pour un ennemi, de la subite tempête qui perdit la flotte en sauvant la ville. Quelques troupes étaient parvenues à débarquer, et l'attaque avait été engagée aussitôt contre un petit fortin d'approche, situé au haut d'une colline, dont il couronnait la défense naturelle et qui n'était abordable que par des sentiers encaissés comme des ravins, où la cavalerie ne pouvait manœuvrer, mais où des tirailleurs hardis devaient écraser des agresseurs supérieurs en nombre. C'est ce qui eut lieu, en effet, non sans peine.

« Après un combat assez long, et dont l'issue faillit être funeste aux défenseurs du fort, qui ne durent leur victoire qu'à la faveur de la position, les assaillants, qui avaient eu la précaution de garder pour la retraite l'issue de la gorge, se retirèrent en désordre sur le rivage où ils furent recueillis à la hâte par quelques caravelles à demi-échouées, et reconduits à coups de fusil jus-

qu'en pleine mer. L'étroit théâtre de cette lutte inégale, et engagée avec une témérité dont je ne puis encore m'expliquer le mystère, était encombré de débris d'armes, de troncs d'arbres roulés à la hâte pour arrêter l'invasion des chevaux, de blessés et de morts des deux partis, horrible pêle-mêle de corps mutilés, dont la pluie avait pétri le sang avec la boue. L'horreur brutale du pillage s'ajoutait à toutes les autres. Et quand, quelques heures après l'engagement, j'arrivai sur le champ de bataille, muni de charpie, de cordiaux, et suivi d'une charrette remplie de paille, dans le dessein de trouver quelques blessés et d'assurer aux morts une sépulture chrétienne, je trouvai la plupart des corps dépouillés jusqu'à la nudité par la main des vainqueurs (la guerre a de tous temps fait une sorte de droit de ce sacrilége qui souille la victoire), et gisant dans une boue rouge et glacée.

« Il n'y avait, ainsi que je m'en pus assurer en tâtant les mains, en soulevant les têtes, en palpant les poitrines, aucun blessé à sauver. La mort régnait, sans mélange, sur cette muette et insensible assemblée. La chaleur et la vie avaient partout disparu. Je m'assis, fatigué et attristé par cette exploration sté-

rile, sur un petit tertre qui dominait la gorge, tout tapissé d'amarantes, de pariétaires, de coronilles, de toute cette flore triste et modeste de l'automne qui se perpétue jusqu'en plein hiver, et parfume jusqu'à la neige de l'âcre senteur de la lavande. Et, le front dans mes mains, je murmurai pour toutes ces victimes une oraison commune, tandis que les hommes qui m'avaient accompagné creusaient les fosses et s'apprêtaient à y transporter les corps.

« Bientôt je relevai la tête, et mes yeux alors tombèrent sur un cadavre qui, jusque-là, n'avait point attiré mon attention, et qui cependant ne tarda point à l'absorber tout entière.

« C'était le corps d'un beau jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, un véritable chef-d'œuvre de conformation, et qui portait, en caractères encore éclatants, cette grâce unie à la force qui est le signe de la pureté des races. Ce beau corps, d'où le sang à peine refroidi s'échappait par une large blessure au flanc gauche, avait la blancheur du marbre, et je puis dire qu'il illuminait la boue, sur laquelle il reposait sans en être souillé. Je ne sais par quel inexplicable attrait, où la cu-

riosité enthousiaste du savant se mêlait, pour l'exciter encore davantage, à la pitié de l'homme, je m'avançai avec une sorte de respect, pour le mieux admirer, devant ce type unique de la beauté virile. Je ne pouvais m'empêcher de maudire ceux qui l'avaient tué. Le sacrilége de cette destruction me faisait haïr jusqu'à nos sauveurs. Je soulevai les bras qui retombèrent inertes. Je penchai sur le cœur une oreille attentive. Le cœur ne battait plus. Je pris dans mes mains ces mains fines et blanches comme celles d'une femme, j'étanchai, pour en mieux mesurer la profondeur, le sang noir qui dégouttait encore d'une horrible blessure que le jeune héros (car c'en était un, on n'en pouvait douter à la fière attitude et à l'expression martiale que gardait ce cadavre) avait reçue sur le temporal droit, et qui avait pénétré jusqu'au cerveau. J'écartai tristement cette admirable chevelure noire que la pluie avait collée aux joues. Et je prenais à cette pieuse besogne je ne sais quel intérêt particulier et comme une paternelle sollicitude.

« Cependant, les fosses étaient creusées et l'ensevelissement allait commencer. Soudain, une vedette se replia sur nous avec frayeur.

Elle signalait à la côte plusieurs voiles. Une barque, plus avancée que les autres, venait de débarquer une troupe qui s'avançait avec précaution sur la jetée. Nous n'avions que le temps d'esquiver un combat inégal, car ne prévoyant aucun obstacle à la mission pieuse dont je m'étais chargé, j'avais pris une très-mince escorte, et mes hommes avaient plus de pelles et de pioches que de fusils. Nous résolûmes donc, remettant l'accomplissement de notre funéraire corvée à un moment plus opportun, de nous retirer, en laissant ainsi une moitié, s'il la voulait accepter, au petit corps ennemi qui s'avançait sans doute pour assurer, par une reconnaissance, les attaques du lendemain.

« Il serait trop long de vous dire, madame, par suite de quels sentiments et de quels desseins je résolus de ne pas me séparer de ce beau corps dont je vous ai parlé, de ne pas le laisser exposé au froid de la nuit, aux souillures de la boue et au bec des oiseaux de proie qui, attirés par le carnage, voletaient déjà autour de la gorge en poussant des cris sinistres. Je fis signe à un de nos hommes, et sans m'inquiéter du sourire d'incrédulité par lequel il accueillit ce qu'il

croyait être une dernière tentative de salut, je hissai avec son aide le cadavre jusque sur la charrette. Je jetai sur sa nudité mon propre manteau et donnai le signal du départ. En me courbant vers la terre, j'y avais remarqué un objet brillant que j'y ramassai. C'était un cachet, une fort belle opale gravée avec des armes, et enchâssée dans un très-beau manche ciselé en forme de couronne fermée. Ce pouvait être un indice pour essayer d'établir l'identité du corps, je m'en emparai donc sans scrupule. L'arroyo fouetta ses mules, et nous reprîmes rapidement le chemin de la ville.

« Le soir même, prétextant le rappel de mes supérieurs et l'inutilité de ma présence dans la ville, si elle était attaquée le lendemain, je retournai au couvent, escortant à pied, tout en égrenant mon rosaire, la charrette qui transportait ce que j'appelais ma conquête.

« A peine rentré dans ma cellule, où j'avais fait transporter le corps, je me livrai, avec une sorte d'acharnement, à toutes les pratiques capables de le rappeler à la vie. C'est en vain que j'essayai de l'eau froide, des vinaigres, des gouttes de Hongrie, des

fumigations. Aucun mouvement ne répondit à mes efforts. La tête soulevée retombait toujours, inerte et froide, et quelques flots de sang noir, épanché par les blessures du front et du flanc, furent l'unique et effrayant témoignage de l'inutilité de mes efforts. Ah ! madame, quel dommage ! J'ai toujours là, devant mes yeux, ce beau corps d'ivoire, où s'effaçait de plus en plus, comme le réseau d'une source tarie, la circulation bientôt imperceptible des veines. Je vois fixés sur moi ces grands yeux noirs dont l'étincelle avait disparu, et qu'une main pieuse n'avait pas eu le temps de fermer. En examinant plus attentivement le corps, je remarquai, presque au-dessus de la blessure béante du côté, les traces d'une blessure ancienne. Quel rude tribut cet adolescent inconnu avait déjà payé aux misères de la vie ! Comme on sentait qu'il ne s'était point épargné les dangers, et qu'il avait couru comme à une fête à tous les combats de la vie!

« Plus je regardais et plus je me sentais saisi d'un intérêt assez douloureux pour faire jaillir mes larmes. Je ne retrouvais, en effet, avec surprise, sur ce front calme et pur, sur ces lèvres encore vermeilles, sur cette poi-

trine délicate, aucun des stigmates de la passion. Partout mêlée aux robustes attraits de la force virile, je respirais je ne sais quelle grâce féminine. Partout s'exalait ce parfum de pudeur virginale et d'intacte vertu, si rare au corps des hommes et au corps des soldats. Ce beau corps, pareil à celui d'un jeune martyr, avait je ne sais quelle suave odeur de sainteté précoce. Avec mon œil expérimenté, je distinguai, en joignant les mains d'étonnement, les traces sanguinolentes du cilice. O Providence ! ce sont là de tes traits ! C'est donc un jeune saint, un de ces rares exemples de piété et de chasteté, qui méritent obscurément sa grâce à cette Babylone des camps, que j'avais devant moi ! Je m'agenouillai, et je baisai respectueusement ces mains pures et courageuses, et ce front sanglant, dépouille déjà sacrée d'un mort qui, j'en suis sûr, est au ciel.

« Je renonçai, comme à une profanation sacrilége, à l'idée qui m'avait longtemps séduit, de porter le scalpel sur ce corps sanctifié, et d'étudier, par une occasion unique, les mystères de la vie sur un chef-d'œuvre humain. J'allai trouver mon supérieur, je lui fis part de ma découverte, de mes impressions,

de mes scrupules. Il daigna les partager, après avoir prié comme moi auprès du cadavre. J'en obtins seulement la permission de détacher cette tête, de la préparer, de la conserver pieusement, dans l'espoir, qu'une sorte de pressentiment nous rendait plus pressant, de retrouver un jour, grâce aux indications du cachet, la famille, légitime propriétaire de cette relique, et en attendant, de prier devant un signe digne de la prière, et résumant, avec une si sublime éloquence, les misères de la vie et les grandeurs de la mort.

« Le lendemain, tout le couvent, le prieur en tête, conduisait à son dernier lit, creusé parmi les fleurs dans notre petit cimetière, à l'abri d'un sycomore, ce jeune héros si prématurément moissonné par la gloire, et qui trouvait au moins dans une terre chrétienne, les pieux honneurs et l'inviolable asile dus au courage et au malheur.

« Depuis, plus d'une fois il m'est arrivé d'interroger des Français établis à la cour d'Espagne. Aucun d'eux n'a pu répondre d'une manière précise à mes questions. Aucun n'avait connaissance d'un mort de marque, demeuré parmi les cadavres du siége de

Roses. Plusieurs, à qui j'ai montré le cachet trouvé sur le champ de bataille, n'ont point reconnu ces armes, et quelques-uns m'ont dit, avec raison, que rien ne démontrait que ce fussent celles du mort, et qu'elles avaient pu être perdues dans le désordre de la mêlée, par quelque combattant peut-être survivant encore, ou enseveli depuis sur le théâtre même de la lutte, qu'un groupe de croix de bois, ornées parfois, par la piété du passant, de quelques fleurs agrestes, bientôt séchées, désigne seul aujourd'hui au respect des passants.

Je n'avais pas entendu ce récit sans verser plus d'une fois des larmes, double hommage au pathétique de l'histoire et à l'émotion communicative du narrateur. Chose étrange ! ces larmes me déchiraient et me soulageaient le cœur en même temps. La pire certitude vaut mieux que le doute. Les diverses circonstances énumérées par le père Gonzalve, successivement rangées dans mon esprit, y laissaient comme de subites traînées de lumière. Je ne sais quelle voix intime murmurait de plus en plus distincte : « Écoute ! écoute ! Il y a dans les paroles que tu entends le sens longtemps cherché de ta

vie, le remède providentiel offert à tes incertitudes. »

Et j'écoutais, avec une attention de plus en plus émue, ce funèbre et touchant récit, et il me semblait voir M. de Saint-Maixent m'apparaître, le front éclatant de lumière, toujours pâle, le corps diaphane, s'élevant d'une sorte de tombeau et remontant vers le ciel, en agitant doucement deux ailes noires aux bords étincelants.

A mesure que le père Gonzalve parlait, cette vision devenait de plus en plus distincte, et j'assistais, muette, à une sorte de résurrection de celui que j'avais tant aimé. Me contenant par un effort suprême, je voulus aller jusqu'au bout, et épuiser, avec le bon moine, tous les signes au moyen desquels je pouvais achever ce travail d'assimilation et de reconnaissance, dont il était si loin de soupçonner l'intérêt pour mon âme et pour ma vie.

— Puisque vous ne vous séparez jamais, même dans vos courses, lui dis-je, de cette relique non encore consacrée, devant laquelle depuis dix ans vous épanchez devant Dieu le trop-plein de votre âme, vous n'avez pas dû, mon père, vous séparer davantage de ce cachet, qui peut vous servir à donner un nom

à l'objet encore mystérieux de votre respect et de votre pitié. Avez-vous là ce cachet? que je l'examine à mon tour.

Le bon moine souleva sa robe de bure, tira de sa poitrine un scapulaire et quelques médailles, suspendues à un cordon, et parmi lesquelles pendait le précieux cachet. Il le détacha et me l'offrit.

Je crus tomber à la renverse. C'était le cachet de M. de Saint-Maixent, celui dont il scellait nos lettres, et où étaient gravées, non ses armes qui l'eussent trahi, mais le poétique et mystérieux blason qu'il avait imaginé, pour qu'à la seule inspection de la cire, je pusse le reconnaître, sans crainte d'être devinée. C'étaient deux étoiles d'argent sur champ d'azur, avec la devise de notre amour, tout fait d'espérance, et le mot du céleste rendez-vous : *Alle stelle! Aux étoiles!*

Je sentis comme un frisson passer dans mes veines, et je fus obligée de m'asseoir pour ne point tomber. Je m'armai de toute mon énergie et je parvins à dompter ma surprise et ma douleur. Je voulais tout savoir. Je voulais aller jusqu'au bout. Je n'échappais point d'ailleurs au doute qui avait été plus d'une fois manifesté devant le père Gonzalve, non sur

l'authenticité du cachet, mais sur la certitude du rapport qui le rattachait au mort. Je me souvenais bien que M. de Mornay m'avait dit n'avoir pas retrouvé, lors de sa pieuse et courageuse visite, le corps de son malheureux ami, mais il faisait nuit, la lueur d'un falot est peu favorable aux recherches, avec sa flamme errante, à tout moment coupée d'ombres. Il pouvait s'être trompé. La mort défigure si cruellement. Il n'y a que l'œil d'une mère, qui, sur le champ de bataille, soit infaillible, et puisse dire avec certitude devant un cadavre : Celui-là fut mon fils ! Son cœur a averti ses yeux. Mais le meilleur des amis, privé de ce cri du sang qui révèle l'un à l'autre, même à travers la terre, la mère et l'enfant qu'elle a porté dans son sein, peut embrasser le corps dépouillé d'un inconnu en croyant serrer celui de l'ami cherché. Que d'Achilles, depuis le premier, ont ainsi méconnu leur Patrocle !

Pour moi, je ne pouvais m'empêcher de pâlir, à la pensée de revendiquer comme mien ce qui n'était peut-être que le reste d'un autre homme inconnu et indifférent. Et cependant, plus je regardais cette tête, plus il me semblait y voir l'image fidèle et véridique de mon

cher Saint-Maixent. Par un rapide travail d'imagination, je lui rendais cette vie qui lui manquait. Je rallumais ses deux grands yeux noirs si mobiles, si éloquents, si touchants, au sein de ces orbites creux. Je voilais d'une épaisse et soyeuse chevelure cette ouverture du coup de sabre maudit, par où s'était échappée la pensée. Je faisais remonter le sang à ces lèvres recouvertes d'une chair purpurine et ombragées d'une fine moustache. Et je croyais revoir Saint-Maixent et l'entendre me parler, m'appeler !

Je résolus de tenter une épreuve définitive.

—Mon père, dis-je au père Gonzalve, je vous remercie du triste plaisir que m'a fait votre touchante histoire, je vous remercie aussi de l'édification qu'elle m'a donnée. Confiez-moi ce crâne, sur lequel nous avons en vain cherché à mettre un nom, et que l'anonyme rend encore plus sacré. Je veux ce soir méditer devant ce funèbre témoignage de la vanité des choses humaines. Je veux prier devant cette noble et pure image de la mort la plus touchante de toutes, la mort précoce, la mort imprévue, en plein triomphe de la vie et du bonheur. Cette prière est de celles qui rendent meilleur.

Le père Gonzalve n'avait rien à me refuser. Mon désir lui sembla un pieux caprice, un de ces élans d'humilité et de foi qu'il est aussi imprudent que coupable de contrarier chez une femme, quand cette femme est abbesse, et princesse par-dessus le marché. Il voulut porter lui-même ce triste trophée dans ma cellule. Il le plaça sur mon prie-Dieu, aux pieds du crucifix d'ivoire, s'inclina respectueusement et me laissa seule.

XX

A peine la cellule fermée, je pris la tête et la fixai sur une sorte de tige en fer, tournant sur un pivot, et dont je me servais, il y a peu de temps encore, aux jours de mes infidélités profanes, pour accommoder des coiffures, avec les ouvrières que j'avais fait venir de Paris. Et à la lueur de ma lampe, je me livrai tout entière aux apprêts de cette expérience décisive qui devait confirmer ou détruire tous mes doutes.

Il était mort à Paris, en 1717, un homme singulier, un artiste excentrique, dont une idée, immédiatement adoptée par la mode, avait fait la réputation et la fortune, que son mérite, d'ailleurs réel, n'eût point suffi sans

doute à lui donner. Il s'appelait Antoine Benoist.

D'abord peintre de portraits à l'huile, il avait abandonné cet art trop élevé, et où des rivaux par trop redoutables lui barraient le chemin, pour mouler et modeler en cire les figures des plus célèbres personnages de la cour. Il avait ouvert, dans la rue des Saints-Pères, un cabinet qui représentait le cercle de la cour « en la manière qu'il se tient au Louvre, toutes les personnes principales qui le composent y étant représentées en cire, et vêtues avec tout l'éclat qu'elles font paraître. » Ainsi parlait la *Gazette*, oracle des ruelles. Mais ce qu'elle ne disait pas, c'est que ce qui fit la vogue de ces images fragiles, outre la nouveauté, c'était la perfection réellement saisissante de la ressemblance.

Benoist a exécuté sept médaillons du feu roi Louis XIV, pour lesquels ce prince a bien voulu poser longuement, et qui sont des merveilles effrayantes de réalité, aujourd'hui que l'idée de sa mort se mêle à celle de sa vie. Il avait modelé aussi d'une façon saisissante cette charmante et à jamais regrettable duchesse de Bourgogne, devant laquelle Hadgi Mustapha Aga, envoyé du bey de Tripoli,

s'était écrié, dit-on, que cette figure, à qui il ne manquait que la parole, demanderait son âme à l'artiste au jour du jugement, et que, ne pouvant la lui donner, il serait précipité dans l'abîme pour avoir osé contrefaire Dieu.

J'avais pu voir Benoist en 1715, deux ans avant sa mort, et quoique âgé alors de près de quatre-vingt-six ans, il avait répondu à mes félicitations et à mon empressement, en me donnant quelques leçons de cet art frivole et sublime, qu'il avait poussé si loin, d'imiter et, pour mieux parler, de contrefaire la vie. Je m'armai donc de ma palette, de mes pinceaux, je délayai mes couleurs à l'eau de gomme. Je fouillai dans l'armoire remplie de tant d'instruments divers, futiles auxiliaires de mon active oisiveté. J'y retrouvai le petit creuset portatif, le soufflet, les chalumeaux, le sachet rempli de cire. Je disposai tout autour de moi, et, au bout d'une heure, j'avais appliqué sur le crâne une sorte de masque de cire.

Alors, prenant la cire attiédie entre mes doigts, comme le sculpteur prend la terre glaise, je la pétris, je la façonnai, j'indiquai les saillies et les méplats du visage, j'arrondis les contours. Je creusai à l'aiguille, légèrement

chauffée, les plis des lèvres, les joues, et les rides légères du front, sur lequel la vie n'avait encore tracé que ses premiers sillons. J'eus alors, en mat, une certaine et pâle ressemblance de ce modèle idéal que j'avais devant les yeux.

Je poursuivis ma tâche avec une sorte de fébrile inquiétude. Par moments, je craignais de succomber trop tôt, de ne pas achever mon œuvre de résurrection, de mourir enfin sans l'avoir revu !

La chaleur de la lampe et du fourneau faisait couler sur mes joues de grosses gouttes de sueur qui se mêlaient à mes larmes et que j'essuyais avec elles. Plusieurs fois, je fus obligée d'aller entr'ouvrir la fenêtre et de respirer un peu de calme avec l'air pur de la nuit.

Cependant ma tâche avançait. Peu à peu, sous l'effort de mes doigts, je voyais jaillir tout d'un coup comme un trait de vie, comme un éclair d'expression. Je pris mes pinceaux et j'essayai d'animer par la couleur cette blanche maquette, pareille à un plâtre; j'humectai de vermillon ces lèvres pâles, sur lesquelles ressortit aussitôt l'émail de ces belles dents, qu'après dix ans la mort avait respectées. Je pris une de ces perruques courtes et

frisées dont je me servais quelquefois pour ajouter à l'effet du masque, à peu près abandonné alors, mais que je portais souvent dans mes promenades aventureuses. J'eus un moment de honte en pensant que ces insignes de mes distractions parfois trop mondaines, que ces cheveux artificiels dont je m'étais servie à Hyères et même à Chelles, pour jouer ce que nous appelions la *comédie sacrée,* touchaient un front sacré doublement par la majesté de la mort et celle de la sainteté. Mais je ne m'arrêtai point à ces scrupules; j'étais décidée à aller jusqu'au bout. Il le fallait! N'avais-je pas toute la vie pour pleurer mes fautes et mes regrets?

Je dessinai des sourcils, fins, arqués, et tels que ceux dont j'avais tant de fois admiré la souplesse et l'énergie. Je peignis ensuite les yeux, ces yeux fiers, intelligents et doux, dont la lumière éclairait l'esprit et échauffait le cœur. Et pour remplacer, autant que possible, l'étincelle absente du feu divin, j'enchâssai finement au milieu de la prunelle un grain de diamant.

Cependant la nuit s'avançait, l'aube matinale éveillait de ses joyeux rayonnements les dernières fleurs et les derniers oiseaux, effa-

çant à l'horizon les étoiles attardées, et relevant à la fois ces lumineuses sentinelles. Bientôt *l'Angelus* du matin résonna, éparpillant dans l'air cristallin ses notes argentines, si douces à entendre pour l'oreille chrétienne.

Je jetai mes pinceaux. Je repoussai du pied le fourneau, le soufflet et les chalumeaux. Je tirai les rideaux, qui laissaient transparaître un jour qui contrariait les effets de la lumière. Mon travail était fini. Je plaçai mes deux lampes devant la tête de cire, et, cette fois, je revis Saint-Maixent, frappant, vivant, parlant! Je jouis de nouveau de ce tendre regard et de ce triste sourire, dont douze ans avant j'avais reçu, dans un dernier adieu, l'impression éternelle. C'était lui ! C'était bien lui ! La lumière jouait sur sa chevelure noire et la partageait en boucles étincelantes et en boucles sombres. Son œil brillait ; sa bouche semblait m'appeler. O mon cher Saint-Maixent, vous m'êtes donc rendu ! Et, oubliant la réalité, oubliant mon œuvre, dupe de ma propre illusion, je m'élançai, en proie à une sorte de délire, vers cette tête adorée. Je voulais la couvrir de baisers. Une pensée foudroyante m'arrêta en chemin. Horreur ! ces lèvres sont froides, et cette tête pâle, que ranime le fard

a l'air d'une tête fraîchement coupée! Je ne pus résister à la secousse de ces émotions contradictoires. Un voile de sang s'abattit sur mes yeux, mes jambes fléchirent, et je tombai à terre, privée de sentiment.

Quand je revins à moi, j'étais couchée sur mon lit, entre ma fidèle Clonard et le bon P. Gonzalve, qu'on était allé chercher en toute hâte, parce que, dans mon délire, je prononçais son nom à travers des mots entrecoupés. La funèbre vision ne leur avait pas fait un moindre effet qu'à moi-même. Clonard avait cru à un jeu de ma part, à une sorte d'expérience fantasmagorique. Elle avait conservé assez de force pour me secourir, me relever et me porter sur mon lit. Puis, elle avait couru demander du secours.

—Ah! madame, me dit le soir le P. Gonzalve, quand il me crut un peu remise des émotions de cette nuit fantastique, quelle étrange et miraculeuse coïncidence! Quand je suis entré dans votre chambre, j'ai cru ne pouvoir en passer le seuil, fixé au sol par la surprise et la terreur. Vous aviez, par une fantaisie que je ne me permettrai pas de blâ-

mer, puisqu'elle a failli vous coûter si cher, saisi, sans vous en douter, d'une façon si complète, la ressemblance de ce malheureux jeune homme inconnu dont j'ai ramassé le cadavre dans les gorges de Roses, que c'était à le croire ressuscité. Mêmes traits, même air, même regard. Sous vos doigts créateurs, cette tête ranimée avait reconquis la vie.

Je ne lui répondis que par des torrents de larmes.

Enfin, à un moment où nous fûmes seuls, je n'y tins plus, et, me déchargeant dans le cœur du saint homme de ce secret qui m'étouffait :

—Mon père, lui dis-je, ce n'est pas un jeu sacrilége, une coupable fantaisie qui m'a fait essayer cette nuit cette expérience, que je suis peut-être destinée à payer de ma vie.

Le bon père, tout ému, fit un mouvement d'affectueuse dénégation.

—Cette expérience était nécessaire pour me convaincre, par l'effet que vous en ressentiriez, de l'exacte ressemblance, de l'identité que je soupçonnais déjà entre le cadavre de Roses et un homme..... que j'ai beaucoup connu, et dont mon vœu le plus cher était de retrouver la dépouille. J'ai voulu voir; j'ai

vu. Je ne regrette point ce que j'ai fait. Je me suis convaincue que le jeune homme recueilli par vous sur le champ de bataille était le même que celui dont j'ai pétri et coloré l'image... N'est-ce pas, mon père?

—Le même, madame, un portrait plus que ressemblant, un portrait vivant.

—Eh bien! mon père, lui dis-je, au milieu de déchirants sanglots, apprenez le nom de ce mort inconnu, dont votre couvent a gardé la sépulture. Il s'appelait le chevalier de Saint-Maixent. Il était brave, il était beau; c'était un héros et un saint, et je l'aimais!

Je retombai sur mon séant, épuisée, éperdue. Le bon vieillard s'était jeté à genoux au pied de mon lit; il avait pris ma main; il la baisait respectueusement, et j'y sentais couler ses larmes : les larmes de l'absolution.

. . . .

Le lendemain, le P. Gonzalve quitta le couvent de Chelles. Sa pérégrination était finie. Il emportait dans sa bourse de quoi faire rebâtir une aile de son couvent, et dans ce couvent un tombeau.......

XXI

Nous n'en dirons pas plus que n'en eût dit sans doute l'abbesse de Chelles. Il est des situations qu'il est aussi imprudent qu'impossible de peindre par la parole, et sur lesquelles il faut, pieusement discret, abaisser à jamais le voile de Timanthe. Le mystère est souvent plus éloquent que la vérité, et il est certaines choses que rien n'exprime mieux que le silence.

Après une pareille épreuve, l'abbesse devait être à Dieu tout entière et ne pouvait plus, selon l'expression de Bossuet pour mademoiselle de La Vallière, « respirer que du côté du ciel. »

Dès la fin de 1731, elle brisa solennellement les derniers liens qui la rattachaient à la

terre. Elle renonça à tous les honneurs qui pouvaient contrarier son immense et insatiable besoin de recueillement et d'humilité. Elle répara toutes les erreurs et toutes les fautes de sa vie. Elle se démit de l'abbaye de Chelles en faveur de madame de Veny, de cette nièce de la spirituelle et galante abbesse de Notre-Dame du Tresnel, tendre Égérie du garde des sceaux d'Argenson. Elle se réconcilia avec sa mère, et se retira au Val-de-Grâce, où elle scella toute vivante la porte de son tombeau. On n'entendit plus parler d'elle dans le monde, les pauvres seuls la connurent et la bénirent. Elle passa ainsi douze ans dans le recueillement de ses regrets, et dans les larmes de son repentir. La conversion fut sincère et complète, et trouva grâce devant le scepticisme de Duclos et l'âpre sévérité de Saint-Simon lui-même.

« Elle vint donc s'établir pour toujours, dit
« ce dernier, dans un bel appartement du
« couvent des bénédictines de la Madeleine
« du Tresnel, auprès duquel madame la
« duchesse d'Orléans, qui avoit quitté Mont-
« martre, s'étoit fait un établissement ma-
« gnifique et délicieux, avec une entrée

« dans la maison, où elle alloit passer les
« bonnes fêtes, et quelquefois se promener.
« Madame de Chelles reprit peu à peu sa dé-
« votion et sa régularité, et, quoique en prin-
« cesse, mena une vie qui édifia toujours de
« plus en plus jusqu'à sa mort. »

C'est là que Louis Racine lui adressa ces vers touchants :

Plaisirs, beauté, jeunesse, honneur, gloire, puissance,
Ambitieux espoir que permet la naissance,
Tout aux pieds de l'Agneau fut par elle immolé.
Elle s'immole encor dans sa retraite même.
Assise au premier rang, son cœur en est troublé.
De ce rang descendue, au seul objet qu'elle aime
En silence attachée, elle embrasse la croix.
Victime par l'amour devant Dieu consumée,
Vierge qui nuit et jour tient sa lampe allumée
En attendant l'époux dont elle avait fait choix.
Dans notre siècle impie, éclatante merveille!
Les princes sont changés en humbles pénitents.
Et voilà par quel coups, Dieu puissant, tu réveilles
Même en ces derniers jours, la foi des premiers temps!

Il n'est demeuré aucune trace de ce long séjour, tout entier consacré au devoir du salut. Elle sera sauvée, certainement, la Madeleine de la Régence, sauvée, parce que, comme sa sœur aînée, la grande pénitente, elle a beaucoup aimé!

Le 20 février 1713, elle mourut, ou plutôt s'éteignit doucement, serrant sur son cœur et embrassant tour à tour un crucifix d'ivoire et une tête de mort qui, dans un dernier baiser, reçut son dernier soupir, et, selon son vœu suprême, fut enterrée avec elle.

FIN.


a39003 001206050b



